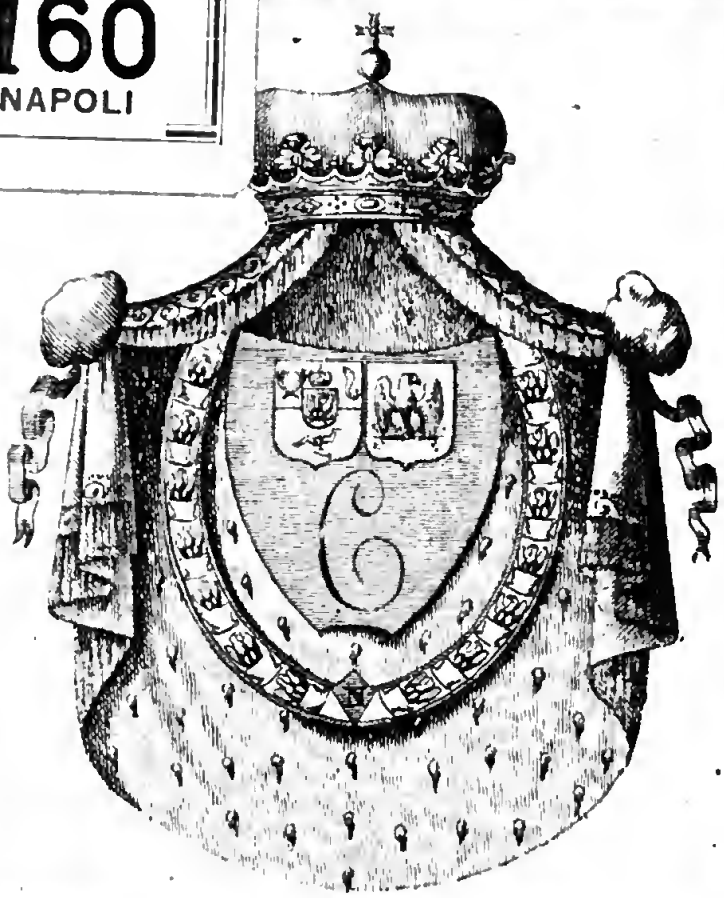
BIBL. NAZ.
/itt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
160
NAPOLI



Digitized by Google

40

574

II Suppl. Palet. A. 160.

627 217

LES ÉLÉMENS PRIMITIFS DES LANGUES,

DÉCOUVERTS

Par la comparaiſon des racines de l'Hébreu avec celles du Grec, du Latin & du François.

OUVRAGE

Dans lequel on examine la manière dont les Langues ont pu ſe former, & ce qu'elles peuvent avoir de commun.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Curé dans le Diocèſe de Beſançon.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS,
Chez BROCAS & HUMBLOT, rue Saint Jacques, au Chef Saint Jean.

M. DCC. LXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

PRÉFACE.

IL y a peut-être de l'imprudence à propoſer de nouvelles idées ſur les principes & la formation des Langues, après que tant de Sçavans ſe ſont exercés ſur cette matiere. Oſeroit-on ſe flatter de découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, & de trouver un ſyſtême plus ſatisfaiſant & plus complet, que ceux qu'ils ont ſuivis ? Sans être auſſi habile qu'eux, on peut être plus heureux. Dans toutes les Sciences, on ne parvient ordinairement à la vérité, qu'après des tentatives réitérées ; les travaux de ceux qui nous ont précédés, ſont autant de pas qui nous en approchent : plus nos Maîtres ont fait de chemin, moins il nous en reſte à faire ; & ſi nous trouvons enfin le vrai, c'eſt qu'ils ne nous ont laiſſé qu'un court intervalle à franchir. Déja pluſieurs grands génies ont ſoupçonné que les racines des Langues anciennes pourroient bien être

les mêmes que celles des Langues modernes ; mais perſonne n'avoit encore entrepris de le vérifier par un parallèle exact & ſuivi : il étoit temps d'oſer le tenter. Les Diſſertations que l'on donne au Public, ne ſont que les préliminaires d'un Ouvrage plus conſidérable dont elles développent les fondemens & la méthode. Si elles ſont accueillies favorablement, ce ſera le plus puiſſant attrait pour encourager l'Auteur à ſurmonter les dégoûts d'un travail ingrat & pénible ; ſi elles ſont rebutées, il doit abandonner entiérement ſon deſſein. L'on auroit pu groſſir aiſément cet Ouvrage par une apparence d'érudition capable d'en impoſer au commun des Lecteurs ; mais on cherche à mériter des ſuffrages, & non pas à les ſurprendre : dans un Eſſai que l'on propoſe avec timidité, il convenoit de ſe borner au pur néceſſaire. L'Auteur pourra donner de plus amples éclairciſſemens à la tête du Dictionnaire des Racines, & il recevra avec reconnoiſſance & docilité toutes les obſervations que l'on voudra bien lui adreſſer par la voie des Libraires.

LES ÉLÉMENS
PRIMITIFS
DES LANGUES.

PREMIERE DISSERTATION.

SUR LES ELÉMENS OU RACINES DES LANGUES EN GÉNÉRAL.

§. I.

Raiſons qui engagent à rechercher les racines ou les termes primitifs des langues.

TOUS ceux qui ont étudié les langues anciennes, ou qui ont voulu faciliter cette étude aux autres, ont ſenti la néceſſité d'en rechercher les racines; c'eſt-à-dire, les mots primitifs dont

tous les autres ſont dérivés. Ils ont cru avec raiſon abréger le travail par cette méthode. En fixant dans ſa mémoire le petit nombre de ces termes originaux, on y imprime par-là même toute la langue dont ils ſont les élémens. Poſſéder une langue, ſur-tout une langue morte, ce n'eſt autre choſe que ſçavoir la ſignification de tous les mots qu'elle renferme : la ſyntaxe ou l'arrangement s'apprend aiſément par l'uſage.

Les Sçavans, qui nous ont donné des Dictionnaires des langues Orientales & du Grec, ont eu ſoin de diſtinguer les termes qui leur ont paru en être les racines, & d'y rapporter les autres comme à la ſource ; ont-ils réuſſi dans le choix qu'ils en ont fait ? Ce ſont les verbes qu'ils prennent ordinairement pour racines des autres mots ; n'auroient-ils pas dû s'attacher plutôt aux noms ? Ceux-ci expriment les objets en eux-mêmes, les verbes ſignifient les relations qu'ils ont entr'eux : les hommes ſans doute ont nommé les objets, avant que d'en déſigner les relations ; les noms ſont donc plutôt des termes primitifs que les verbes. Ces derniers ont formé

tout au plus les noms verbaux, qui ſignifient l'action même du verbe dont ils ſont dérivés ; les autres n'ont ſouvent rapport à aucun verbe & ne peuvent en tirer leur origine.

§. 2.

Les vraies racines ſont monoſyllabes.

La plûpart des verbes, dans toutes les langues, ſont compoſés de deux ou de pluſieurs ſyllabes, tandis qu'il y a une infinité de particules & de noms qui n'en ont qu'une ; eſt-il naturel que le mot compoſé ſoit la racine du mot ſimple, plutôt que le ſimple du compoſé ?

Cette obſervation, déja ſi claire, devient une eſpece de démonſtration, ſi l'on peut faire voir que chacune des ſyllabes, dans les mots compoſés, a par elle-même un ſens particulier. Ces ſyllabes ou particules ſignificatives étant, pour ainſi dire, les matériaux dont le mot eſt conſtruit, ce ſont elles que l'on doit regarder comme les véritables racines.

Dans les Dictionnaires Hébraïques où l'on s'eſt le plus attaché à les diſtinguer,

il eſt encore un grand nombre de termes compoſés, dont les Grammairiens n'ont pas pu découvrir la racine : ſi on peut la trouver aiſément par une autre méthode, c'eſt une nouvelle preuve que la leur eſt fautive. Il y a de même une multitude de noms qui ont une ſignification fort différente des verbes dont on prétend qu'ils ſont dérivés ; cette dérivation n'eſt donc pas juſte, & il faut leur chercher une autre origine. D'autres, en conſervant le ſens analogue au verbe dont on croit qu'ils deſcendent, y ajoutent des ſignifications qui lui ſont abſolument étrangeres ; il faut qu'ils les aient tirées d'ailleurs, & que ces noms ſoient formés de différentes racines.

Enfin les Grammairiens, pour ne point ſe départir de leurs principes, ont été ſouvent obligés de forger des verbes qui ne ſont point en uſage, pour ſervir de racines aux mots compoſés. Ne ſeroit-il pas mieux de renoncer à cette invention arbitraire, de ne mettre dans les Dictionnaires que les termes uſités, & d'en rechercher la racine dans les monoſyllabes qui les compoſent ?

Pluſieurs Sçavans en ont ſenti la néceſſité ; mais ou la difficulté de cette re-

cherche les a rebutés, ou ils en ont été distraits par d'autres études. J'entre aujourd'hui dans la carriere qu'ils n'ont fait qu'envisager de loin, & qu'ils auroient beaucoup mieux fournie que je ne puis faire.

La question n'est pas de sçavoir où l'on doit puiser les premiers élémens des langues. Tous conviennent que l'Hébreu étant la plus ancienne & celle qui porte le plus de caracteres de langue primitive, c'est à elle qu'il faut s'attacher. Mais l'Hébreu fournit à peine trois cent monosyllabes; ce petit nombre suffira-t-il pour en composer près de deux mille mots principaux, indiqués ordinairement par les Grammairiens, & les autres dictions dont ils n'ont pas encore montré la source? S'il ne suffit pas, où chercherons-nous les autres racines que les Ecrivains Hébreux ne nous ont pas conservées dans leurs ouvrages? Comment les démêlerons-nous dans les termes composés où elles sont souvent altérées & méconnoissables?

Loin d'être effrayé de cette difficulté, je vais la grossir encore pour un moment. D'environ trois cent monosyllabes Hébreux, il en faut retrancher au

moins un tiers qui ne ſont différens entr'eux, que par la prononciation plus ou moins forte des lettres de même organe ; prononciation qui met rarement de la diverſité dans la ſignification des mots. Que reſtera-t-il après cette réforme ? Soutiendra-t-on que la langue Hébraïque n'eſt autre choſe qu'une combinaiſon variée d'environ deux cent monoſyllabes ?

J'oſe le ſoutenir, & je crois être en état de le prouver. Cette pauvreté exceſſive, ſi l'on veut, eſt une marque évidente de l'antiquité de cette langue ; & ſi ce fonds modique étoit exactement comparé avec celui des langues les plus riches, peut-être la diſproportion ne ſeroit-elle pas ſi grande qu'on le croit d'abord.

Il n'eſt pas impoſſible non plus de retrouver les mots ſimples & monoſyllabes, qui ſont les vrais élémens de la langue Hébraïque. Quand il ſeroit vrai qu'ils ne ſont pas tous dans les écrits des Hébreux, il y a d'autres ſources où l'on pourroit les puiſer. D'où les Grammairiens ont-ils tiré leurs prétendues racines, lorſqu'ils ne les appercevoient point dans l'Hébreu ? Ils les ont em-

pruntées du Chaldéen, du Syriaque, de l'Arabe, qui ont avec l'Hébreu une conformité frappante, & qui ſont évidemment différens dialectes d'une même langue. N'y auroient-ils pas également trouvé les particules monoſyllabes, s'ils les euſſent regardées comme les véritables racines? Or ſi elles y ſont, il eſt aiſé de les y prendre.

§. 3.

Les vraies racines ſont ordinairement des images.

Les dictions radicales, ou ſons primitifs, doivent porter un caractere propre à les faire reconnoître; ce ſont ordinairement des images. Les premiers hommes, pour ſe faire entendre, ſe ſont appliqués à peindre les objets, lorſque ces objets pouvoient être repréſentés. Ils ont employé pour cela le ſon de leur voix, le jeu de leurs organes, le geſte de tous leurs membres; & cet artifice, inſpiré d'abord par la néceſſité, eſt devenu dans la ſuite le germe de la danſe & de la muſique, & fait encore aujourd'hui la perfection de l'art oratoire. Le

peuple qui ſe livre volontiers à l'inſtinct de la nature, les enfans qui n'ont point encore acquis la facilité de s'énoncer, nous retracent tous les jours cette éloquence des premiers temps. Ils varient le ton de leur voix, ils chantent en parlant; au défaut des termes ils emploient les ſons inarticulés, ils y ajoutent ſouvent le mouvement de leurs mains & de leurs pieds; l'on a de la peine à les corriger de cette habitude par l'éducation, & les hommes d'un caractere vif la gardent ordinairement juſqu'au tombeau.

Le premier jargon de l'enfance eſt un recueil de peintures. La langue ſe dénoue par les efforts que fait d'abord un enfant pour rendre les ſons dont ſes oreilles ont été frappées; l'imitation fidelle des objets ſonores fait briller en lui les premieres lueurs de l'eſprit, & cette induſtrie naiſſante fait à chaque inſtant le plaiſir innocent des parens & des nourrices. Les Bergers dans les campagnes, pour appeller les animaux, imitent leurs différens cris. Qu'on me pardonne ces obſervations triviales; tel eſt le Dictionnaire de la nature, & les premiers artiſans du langage

n'ont pas eu un autre maître (*a*).

Pour repréſenter les objets inſenſibles, les fonctions, les affections de l'ame, ils ont ſaiſi les divers ſymptômes du corps, qui les caractériſent; aimer, c'eſt ſerrer entre ſes bras; haïr, c'eſt détourner le viſage; craindre, c'eſt trembler ou demeurer immobile; admirer, c'eſt fixer ou élever les yeux. Ils ont peint la douleur, par les ſoupirs & les cris; l'horreur, par les cheveux dreſſés; la ſurpriſe, par le mouvement bruſque du corps en arriere, &c. L'ame, l'eſprit, la vie, c'eſt le ſouffle; la mort, c'eſt le repos ou le ſilence, &c. (*b*)

(*a*) Je ne prétends pas inſinuer par-là que l'uſage de la parole ne ſoit un don que Dieu ait fait à nos premiers parens. Mais qu'il le leur ait communiqué d'abord dans ſa perfection, ou qu'il leur ait ſeulement donné la faculté de l'acquérir, la faveur eſt égale; c'eſt le talent qui nous diſtingue éminemment des animaux.

(*b*) Certains Philoſophes en ont très-mal conclu; que les Anciens n'avoient aucune idée de l'eſprit, puiſqu'ils le repréſentoient par une image ſenſible. On concluroit de même qu'ils n'avoient aucune idée de Dieu, de la penſée, des paſſions, &c. Tous les noms qui les déſignent ſont tirés d'objets très-matériels, comme je le ferai voir. Je voudrois que ceux qui ont fait ſérieuſement cette objection, euſſent daigné nous dire comment il faudroit s'y prendre pour donner un nom caractériſtique à un objet ſpirituel.

Le même génie, qui a préſidé à la naiſſance des langues, n'a point ceſſé de les diriger dans leurs progrès. Toutes fourniſſent un grand nombre de termes imitatifs : les cris des animaux, les différentes eſpeces de bruit ſont ordinairement exprimés par des mots qui les peignent : nous en trouverions encore davantage, ſi le changement de prononciation n'avoit pas ſouvent altéré lès images primitives (*c*), & ſi les lettres pouvoient rendre parfaitement tous les ſons qui ont été d'abord en uſage. Un des principaux talens de la Poëſie conſiſte à raſſembler à propos des expreſſions ſonores, dont la cadence peigne les objets dont elle veut frapper l'imagination. Un combat, une tempête, la marche d'une armée, le cours d'un fleuve, le tapage d'une forge, ont exercé tour à tour le pinceau des plus grands Poëtes. Je

---

(*c*) Voici un exemple de ces changemens : *ap* ou *Jap* eſt la voix du chien, parfaitement rendue par le verbe *japper*. *Abboi*, *abboyer*, qui eſt plus doux & plus françois, ne peint pas ſi bien : נבח (nabboah) dont ſe ſervoient les Hébreux, a défiguré de nouveau l'image, en y ajoutant un *n* paragogique. Le βαύζω des Grecs peint le même objet d'une autre maniere. Pour le Latin *latrare*, il en eſt totalement différent.

pourrois raſſembler ici quelques morceaux fameux en ce genre; mais il me reſte une longue route à faire: je n'ai pas le temps de m'écarter pour cueillir des fleurs.

§. 4.

Les racines des langues ſont en petit nombre.

Après la premiere dépenſe faite de termes ſimples & pittoreſques, les hommes ſont devenus très-avares de leur peine, pour créer des mots nouveaux; ils ſe ſont ſervis, tant qu'ils ont pu, de ceux qui leur étoient déja familiers, pour exprimer leurs nouvelles idées. Les alluſions, les oppoſitions, les métaphores leur ont fourni des couleurs pour peindre leurs penſées: ils ont fait ce que nous faiſons encore tous les jours; lorſque nous ne trouvons pas un terme propre pour exprimer un ſentiment ou un objet, nous nous ſervons de celui qui nous paroît y avoir le plus de rapport.

Un exemple rendra ce procédé ſenſible. יד (*jad*) en Hébreu ſignifie la main, & par analogie le bras, le poi-

gnet d'un homme, la patte, la griffe d'un animal. Il exprime ce qu'on fait avec la main, l'ouvrage; le travail; *la main d'Abſalom*, c'eſt l'ouvrage d'Abſalom. Il déſigne ce qu'on tient à la main, un manche, une anſe; ce qu'on prend, ce qu'on porte dans ſa main, une part, une portion; ce qui tient lieu de main, un gond, un ſoutien, une charniere faite comme la main, un aſſemblage. Il ſignifie encore ce dont on ſe ſert comme de main, l'inſtrument, le ſecours, le miniſtere, le conſeil de quelqu'un, la force, parce qu'elle réſide principalement dans la main, la puiſſance. Ainſi *la main de Dieu*, c'eſt la puiſſance, l'ouvrage de Dieu, ſon ſecours, ſon eſprit, ſon inſpiration. Il exprime ce qui eſt ſous la main de quelqu'un, ce dont il peut diſpoſer, les hommes qui lui ſont ſoumis, le terrein qui lui appartient, l'étendue de ſon domaine. La main c'eſt le côté, comme nous diſons, *à main droite, à main gauche;* enfin *jad* ſignifie l'étendue, l'eſpace, que nous meſurons en étendant les deux mains. Voilà plus de vingt idées attachées à un ſeul monoſyllabe, & ſi on veut conſulter un Dictionnaire François, on verra que *main* dans notre langue n'a

pas une ſignification moins étendue ni moins variée, que *jad* en Hébreu. (*d*)

Une nouvelle raiſon du petit nombre des racines primitives, c'eſt que les premiers hommes parloient peu : uniquement affectés par les beſoins indiſpenſables de la nature, ils penſoient peu & n'avoient rien à dire. Auſſi les Voyageurs ont-ils remarqué que les peuples ſauvages ſont extrêmement taciturnes, ils demeurent aſſis enſemble des jours entiers ſans parler. C'eſt la ſociété qui développe les idées, qui multiplie les beſoins réels ou imaginaires, qui apprend à faire de la converſation un amuſement. Plus les peuples ſe ſont polis, plus ils ſont devenus grands parleurs ; l'art oratoire, art de luxe, s'il en fut jamais, ne marche qu'à la ſuite des autres. On a reproché aux Grecs la démangeaiſon de parler ; & l'abondance exceſſive de leur langue eſt une forte preuve de ce défaut : or, par-

(*d*) Ces deux termes étant monoſyllabes, ce ſont deux racines. Leur ſens primitif eſt l'idée de lien, parce que la main nous ſert de lien pour tenir & pour ſerrer. Cette idée eſt l'une des plus fécondes en analogies, comme on le verra dans le Dictionnaire des racines.

mi eux, les Spartiates, dont les mœurs étoient les plus dures & qui parloient le plus mal, étoient auſſi ceux qui parloient le moins, & dont la briéveté eſt paſſée en proverbe.

Nous ne devons donc pas être ſurpris, ſi la plûpart des langues Orientales ſont pauvres, puiſqu'elles ſont les plus anciennes. C'eſt ſans doute une des raiſons du grand uſage que font les Orientaux du ſtyle figuré & métaphorique, c'eſt qu'il leur eſt néceſſaire. Moins les langues ſont riches & abondantes, plus elles doivent conſerver ce caractere, & plus elles approchent par-là même du langage des premiers hommes.

La langue en général eſt l'image des objets & de nos penſées; il n'y a donc, à la rigueur, de termes propres que ceux qui peignent, ou qui par une convention primitive ont été affectés à tel objet, lorſque cet objet ne peut fournir une image; voilà les ſeuls qui doivent paſſer pour racines des langues. Tous les autres mots qui ne ſont, pour ainſi dire, que de ſeconde convention, ſont des métaphores; ce n'eſt que par le long uſage & l'habitude, qu'ils acquiérent enfin le droit de *naturalité*. *Peſer mûre-*

ment une affaire, n'eſt plus une phraſe métaphorique, elle a paſſé dans toutes les langues ; elle renferme cependant deux métaphores, *peſer* pour *examiner*, *mûrement* pour *attentivement*.

Cette maniere de former les langues a dû néceſſairement y mettre de l'obſcurité ; mais il faut ſe ſouvenir que cette invention précieuſe n'a point été l'ouvrage d'une aſſemblée de Philoſophes, ni de gens accoutumés à de profondes réflexions. C'eſt le peuple, ce ſont des hommes ſimples & groſſiers, qui ont été les artiſans de leur langage ; & s'il eſt permis de le dire, peut-être des Philoſophes auroient-ils plus mal réuſſi. Ce n'eſt point ſur des analogies étudiées, ſur des rapports imperceptibles, qu'ils ſe ſont déterminés à donner le même nom à différens objets ; ils n'en ont conſidéré que les qualités ſenſibles. Toutes les étymologies fondées ſur des réflexions ſubtiles ſortent du naturel, & n'atteignent point au vrai génie des langues.

Il faut donc ſe mettre à la place des premiers hommes, pour deviner la raiſon du nom qu'ils ont donné à un objet, & le rapport qui a dû les frapper davantage. Il faut étudier leurs mœurs,

parce que les mœurs & le langage ſont néceſſairement analogues ; & pour retrouver les mœurs du genre humain dans ſon enfance, il ne faut point les chercher ailleurs que chez les Sauvages de l'Amérique. Cette méthode, que l'on a ſuivie avec ſuccès pour découvrir les premieres traces des arts & des ſciences, n'eſt pas moins néceſſaire pour appercevoir les premiers eſſais du langage. Les choſes de premier beſoin, la nourriture, le vêtement, l'agriculture, les troupeaux, les phénomenes ſenſibles & ordinaires de la nature ; voilà les principaux objets qui ont frappé les hommes, & auxquels ils ont d'abord donné des noms. C'eſt de ces objets ſimples qu'ils ont tiré toutes leurs alluſions, c'eſt dans ces noms primitifs qu'il faut chercher les racines de l'Hébreu & de toutes les autres langues.

§. 5.

Les dictions radicales ſont les mêmes dans toutes les langues.

Lorſque j'ai dit qu'on peut étudier les élémens primitifs dans les différens

dialectes des langues de l'Orient, je n'ai pas prétendu qu'il fût abſolument néceſſaire de les déterrer ſi loin. Les premiers hommes ont porté vraiſemblablement par-tout le premier jargon qu'ils avoient formé pour leur uſage, & qu'ils ont appris à leurs enfans. Ce langage auſſi ancien que le monde, ces termes originaux doivent donc ſe retrouver chez tous les peuples, & les racines de la langue Hébraïque doivent être auſſi les racines de toutes les langues de l'Univers.

Un homme ne ſe détermine pas aiſément à parler une langue étrangere dans un âge avancé : tranſplanté hors de ſa patrie, il conſerve juſqu'à la mort ſa langue maternelle, il en fait uſage, dès qu'il le peut, il ne ſçauroit oublier les ſons auxquels ſes organes ſe ſont pliés dès l'enfance ; ils lui reviennent ſans réflexion, il les mêle involontairement dans le nouveau langage dont il eſt obligé de ſe ſervir avec les étrangers. Pourquoi ne dirions-nous pas des peuples entiers, ce qui eſt ſi vrai à l'égard de chaque particulier ? Ils ont porté avec eux dans leurs migrations leur premier langage, ces termes courts, ſimples, qui

peignent les ſentimens & les objets, que la nature encore brute ſuggéroit aux premiers hommes, & qu'ils ont tranſmis d'abord à leurs enfans. Ceux-ci les ont différemment combinés pour exprimer leurs nouvelles connoiſſances, les nouveaux objets dont ils étoient frappés. C'eſt ce qui fait encore aujourd'hui le fond de toutes les langues. Le genre humain, diviſé en tant de familles nombreuſes, n'a point encore oublié l'ancien jargon de la maiſon paternelle, il prononce toujours dans ſa vieilleſſe les mêmes ſons qu'il a bégayés dans ſon enfance.

Mais enfin ceci eſt une queſtion de fait. Trouve-t-on dans les diverſes langues, dans le Grec, par exemple, dans le Latin, dans le François, ces mots primitifs & monoſyllabes, que je prétends être les vrais élémens de la langue Hébraïque ? Y conſervent-ils le même ſens, ou du moins un ſens analogue ? Si on peut le faire voir, la queſtion eſt décidée ; ces mots ſont les reſtes précieux de la premiere langue, par conſéquent la clef de toutes les langues du monde. Ils n'appartiennent pas plus à celle des Hébreux qu'à toute autre ;

mais ils y ſont plus reconnoiſſables, parce que l'Hébreu étant une des plus anciennes langues, elle approche plus qu'une autre de la langue primitive. C'eſt de celle-ci que les mots ſimples ont été empruntés, & qu'ils ont paſſé chez tous les peuples par l'organe des premieres colonies qui ſont parties de l'Orient, pour peupler tous les coins de l'Univers.

Que l'on ne ſoit donc pas ſurpris; ſi je prétends retrouver les racines Hébraïques, non-ſeulement dans les autres langues Orientales; mais dans le Grec, dans le Latin, dans le François & même dans les divers jargons ou patois des Provinces. Ces langues, ces jargons ne ſont point ſortis tout à coup du ſein de la terre: les matériaux en ont été apportés d'ailleurs. La nouvelle forme que ces matériaux ont priſe, ne peut les dérober entiérement à des yeux attentifs. Il ſeroit preſqu'auſſi ſurprenant de ne pas les retrouver chez nous, que de ne pas avoir une bouche & une langue pour les prononcer.

Ce n'eſt pas par haſard ſans doute, qu'une diction monoſyllabe conſerve la même ſignification chez des peuples ſi

éloignés & qui n'ont eu enſemble aucun commerce, ſur-tout, ſi l'on peut citer un grand nombre de ces termes. Or je crois déja être en état de montrer au moins les deux tiers des racines monoſyllabes ſubſiſtantes dans le François, avec le même ſens que dans l'Hébreu, & j'eſpere avec une étude plus longue & plus réfléchie de les y retrouver toutes ſans exception. Il n'eſt pas néceſſaire, pour expliquer ce phénomene, d'avoir recours aux navigations des Phéniciens, ni à de nouvelles peuplades arrivées de l'Orient. C'eſt de l'Orient que nous ſommes tous partis, & il n'a pas été beſoin que de nouvelles colonies vinſſent rapprendre à nos peres ces termes primitifs & ſimples qu'ils n'avoient point oubliés. Ils les ont tranſmis fidellement à leurs deſcendans, comme ils les avoient reçus de leurs ancêtres. Le mélange des peuples, le changement des climats ne pouvoit manquer de produire de la diverſité dans les langues, comme il a répandu de la variété ſur les viſages; mais le fond eſt inaltérable, & je ſoutiens qu'il y a moins de différence entrel 'Hébreu & le François, qu'il ne s'en trouve entre la phy-

ſionomie d'un Lapon & une face Africaine.

On m'objectera peut-être que les Phéniciens, qui ont peuplé & policé la Grece, y ont apporté leur langage avec eux, que les Grecs ayant paſſé de même en grand nombre dans l'Italie, les langues Grecque & Latine doivent être reſſemblantes pour le fond, & que le François n'eſt qu'un Latin corrompu. Sans adopter cette généalogie qui ſera examinée dans la ſuite, j'en tire le principe même de mon ſyſtême, que la langue primitive eſt inaltérable. Partie des plaines de Sennaar, elle a ſéjourné & s'eſt embellie dans la Grece; tranſplantée en Italie, elle a repris une nouvelle forme, pour venir enfin s'habiller à la Françoiſe; la courſe eſt longue & la métamorphoſe ſinguliere. Mais, dès qu'on m'accorde qu'après quatre mille ans de voyages elle reparoît parmi nous, peu m'importe quelle route elle ait ſuivie pour y arriver. Je n'en ſuis pas moins empreſſé de la connoître.

Ces termes ſimples, rencontrés ſi loin de leur premiere patrie, acquiérent une eſpece de vénération par leur antiquité. On aime à les dépouiller des

parures étrangeres qu'ils ont reçues dans leurs divers ſéjours, pour les rendre à leur ſimplicité primitive. Nous retrouvons en eux des titres de notre commune origine, de nouveaux ſignes de fraternité entre tous les peuples & leurs diverſes langues; nous remontons par eux juſqu'au berceau du genre humain.

Sans parler ici des motifs de Religion, l'Hébreu eſt donc la plus reſpectable des langues, & la Bible eſt le morceau de littérature le plus précieux de l'Univers. C'eſt un monument unique des mœurs & des connoiſſances des premiers hommes. Nous y retrouvons leur langage, avant les altérations qu'il a ſouffertes en paſſant dans d'autres climats, & preſque ſans autre changement que celui qu'il reçut à Babel. C'eſt-là par conſéquent que nous devons chercher les termes primitifs qui ont ſervi de canevas pour toutes les langues du monde.

§. 6.

On peut encore reconnoître les racines Hébraïques dans les autres langues.

Pour trouver ſûrement les premiers

élémens du langage, il faut abſolument confronter les langues entr'elles, & c'eſt faute d'avoir ſuivi cette méthode, que les Etymologiſtes ont ordinairement ſi mal réuſſi à les décompoſer. On ne peut plus douter que l'on n'ait rencontré la vraie racine de l'Hébreu, lorſqu'on apperçoit le même monoſyllabe en Grec, en Latin, en François avec le même ſens, parce que cette reſſemblance ne ſçauroit être un effet du haſard; & l'on doit ſe défier au contraire de toute racine qui ne ſubſiſteroit plus que dans une ſeule langue, à moins qu'elle ne déſignât un objet propre à la nation qui s'en eſt ſervie.

On comprend aſſez que les termes primitifs de l'Hébreu n'ont point paſſé dans les autres langues, ſans recevoir des changemens par la prononciation; j'eſpere de montrer que dans l'Hébreu même ils n'ont point été prononcés d'une maniere uniforme. Cette variété étoit inévitable, par la façon dont les langues ſe ſont formées. Un pere bégue ou qui prononçoit durement donnoit la même habitude à ſes enfans; cette famille devenoit un peuple entier. Après quelques-années, cette

peuplade devoit trouver entre ſon langage & celui de ſes voiſins la même différence, que nous remarquons quelquefois entre deux villages ſitués à un quart d'heure de diſtance; ils parlent le même patois, mais avec des diverſités frappantes. Si le commerce & les beſoins mutuels n'avoient ſans ceſſe rapproché les familles qui habitoient le même continent, bientôt la variété augmentée par degrés les auroit miſes dans le cas de ne plus s'entendre. C'eſt ce qui ne manquoit pas d'arriver à celles qui paſſoient les mers, pour aller peupler de nouvelles contrées: après quelques générations, leur langage n'étoit preſque plus entendu dans le pays d'où elles étoient parties. Quoique le fond en fût toujours le même, la prononciation altérée le rendoit méconnoiſſable. La confuſion des langues devoit donc néceſſairement arriver parmi les hommes déja multipliés & obligés de ſe ſéparer; mais Dieu fit par miracle, dans un même moment & au même lieu, ce qui ne ſeroit arrivé que par la ſucceſſion des temps & la diſtance des climats.

Mais quelqu'altération que les termes

es primitifs aient ſoufferte ; il eſt oſſible de montrer qu'ils ſont toujours connoiſſables ; que les changemens ui y ont été faits ne ſont point l'ouage du hazard ou du caprice ; que ans leur bizarrerie apparente , il régne ne certaine régularité ; que la mécha- ique du langage a été auſſi uniforme ez tous les peuples , que la marche de eſprit humain dans l'uſage qu'il en a fait. n le verra dans la Diſſertation ſuivante.

§. 7.

rojet d'un nouvel ouvrage ſur les langues, ſon utilité.

Sur ces réflexions , il m'a paru que la aie méthode d'étudier les langues , oit de les comparer dans leurs racines ; e l'Hébreu , le Grec , le Latin , le rançois, étant les quatre principales , & lles qui nous intéreſſent davantage , un ecueil ou Dictionnaire des mots priitifs , avec leurs principaux dérivés ns ces quatre langues , pourroit être ile. C'eſt ce qui m'a engagé à l'entrendre , & il ſeroit à ſouhaiter que cet vrage fût exécuté par une main plus bile.

1°. En comparant les racines des Langues anciennes avec des termes qui nous ſont familiers, on les grave plus aiſément dans la mémoire, & l'on ne ſçauroit trop s'attacher à ſoulager cette faculté dans l'étude des Langues qui en dépend principalement. La plûpart de ceux qui ont fait des Dictionnaires ont déja tenté cette comparaiſon ; mais faute de recourir aux racines primitives & de ſuivre les analogies, ils n'ont fait qu'ébaucher l'ouvrage. 2°. L'on pourroit découvrir par ce moyen l'origine de pluſieurs termes dont le ſens n'eſt pas encore aſſez connu, & de quelques façons de parler qui paroiſſent bizarres. 3°. Ce Recueil pourroit ſervir d'introduction & de clef à l'étude de toutes les Langues, ſur-tout de celles de l'Orient, & du Grec qui en eſt certainement dérivé. Il nous fourniroit une méthode pour trouver les vraies étymologies des noms, & nous ne ſerions plus réduits à de pures conjectures ſur un article qui a toujours piqué la curioſité des Sçavans. 4°. Par cette opération, les vraies racines Grecques ſortiroient enfin du cahos ; on verroit combien ſe ſont abuſés ceux qui nous les ont données par milliers. On

admireroit comment un ſeul terme monoſyllabe a pu produire dans toutes les Langues une ſi nombreuſe poſtérité, & toutes ces familles de noms Hébreux, Grecs, Latins, François, rangés ſelon l'ordre de leur généalogie, formeroient un ſpectacle également curieux & ſingulier. 5°. Enfin l'on ſe plait à voir l'origine des Sciences & des Arts, leurs commencemens, leurs progrès ; ſeroit-on moins ſatisfait de contempler dans ſon berceau l'art de parler, le plus néceſſaire, le plus précieux, le plus cultivé de tous les Arts ?

J'avoue que, ſi ce ſyſtême eſt vrai, & peut être mis en pratique, les travaux de tant de Sçavans ſur les Langues ſont encore bien imparfaits, & tous les Dictionnaires bien fautifs. Mais je ne vois d'autre concluſion à tirer de-là, ſinon qu'il reſte encore bien du chemin à faire dans la carriére des Sciences, & que nous ne devons jamais déſeſpérer d'aller plus loin que nos Maîtres, ſi nous ſçavons également mettre à profit leurs lumiéres & leurs erreurs. Qu'on ne diſe point qu'il y a de l'imprudence à entreprendre ce travail, & à vouloir commencer l'étude des Langues par où les

plus habiles n'ont encore pû la finir. Cette réflexion n'eſt propre qu'à décourager & à retarder le progrès des connoiſſances humaines ; nous devons un grand nombre de découvertes utiles à une heureuſe témérité.

§. 8.

Difficultés de cet Ouvrage.

En me livrant à ce genre d'étude, je n'en ignore ni les déſagrémens, ni les difficultés. Graces au bon ſens ſupérieur qui régne ſur le Théâtre François, toute obſervation Grammaticale eſt devenue ſouverainement ridicule ; un homme, qui raiſonne ſur la prononciation des lettres, eſt l'original du Bourgeois Gentilhomme. Quintilien, ce Maître ſi ſenſé, qui vouloit que l'on inſtruisît les enfans ſur ce point, ne ſeroit parmi nous qu'un radoteur ; un Etymologiſte eſt déſormais un perſonnage Gothique ; qu'il ait tort ou raiſon, *alfana vient d'equus*, & tout eſt dit. Mais où en ſommes-nous, ſi dans les ſciences mêmes il faut conſulter l'avis du Parterre, & ſi la raiſon doit reculer à l'aſpect d'un bon

ıot ? Il eſt des difficultés plus ſérieuſes, ⊂ je ne dois point les paſſer ſous ſi-ence.

La décompoſition des mots n'eſt point ane ſcience ſuſceptible d'évidence ; un même terme peut ſouvent ſe rapporter avec une égale probabilité à trois ou quatre racines différentes qui ſont toutes analogues à ſa ſignification. Un objet a néceſſairement pluſieurs rapports, & il n'eſt pas toujours certain que l'on ſaiſira celui qui a fait le plus d'impreſſion ſur ceux qui ont nommé cet objet les premiers. En conjecturant ſur le changement des lettres, il eſt impoſſible de ne pas ſe tromper quelquefois. Il y a pluſieurs conſonnes que nous ne prononçons pas comme les Grecs & les Latins : pluſieurs lettres de l'Hébreu ſont encore plus incertaines. Le nombre des caracteres ne pouvant jamais égaler la multitude des mouvemens de la langue, ni les rendre bien parfaitement, il paroît certain qu'il y a des lettres qui ont été prononcées de plus d'une maniére : on en fait l'expérience, quand on veut écrire les patois. On ne peut donc ſentir certainement quelles ſont les conſonnes analogues, ni par quelles gradations

inſenſibles l'on a paſſé de l'une à l'autre. Ce n'eſt même qu'en comparant enſemble ces divers changemens que nous pouvons ſoupçonner comment on les prononçoit, & c'eſt une méthode dont l'on a fait peu d'uſage juſqu'ici.

Envain j'eſſayerois de faire goûter mes obſervations aux Sçavans entêtés de Rabbiniſme, qui ſont perſuadés qu'en Hébreu tout eſt ſacré ou myſtérieux, qui voudroient diviniſer juſqu'aux accens & aux virgules, établir ſur des régles de prononciation les fondemens de notre Foi. Il s'en faut beaucoup que j'en aie la même idée. L'orthographe, chez les Hébreux, étoit ſans doute inconſtante & bizarre, comme elle l'a été par-tout, & leurs Ecrivains n'ont pas été tous également lettrés. Lorſque Dieu jugeoit à propos de choiſir des hommes occupés à la garde des troupeaux, pour en faire des Rois & des Prophètes, il n'y a pas d'apparence qu'il commençât par en faire des Grammairiens habiles. Que peut-on penſer des prétendues régles d'écriture Hébraïque, lorſqu'on voit le monoſyllabe *lo*, négation, écrit de cinq maniéres différentes ? לא , לו , לה , לוא . Il en eſt

le même de l'adverbe *phò*, *pó*, *ibi*. פּ, פּא, פּוֹא, פּוֹה. N'eſt-ce que dans ceux-là que les Ecrivains ont varié ?

Notre orthographe Françoiſe eſt d'une bizarrerie étonnante, & ſuffit pour déconcerter un Etymologiſte ; nos Grammairiens l'ont remarqué : mais je ne ſçais s'ils en ont apperçu un autre défaut. Comme nos premiers Ecrivains avoient tiré toute leur érudition de la langue Latine, ils ſe ſont attachés autant qu'ils ont pu, à rendre nos mots ſemblables aux mots Latins, lors même qu'ils ſe prononçoient différemment, & les Latins étoient tombés dans la même ſervitude à l'égard du Grec (*e*). Voilà ſans doute une des principales ſources de l'opinion adoptée trop légérement par de ſçavans hommes, que notre Langue eſt tirée du Latin, opinion qui ſera diſcutée dans la ſuite. Vraiſemblablement les Grecs & les Latins n'étoient pas plus fidéles que

(*e*) Quelle néceſſité, par exemple, de mettre une *x* au mot *paix*, parce qu'il y en a une en Latin ? La maniére dont nous le prononçons, la ſimplicité originale des patois où l'on dit *pâ*, le Grec πάσις qui leur eſt ſemblable, font bien ſentir que la terminaiſon Latine eſt une addition arbitraire. Il en eſt de même de *croix*, que les patois prononcent *roi*, *crò*, *creuy*, &c.

nous à écrire exactement comme ils prononçoient. Quoi qu'il en ſoit, pour trouver la racine des mots, il m'a paru que dans les anciennes Langues, il falloit faire plus d'attention à l'écriture qu'à la prononciation, parce que celle-ci eſt incertaine & ne ſubſiſte plus ; qu'en François au contraire, il falloit s'attacher à la prononciation, plutôt qu'à l'orthographe.

Malgré ces obſtacles & pluſieurs autres, que je n'ai déja que trop bien éprouvés, je me flatte de donner un ſi grand nombre d'étymologies palpables, qu'elles feront paſſer aiſément ſur celles qui paroitront moins heureuſes, ſur-tout ſi l'on veut les comparer avec celles que l'on trouve dans les Dictionnaires communs, & qui ſouvent n'ont pas la moindre lueur de vraiſemblance. En tout cas je pourrai fournir à d'autres le moyen de mieux faire.

§. 9.

Objections & Réponſes.

Il me reſte à prévenir deux difficultés capables d'arrêter d'abord. On ſera ſurpris ſans doute qu'une même racine

ait vingt ou trente ſignifications différentes ; l'on aura peine à comprendre qu'un même monoſyllabe ait été employé pour déſigner des objets, non-ſeulement diſparates, mais tout-à-fait oppoſés, que l'on ait appellé du même nom le haut & le bas, la grandeur & la petiteſſe, l'eau & le feu.

Cette bizarrerie ſeroit ſans doute incroyable, s'il n'y en avoit pas des exemples dans toutes les Langues ; mais il n'en eſt aucune où les monoſyllabes, & même un grand nombre de termes compoſés n'aient les deux ſens contraires. Perſonne n'ignore que קדש (Kadaſch) en Hébreu, ἅγιος en Grec, *ſacer* en Latin, *ſacré* en François, ſignifient tout-à-la-fois *ſaint* & *exécrable*. Le monoſyllabe אף (ep, up,) d'où ſont formés ἐπὶ, ὑπὲρ, ὑπὸ des Grecs, *ſuper*, *ſub*, & *ſubter* des Latins, exprime en compoſition le deſſous & le deſſus, devant & après : ὕπατος l'un de ſes dérivés déſigne le plus haut & le plus bas, *imus* & *ſummus*. *Sub* chez les Latins prend le même ſens, ſur-tout en compoſition, *ſublatus* élevé en haut, *ſublimis* le même : *ſubjicio* eſt employé par les meilleurs Auteurs.

pour dire *jetter deſſous* & *jetter deſſus* : *corpora ſubjiciunt in equos*, dans Virgile. Auſſi les Interprétes Latins de l'Ecriture l'ont pris quelquefois au même ſens que *in* & *ſuper* : Iſ. 25. 11. *Extendet manus ſuas ſub eo* ; Il étendra ſes mains ſur lui. Matt. 8. 9. *Homo ſum ſub poteſtate conſtitutus* ; Je ſuis homme établi en autorité. En François *ſus* & *ſous* ſe confondent ſouvent : nous diſons, *Défendre ſur peine* & *ſous peine de la vie*, *Supporter*, *Soutenir*, *Supérieur*, *Souverain* &c. Il en eſt de même de la prépoſition Grecque ἐπὶ. Je trouverois de pareils exemples dans toutes les langues du monde, ſur-tout parmi le peuple, qui n'y regarde pas de ſi près.

On en ſera moins étonné, ſi l'on fait attention ; 1°. à ce que j'ai remarqué ſur la pauvreté des Langues dans leur origine, & ſur l'habitude qu'ont eue les hommes de donner le même nom à divers objets, à cauſe du rapport qu'ils y ont apperçu. Or entre les choſes les plus oppoſées, il y a toujours un point de réunion qui ſuffit pour fonder une analogie. כף (caph, cap,) qui veut dire *courbe*, a été employé pour ſignifier creux & boſſu, concave & con-

vexe, parce que toute ligne courbe eſt néceſſairement concave d'un côté & convexe de l'autre. אל, (al) *altus*, exprime haut & profond, parce que la hauteur & la profondeur ſont également la diſtance des deux extrémités conſidérées en ligne perpendiculaire. En un mot les contraires forment des idées inſéparables & qui ſe rappellent naturellement; voilà pourquoi ces idées ſe ſont confondues dans le langage.

Grand & *petit* ſont des idées de comparaiſon. Tout ce qui eſt petit a néceſſairement quelque grandeur, & tout ce qui eſt grand ſe trouve petit, quand on le compare avec quelque choſe de plus grand. Un enfant, par exemple, eſt petit à l'égard d'un homme fait; mais il croît ſans ceſſe, & l'enfance eſt, par ſon idée même, l'âge où l'on grandit. Cet âge a donc pu être également caractériſé par la petiteſſe & par la grandeur, ou la creſcence, & c'eſt ce qui eſt arrivé. Toutes les racines, qui ſignifient petiteſſe ou enfance, ſignifient encore adoleſcence & grandeur, parce que ces idées ſont inſéparables. L'uniformité conſtante de cette double alluſion eſt donc fondée ſur la nature

des choſes & ſur la plus exacte métaphyſique.

2°. La même racine eſt ſouvent parvenue à exprimer deux oppoſés par la voie d'une ou de pluſieurs idées intermédiaires qui ont fondé l'analogie. Par exemple, בט (bot), ſignifie élévation, boſſe, boule, rondeur; & rondeur eſt analogue à circuit & circonférence; celle-ci renferme la capacité intérieure, & cette capacité n'eſt autre que le dedans ou la profondeur. Elévation ſe prend encore pour la hauteur, la pointe, le bout le plus élevé, & le bout déſigne ſouvent la fin ou l'extrémité. Elévation eſt la même choſe que le ſommet, le deſſus, la tête, & la tête exprime auſſi le commencement. Voilà donc les idées contraires de commencement & de fin, de pointe & de rondeur, de hauteur & de profondeur qui peuvent ſe trouver liées au même terme; mais c'eſt l'idée générique d'élévation &c. qui ſert à les rapprocher.

3°. Le même terme a pu ſignifier les contraires par une analogie de repréſentation. אף (aph, ef,) ſignifie l'air, l'eau & le feu; c'eſt que l'on a peint ces trois élémens par le ſouffle, ou

par le bruit que fait l'air agité. De loin, on a peine à diſtinguer le bruit d'un fleuve rapide ou d'une caſcade d'avec un vent violent : celui de la flamme fait encore le même effet à nos oreilles. Quand les habitans des Iſles Mariannes virent du feu pour la premiére fois, ils crurent que c'étoit un animal, & que le bruit de la flamme étoit ſon ſouffle ou ſa reſpiration.

4°. Le même monoſyllabe a pu exprimer les idées contraires par le changement de prononciation. Suppoſons que dès l'origine du langage, *cap* ait ſignifié tête ou rondeur, & *cab* creux ou cavité ; le p & le b étant lettres de même organe, ſe ſont aiſément confondues, & bientôt l'on a prononcé indifféremment *cab* & *cap* pour déſigner la cavité, *cap* & *cab* pour exprimer la rondeur.

Dès qu'on fera bien attention à ces quatre ſources de confuſion, l'on ne ſera plus ſurpris de trouver preſque toutes les racines équivoques & employées pour exprimer les deux contraires ; on ſentira même qu'il étoit impoſſible que cela n'arrivât pas. Le ſeul moyen de prévenir cet inconvénient, eut été de

forger autant de mots, qu'il y a d'objets ou d'idées, ce qui n'eſt pas poſſible. Les Chinois ont inventé autant de caractères différens ou de lettres qu'ils connoiſſent d'objets ; auſſi n'ont-ils pas fait de grands progrès dans les Sciences, & encore ont-ils eu beſoin des analogies pour diriger leur méthode.

Mais s'il eſt vrai que la premiére Langue ait été ſi pauvre, comment peut-elle avoir une multitude de ſynonimes, douze ou quinze monoſyllabes pour ſignifier le feu, autant pour déſigner l'eau, un pareil nombre pour exprimer la hauteur &c. ? N'étoit-il pas plus naturel d'employer tous ces ſynonimes à ſignifier des objets différens, que de confondre ainſi les idées par un même nom ? N'en eſt-il pas de ces prétendus ſynonimes comme des nôtres, qui ne le ſont qu'en apparence, qui expriment à la vérité des idées analogues, mais non point identiques ?

Je ne me ſuis point chargé d'enſeigner aux hommes ce qu'ils auroient dû faire, mais de raconter ce qu'ils ont fait ; or qu'ils ſe ſoient donné le ſuperflu, tandis qu'ils manquoient du néceſſaire, qu'ils aient attaché le même nom à

différens objets, & au contraire le même objet à différens noms, c'eſt ce que j'eſpère de démontrer dans les quatre Langues dont j'ai ébauché le paralléle.

Si on veut y réfléchir, les mêmes raiſons qui ont néceſſairement produit des équivoques, ont dû auſſi multiplier les ſynonimes; 1°. la prononciation, en faiſant paſſer ſucceſſivement la même ſyllabe par les lettres de même organe, ſans en changer la ſignification, a donné pluſieurs noms à un même objet; ainſi *cap*, *caph*, *cab*, *cav*, *gab*, *gav*, *gaph*, &c. ont tous déſigné la cavité; 2°. la peinture d'un objet a pu être variée; le vent, par exemple, a été repréſenté par le ſifflement des lévres, par celui des dents, & par celui du palais; delà autant de ſyllabes & de mots différens; 3°. les analogies ont produit le même effet; lorſque pluſieurs objets ſe ſont trouvés ſemblables, on a confondu leurs noms, & par-là un ſeul a réuni les noms de pluſieurs. Il n'étoit donc pas plus poſſible de retrancher les ſynonimes dans le langage, que d'éviter les équivoques.

L'on a découvert, à la vérité, entre les ſynonimes François différentes nuan-

ces de ſignification, mais cette entrepriſe ne pouvoit être exécutée qu'à l'égard d'une Langue vivante, dont l'uſage ordinaire fait ſentir les propriétés & les fineſſes. Ammonius fit autrefois pour le Grec, & Cornélius Fronto pour le Latin, ce que M. l'Abbé Girard a fait de nos jours pour le François; tous ont travaillé ſur une Langue qui leur étoit familiére. Pour ce qui eſt des Langues mortes, dont l'abondance même fait l'embarras, je ne crois pas que perſonne s'aviſe de le tenter. A ſuppoſer que le ſuccès fût poſſible, l'on n'en pourroit rien conclurre pour le Langage primitif, qui n'exprimoit que des idées ſimples & décharnées. C'eſt par la culture que les langues s'enrichiſſent & s'épurent; c'eſt l'uſage des perſonnes polies qui conſacre les termes propres, & qui apprend à diſtinguer les gradations preſqu'imperceptibles de leurs ſignifications. Mais cette préciſion ne ſe trouve point dans le langage du peuple, & c'eſt à celui-là ſeul que l'on doit comparer la maniére de parler des premiers hommes.

SECONDE DISSERTATION.

Sur les différentes maniéres dont les termes primitifs ont été prononcés, ou ſur le changement des lettres dans la prononciation.

IL eſt naturel à tous ceux qui parlent, de chercher la facilité en prononçant, & de préférer, même ſans attention, les inflexions de voix qui ont le plus de rapport à la diſpoſition de leurs organes. Celle-ci étant toujours relative au climat, les Nations qui habitent différens pays ne peuvent conſerver long-temps le même langage, ſans qu'il s'y gliſſe des variétés. Il a donc été phyſiquement impoſſible que les ſons primitifs, uſités d'abord parmi les hommes, ſe conſervaſſent tous ſans altération, malgré la diſperſion des peuples. Ils ont changé, mais en ſuivant toujours une méchanique conſtante & une eſpéce d'uniformité. On a mis une lettre pour une autre, mais en ſubſtituant celles qui ſont de même organe. On peut le remarquer dans le même pays & parmi le même

peuple, dans les Langues vivantes, comme dans celles que l'on ne parle plus, dans les jargons groſſiers, comme dans les Langues polies; & les Grammairiens ont eu grand ſoin d'en avertir, par rapport aux Langues Orientales.

§. I.

Des voyelles & des points qui les marquent en Hébreu.

Quand je dis que les lettres ſe changent, on comprend aiſément que je ne parle pas ſeulement des voyelles, mais des conſonnes. Pour commencer par les premiéres, je ne dois prendre aucune part aux diſputes qu'elles ont excitées parmi les Sçavans; ſoit que l'on diſe, comme quelques-uns, que les voyelles n'ont jamais exiſté dans l'Alphabet des Hébreux ni des autres peuples de l'Orient, ſoit que l'on prétende avec d'autres que les voyelles étoient marquées par les lettres א, ה, י, ו, ע, a, e, i, o, u, mon ſyſtême ſe ſoutient également; il me ſuffit de ſuppoſer ce qui eſt certain, que dans toutes les Langues les voyelles ſe chan-

gent, ſans que la ſignification des mots en ſoit altérée. La méthode de rechercher les racines Hébraïques monoſyllabes, eſt donc entiérement indépendante de la ponctuation des Maſſorétes, & peut-être que l'oubli de cette ponctuation ne ſeroit pas le moindre avantage que l'on en pourroit tirer. En laiſſant l'Hébreu dans ſon état naturel, c'eſt-à-dire, ſans points, on ſe rend maître d'en rechercher le ſens ſans préjugé; & la comparaiſon que l'on en peut faire avec ſes divers Dialectes, & même avec les autres Langues, eſt d'un tout autre poids que l'autorité de la Maſſore.

Elle a fixé, dit-on, par les points voyelles la prononciation des mots Hébreux; ces points, cette prononciation ſervent à en déterminer le ſens. Mais ſi l'on peut montrer que dans aucune Langue de l'Univers le ſens des mots n'a jamais dépendu de la prononciation ſcrupuleuſe des voyelles, à quoi peuvent-elles ſervir en Hébreu? D'abord, ſi les Maſſorétes euſſent vécu ſans interruption depuis Moyſe juſqu'à Eſdras, s'ils euſſent été encore les premiers génies de l'Univers, ou des hommes inſpirés, je me rangerois volontiers à leur

avis. Mais c'étoit des Rabbins, & c'eſt tout dire. Quand même les Sçavans ſeroient auſſi d'accord ſur la ponctuation qu'ils ſont diviſés, les Maſſorétes n'ont pu nous apprendre que la prononciation qui étoit en uſage de leur temps, c'eſt-à-dire, au ſixiéme, ou au neuviéme ſiécle depuis J. C. Suppoſer que cette prononciation n'avoit point changé pendant plus de deux mille ans; que l'Hébreu avoit été une Langue vivante; que le peuple avoit toujours ſcrupuleuſement conſervé les mêmes voyelles; qu'il avoit toujours prononcé *ab* pour ſignifier *pere*, *eb*, pour dire une plante, ſans varier jamais, ce ſeroit une imagination digne d'un cerveau Rabbin. Les Septante n'ont pas prononcé les noms propres, comme S. Jerôme, ni comme Origène; preuve certaine que la prononciation Hébraïque n'a point été fixée, & que c'eſt envain que l'on a entrepris de le faire. Il eſt encore, malgré la Maſſore, un grand nombre de mots qui ſe ponctuent différemment, ſans avoir différentes ſignifications, d'autres qui ſont ponctués de même & qui expriment diverſes choſes : comment donc le ſens des mots peut-il dépendre

des points ? De l'aveu des Grammairiens, la ponctuation n'eſt, ni plus conſtante, ni plus réguliére dans le Chaldéen & dans le Syriaque. Indépendamment de la fantaiſie ou de l'ignorance des Ponctuateurs, il y en a une raiſon claire ; le langage varioit chez ces peuples, comme il varie encore parmi nous ; la prononciation change ſelon les temps & ſelon les provinces, ſouvent d'un village à un autre. Il ſera démontré que chez les Orientaux, comme chez nous, le peuple changeoit ſouvent les conſonnes qui ſont les lettres radicales, ſans ceſſer pour cela d'attacher la même idée au mot qu'il défiguroit ; comment auroit-il conſervé les mêmes voyelles, dont le changement eſt plus aiſé ? Comment la ſignification des termes peut-elle être attachée aux voyelles, puiſque ſouvent le changement, l'addition, ou le retranchement d'une conſonne n'en altère pas le ſens ? Les points voyelles peuvent donc nous apprendre comment les Maſſorétes ont lu ; & à peu près comment ils ont entendu l'Hébreu ; mais qu'ils puiſſent nous apprendre comment on doit l'entendre, c'eſt ce que je ne concevrai jamais.

Je dis plus. Quand ces points seroient aussi essentiels ou aussi commodes que leurs partisans le supposent, ils seroient encore inutiles par rapport à moi. J'examine l'Hébreu, non dans ses mots composés, mais dans ses racines, en tant qu'elles lui sont communes avec ses divers Dialectes & avec les autres Langues. La prononciation Hébraïque n'est donc pas plus sacrée pour moi que la prononciation Chaldéenne ou Syriaque. Je cherche ce en quoi ces Langues conviennent, pour voir par-là même en quoi elles sont différentes; j'ai droit de choisir, non-seulement la prononciation que les Massorétes ont suivie, mais celle qui est la plus commode pour le paralléle que j'entreprends.

La seule remarque qui me reste à faire sur les voyelles & qui convienne à mon sujet, c'est que des trois Langues de l'Ecriture Sainte, l'Hébreu termine ordinairement les substantifs en *e*, le Chaldéen en *a*, le Syriaque en *o*. De même chez les Grecs, le Dialecte Dorien affectoit sur-tout les α, l'Ionien les ε ou η, l'Attique les ο, ω, & changeoit indifféremment toutes les voyelles. Ainsi encore les noms terminés en Fran-

çois par un *e* muet, ſe terminent dans les divers langages des Provinces Méridionales de France en *a*, en *o*, en *ou*, breſs. Dans une des Provinces de France où le patois eſt aſſez groſſier, les habitans d'un certain canton terminent preſque tous les ſubſtantifs en *at*, ceux d'un autre en *et*, ceux d'un troiſiéme en *ot*. Cette variété peut ſe remarquer par-tout. Si nous connoiſſions de même la prononciation des divers peuples qui parloient Latin, & les différences du Grec, tel qu'il étoit en uſage dans les Provinces de l'Europe & de l'Aſie Mineure, la reſſemblance ſeroit plus ſenſible, & rien ne manqueroit au paralléle.

Toujours eſt-il certain que les différens jargons ou patois des provinces de France ont préciſément entr'eux les mêmes variétés que l'on remarque entre les divers Dialectes des Langues les plus anciennes ; l'étude de ces jargons ne ſeroit donc pas inutile ; j'en dirai encore quelques raiſons ailleurs.

§. 2.

Des Aſpirations.

Le langage des Orientaux eſt tout

hériſſé d'aſpirations. Il y en a quatre en Hébreu, א, ה, ח, ע ; nous en ignorons la différence préciſe, & la prononciation de la derniére nous eſt impoſſible. Point de voyelle chez eux qui ne ſoit aſpirée plus ou moins ; pluſieurs conſonnes ſont encore, ou aſpirées, ou ſifflantes, de ſorte que dans leur bouche tout eſt aſpiration ou ſifflement ; & il en devoit être ainſi du langage des premiers hommes. Dans la néceſſité de peindre l'agitation des élémens, le mouvement des êtres animés, le bruit des corps ſonores, plus les inflexions de voix étoient dures & marquées, plus elles étoient propres à faire des peintures. C'étoit comme les efforts d'un enfant ou d'un bégue, à qui la détreſſe de ne pouvoir s'énoncer fait faire du bruit & des grimaces.

Ce langage rude & difficile porté dans la Gréce, s'y adoucit peu à peu, à meſure que les habitans devinrent moins barbares. Les aſpirations furent ſupprimées de leur Alphabet, les voyelles en prirent la place, ou plutôt les aſpirations furent prononcées en voyelles. On conſerva ſeulement deux accens pour y ſuppléer, l'eſprit doux & l'eſprit rude, &

& chaque jour le premier gagna du terrein ſur le ſecond. Les Grecs remplacérent les aſpirations dans les mots par les conſonnes aſpirées & les lettres ſifflantes X, Φ, Ψ, Z, Σ. Pour éviter le choc de deux voyelles dans un même mot, ils plaçoient un accent à la ſeconde, & le prononçoient comme notre V conſonne : Ὄϝον, *ovon* ou *ofon*, Ὄϊς, *ovis*, βοῦς, *bovos*. C'eſt ce qui fit naître chez eux dans la ſuite le *Digamma Æolicum*, l'F qui n'y étoit pas d'abord, & qui ſe prononçoit auſſi comme notre V. Elle ſuppléoit aux aſpirations, & adouciſſoit la prononciation du Φ. On l'appella ἐπίσημον βαῦ, le ſigne *vaü*, parce qu'il tenoit la place du *vaü* des Orientaux, & qu'on le mettoit au lieu de l'eſprit placé ſur la voyelle; telle eſt la force du mot ἐπίσημον. On lit ſur d'anciennes médailles FHPAKΛEΩN pour HΡAKΛEΩN, & pluſieurs ont écrit Fενετοὶ pour Ενετοὶ.

Chez les Latins la réforme augmenta encore. Cicéron, Quintilien, Priſcien nous apprennent que les anciens Romains ne connoiſſoient point de conſonnes aſpirées; l'Orateur lui même, dans ſa jeuneſſe, prononçoit *pulcros* pour *pul-*

chros, *triumpus* pour *triumphus*, *Cartago* pour *Carthago*, &c. Le commerce qu'ils eurent avec les Grecs leur fit adopter quelques-unes des lettres aſpirées, & ils conſervérent les aſpirations dans les termes Grecs dont ils enrichirent chaque jour leur Langue. Quintilien ajoute même que l'uſage en fut exceſſif pendant un certain temps. L'H, ſeule aſpiration dont ils ſe ſerviſſent, ne ſe trouve cependant que dans fort peu de mots; l'S, l'F, l'V conſonne prirent ailleurs ſa place, & ces deux derniéres furent ſouvent confondues dans la prononciation. Sous le regne de Claude, qui affectoit de paroître Grammairien & homme capable, on mit dans les inſcriptions, *ædificaſit*, *reparaſit*, *dedicaſit* &c. mais l'uſage, ſeul ſouverain des Langues, n'adopta point cette maniére d'écrire.

Ce que je dis ici, ſur la maniére de ſuppléer aux aſpirations par les lettres ſifflantes, n'eſt point de mon invention; c'eſt une remarque faite, il y a longtemps, par les Grammairiens Latins. Terentianus Maurus ou Scaurus, qui vivoit ſous Trajan, obſerve que du mot Grec, ἑσθὴς, *veſtis*, de ἶς, *vis*, de ἔαρ, ἦρ, *ver*,

&c. Nous mettons ſouvent, dit Priſcien, une S au lieu d'aſpiration, dans les mots que nous avons empruntés des Grecs: au lieu de ἑ, ἑξ, ἑπτὰ, ἥμισυ, ὑπέρ, nous diſons, *ſe*, *ſex*, *ſeptem*, *ſemis*, *ſuper*. Ces deux Auteurs, après Quintilien, nous enſeignent que les anciens Romains diſoient *fordeum* & *fœdus* pour *hordeum* & *hœdus*, *ſircus* pour *hircus*, & au contraire *haba* pour *faba*.

Mais ce qui paroîtra fort ſingulier; c'eſt que ces Grammairiens ont fait, ſans le ſçavoir, l'hiſtoire des Langues Orientales. Je vais montrer que dans celles-ci l'on a ſuivi la même route qu'en Grec & en Latin, & que ces deux Langues ſi polies n'ont fait que copier fidélement les premiéres.

1°. Pour éviter le bâillement ou le choc des voyelles aſpirées, les Orientaux ont ſubſtitué un ſifflement à l'aſpiration. דאה, (Daah) en Hébreu *Milan*, *Vautour*, ſe trouve ſouvent écrit דיה, (Dajjah); אאר (Oar) l'*air*, en Syriaque, ſe prononce *ojar*, & les Rabbins qui l'ont emprunté de cette Langue écrivent אויר (Ojar); טוב (Toub) en Hébreu, טאב (Téeb) en Chaldéen,

être bon, forme en Arabe *Tajeb* ou *Tajebon*, adjectif. On lit en Chaldéen כיף pour כאף (*Cajeph* pour *Caëph*) & כיץ pour כאץ (*cajets* pour *caëts*): c'eſt ainſi que l'aſpiration s'eſt changée en j conſonne qui eſt un ſifflement.

On lit en Hébreu תאה & תוה (Thaah & Thavah) *limiter*, גאה & גוה (ghéah & ghévah) *orgueil*. ראה (Raah) *voir*, a formé רוה (Réveh) *vûe, aſpect*; נוה (navah) *demeure*, fait au pluriel indifféremment נאות & נות (*neoth* & *nevoth*. C'eſt l'aſpiration changée en V conſonne, autre ſifflement.

2°. La même transformation s'eſt faite aux aſpirations initiales. Dans tous les noms propres Hébreux qui commencent par un ה (H), au lieu d'ajouter un autre ה pour article; on a mis le י (j) ainſi l'on écrit & l'on prononce יהואש, יהוא ou יואש (jehu, jehoas ou joas) au lieu de הואש, הוא (Hehu, Hehoas), pour ne pas mettre deux הה de ſuite. Et voilà, ſans autre myſtère, pourquoi le nom de Dieu יהוה (Jehovah) ne prend jamais un ה démonſtratif, c'eſt que le י lui en tient lieu (*a*).

(*a*) De-là je conclus, ou que la ponctuation des Maſſorétes eſt fautive dans pluſieurs mots, ou que nous

3°. Les aſpirations ont été auſſi changées en S comme en Latin, & en ſifflemens analogues ; pluſieurs mots écrits en Hébreu par ע s'écrivent en Syriaque & en Chaldéen par ע. C'eſt le plus fort des ſifflemens, remplacé par la plus forte des aſpirations.

Enfin, pour que rien ne manque au parallèle, on peut obſerver la même marche dans le François & dans les patois. Au lieu du Latin *pavo, pavonis*, nous écrivons *Paon*, & nous reprenons l'V dans le verbe *ſe pavaner*, ſe regarder comme un Paon : le ſubſtantif *Taon*, groſſe mouche, ſe prononce *Tavin* ou *ſavon* dans les patois. Au lieu de dire en François *j'y irai*, j'irai là, nous ſupprimons le premier Y, & nous diſons ſimplement *j'irai*, pour ne pas être obligés de prononcer le ſecond *i* du goſier : les patois, pour éviter le même choc des deux *ii*, mettent un ſifflement

---

la prononçons mal. הָאָרֶץ (haarets) *la terre*, fait un bâillement déſagréable & peu naturel. Il y a toute apparence que l'on a prononcé *hèarets*, *hajarets*, ou *havarets*, comme dans les autres termes que j'ai cités. De même וְאֵיבָה (véebah) & *inimicitiam*, Gen. 3. 15, devroit ſe prononcer *véjébah*, pour conſerver la conſonne de אֵיב (ojeb) *ennemi*, dont le premier eſt dérivé.

entre deux, & diſent les uns, *j'y virà*; d'autres *j'y ziràt*; ainſi les jargons les plus groſſiers évitent ce qui peut bleſſer l'oreille. C'eſt ce qui a fait mettre des S à la fin de nos pluriels.

Cette altération, que les mots ont éprouvée dans la même Langue, leur eſt encore arrivée, en paſſant d'une Langue dans une autre. יין (jaïn) *le Vin*; en Hébreu, s'eſt dit οἶνος en Grec, par le changement du י (j) en aſpiration, & *vinum* a repris en Latin & en François le ſifflement de l'*v* conſonne.

Voilà donc un uſage conſtant, uniforme, univerſel, de ſubſtituer les lettres ſifflantes aux aſpirations, ou au contraire; & cette méchanique eſt puiſée dans la nature. Le ſifflement n'eſt autre choſe que l'aſpiration même rendue plus forte, ou par la compreſſion des lévres, ou par l'effort de la langue contre les dents, ou par ſon impulſion contre le palais; l'un & l'autre ſont nommés *ſpiritus* ou *flatus* par les Grammairiens Latins. Ceux à qui le jeu du goſier étoit trop difficile, aimoient mieux ſiffler que d'aſpirer en parlant. De-là en Hébreu אֵל & פְּל (el & phel), en Grec ἀύω & φαύω, en Latin *halare* & *flare*, en Fran-

çois *hoüer* & *foüir*, ſont le même terme. Je prie le Lecteur de ne point perdre de vuë ce principe ; il eſt d'un uſage continuel dans la recherche des racines. Peut-être n'en eſt-il pas une ſur laquelle on ne puiſſe faire cette remarque ; & cet article ſeul en retranche près de la moitié que l'on a doublée mal-à-propos.

Il s'en faut donc beaucoup que les aſpirations doivent être regardées comme des lettres eſſentielles & immuables. Elles ſe mettent indifféremment l'une pour l'autre ; ſouvent une racine écrite par une aſpiration forte, ſe trouve dans ſes dérivés avec une aſpiration foible, ou au contraire ; ſouvent même elles deviennent oiſives pour le ſens. Mais je traiterai plus exactement cette matiére dans la troiſiéme Diſſertation.

§. 3.

Des Conſonnes.

L'on a eu ſoin dans les Grammaires des Langues Orientales de diſtribuer les conſonnes en cinq claſſes, ſelon les divers organes dont elles dépendent principalement. Les Gutturales ou celles du

goſier ſont les quatre aſpirations dont j'ai parlé ; celles de la langue ſont D, T, Th, L, N; celles du palais, G, J, C, Q ; celles des dents, Z, S, Ts, Sch, R; celles des lévres, B, V, M, P.

Cette diſtinction, dit Louis de Dieu, chap. 2, eſt d'un très-grand uſage ; les lettres de même organe ſe changent aiſément, non-ſeulement dans la même Langue, mais dans les divers Dialectes ; un mot Hébreu devient Chaldéen ou Syriaque, par le ſeul changement des lettres de même organe ; & il en apporte pluſieurs exemples. J'ajoute que ce changement ſeul, avec celui des voyelles, fait toute la diverſité des Dialectes du Grec, auſſi-bien que de l'Hébreu ; & pour le dire en un mot, c'eſt ce même changement plus ou moins multiplié qui conſtitue la différence de toutes les Langues de l'Univers.

Je ſçai qu'on peut trouver à redire à la diviſion dont je viens de parler, & douter ſi une conſonne dépend plutôt du palais que du goſier &c. Auſſi faut-il étendre le principe, comme a fait Priſcien dans ſa Grammaire Latine, & aſſurer qu'en général toutes les lettres dont la prononciation a quelqu'affinité, ſe

mettent aiſément l'une pour l'autre. On me permettra de les appeller *lettres omophones*, puiſque notre Langue n'a point de terme propre pour exprimer cette idée.

Je ne puis propoſer un exemple plus frappant ni plus connu de ce changement, que les divers temps ou modes des verbes en Grec & en Latin. Dans ces deux Langues, les déclinaiſons ſe forment par le changement des voyelles, les conjugaiſons par le changement des conſonnes. Quand on dit τύπτω, τύπω, τύψω, τέτυφα, τέτυμμαι, *dico*, *dixi*, *dictum*, &c. on ne fait que changer la lettre figurative ou radicale du verbe avec les conſonnes *omophones*. Ajoutons à ce changement l'analogie que les Grammairiens ont remarquée entre les figuratives des verbes, pour en former les différentes conjugaiſons. Ils ont mis au même rang les verbes en βω, πω, φω, πτω, de même ceux en γω, κω, χω, κτω, ceux en ζω, σσω, ττω, &c. Ils ont jugé que tous les termes, dont les radicales ſont omophones, devoient compoſer, pour ainſi dire, la même famille. Ainſi en Latin, *dico* fait au parfait *dixi*; *ſcribo*, *ſcripſi*; *ferveo*, *ferbui*;

coquo, *coxi*; *meto*, *meſſui*, &c. C'eſt toujours la même méchanique, & la même ſubſtitution des conſonnes analogues.

Si l'on pouvoit montrer la même uniformité dans les racines Hébraïques, & d'autre part les mêmes inflexions dans nos mots François, une reſſemblance ſi parfaite pourroit-elle être regardée comme un effet du hazard? Il faut eſſayer ce parallèle.

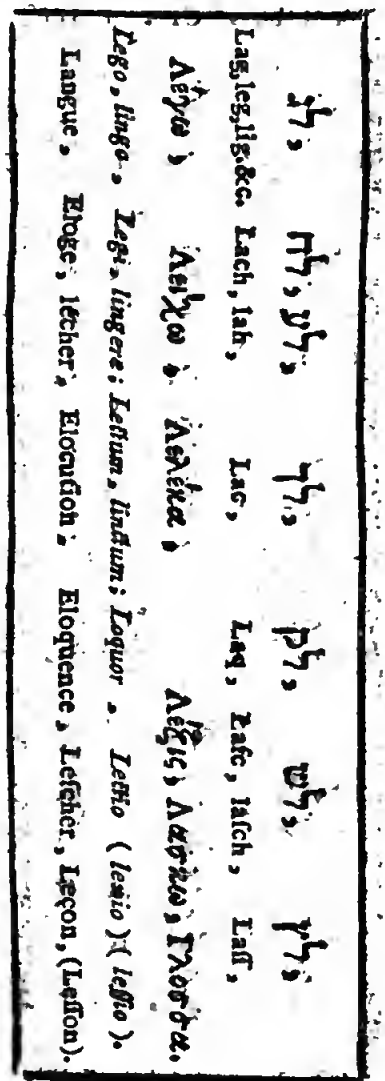
לג, לח, לך, לע, לק, לש, לץ

Lag, leg, &c. lach, lac, lah, laq, laſc, lats, laſſ. en Hébreu, ſignifient *la langue* & les opérations de la langue, *parler* & *lécher*. De-là ſont formés לעג, עלג (lahag, hellag,) *bégue*, qui a la langue graſſe, qui parle difficilement, לוץ, לעע, לוח, לקק, (lichec, lahhah, loüah, lakak) *lécher*: לצץ, (laſſaſſ, ou latſats) *parler poliment*, מליץ (melits) *Orateur*, לשון (laſchon) *la langue*, לחש (lachaſch) *parler*, &c.

Je retrouve en Grec λέγω, λείχω, λαλέω, λάσιω, λέξις, λόσσα ou γλόσσα: en Latin *lego*, *legi*, *lectus*, *loquor*, *lectio* pour *lexio*, qu'un Gaſcon prononceroit *leſſio*: *lingo*, *linxi*, *linctum*, *lingere*: en François *langue*, *leçon* que l'on

prononçoit autrefois *lechon*, & que nous liſons aujourd'hui comme s'il y avoit *leſſon*, *lécher*, que l'on écrivoit jadis *leſcher*, *éloquence*, *élocution*, &c.

La conformité deviendra plus ſenſible, en rangeant tous ces termes ſelon l'ordre de leur figurative, ou plutôt de leur prononciation.



C 2

Dans cet exemple, c'eſt la ſeconde lettre de la racine qui ſe change ; dans le ſuivant c'eſt la premiére.

אל, בל, פל, מל

al, el, il, ol, ul ; Bal, bel, &c. pal, phal ; mal, mel &c. ſignifient en Hébreu *hauteur*, *élévation*, *grandeur* au propre & au figuré, & par analogie, *augmentation* ou quantité. Ainſi אל אל (al, el,) ſont des prépoſitions qui ſignifient *deſſus* ou *le deſſus*. איל (aïl) *le deſſus d'une porte*, *le linteau*, ou *le ſeuil* qui eſt plus élevé que la terre, אול (oul) *force*, *puiſſance* &c. En Chaldéen בל (Bel) au lieu de l'Hébreu, בעל (Bahal) *Maître*, *Seigneur*, בל (Bol) *le cœur*, *le courage* ; *la force* ; חבל (hebel, chebel) en Hébreu, *troupe*, *multitude*, &c. עופל (hophel) *lieu élevé*, פלל (phalal, palal) *exceller*, *ſurpaſſer*, מלא (malé) *fort*, *mâle*, *vigoureux*, מלו (melo) *abondance*, מלה (moullah) *multitude*, &c.

Le Grec nous donne ἅλλομαι, ſauter, bondir, s'élever par des ſauts : οὖλος un tas de gerbes ou d'autres choſes : βηλός le ſeuil d'une porte : βῶλος une motte de terre : πολος le ſommet de la tête : φαλός le deſſus d'un caſque, une aigrette :

μάλα beaucoup, μᾶλλον davantage, &c. en Latin *alo* & *altus*, *bulla* & *bolus*, *valeo* & *polleo*, *moles* & *multàm*; en François *altier*, *alteſſe*, *boule*, *foule*, *valoir*, *valeur*, *pile*, *mole*, nous retracent les mêmes analogies dans le ſens, & les mêmes variétés dans la prononciation. Je ne citerai ici que ces deux exemples, on en verra de nouveaux dans la quatriéme Diſſertation, & le Dictionnaire des racines en doit être un recueil complet.

On y verra ſouvent le changement de deux conſonnes, qui ne paroiſſent point être de même organe ni omophones, S & T. Il en eſt peu qui ſe changent plus communément dans toutes les Langues. La plûpart des termes écrits en Hébreu par un ש, *ſc*, *ſch*, *ſſ*, ſe retrouvent en Chaldéen & en Syriaque avec un ת, *th*. C'eſt une des propriétés du Dialecte Attique de changer en τ le ζ & le σ. On dit en Grec συρίζω, συρίσσω, συρισδω, συρίττω; en Latin *mitto*, *miſi*, *miſſum*; *meto*, *meſſui*, *meſſum*, &c. Lucien, dans un de ſes Dialogues, fait paroître l'S qui intente un procès au τ pardevant les cinq voyelles qu'elle prend pour juges, & ſe plaint de ce que celui-

ci lui enléve chaque jour de nouveaux termes. Nous obſerverons ici que le procès eſt décidé, & que pour réparation, le T a été condamné à prendre ſouvent la prononciation de l'S; nous diſons en Latin *Titius*, *metior*, *ratio*, &c. en François *nation*, *mention*, *caution*, &c. comme s'il y avoit des *ſſ*. Mais d'où a pu naître le démêlé de ces deux lettres & l'uſage de les changer?

Il vient ſans doute du méchaniſme de leur prononciation; les enfans prononcent le T, avant que de pouvoir prononcer l'S; ils diſent *ma tœur* pour *ma ſœur*. Pour prononcer le T, il faut approcher davantage la langue des dents que pour faire ſentir l'S; les enfans qui ne ſont pas encore accoutumés à garder la juſte diſtance, pouſſent trop fort le bout de leur langue contre les dents, & font ſonner le T.

D'ailleurs dans le ϰ, *ts*, des Orientaux, ces deux lettres ſont unies, de même que ϳ, *dz*, réunit le D & le Z. L'uſage de ces deux ſifflemens leur eſt familier, parce qu'ils ſont les plus forts & les plus ſenſibles de tous. En prenant l'habitude de joindre ainſi un ſifflement au D & au T, on eſt parvenu à le con-

fondre avec eux. De-là le changement continuel des lettres *d*, *dz*, *ſ*, *ts*, *ſch*, *ſc*, *th*, & de celles qui leur correſpondent dans les autres Langues.

On verra plus en détail les analogies & les changemens des conſonnes, dans les remarques qui ſeront placées dans le Dictionnaire à la tête de chacune des lettres de l'Alphabeth.

TROISIEME DISSERTATION.

Sur les Additions que l'on a faites aux Racines primitives, ou ſur la compoſition des Mots.

APRE'S les obſervations que je viens de faire ſur les lettres & ſur la maniére de les prononcer pour en former des ſyllabes ſignificatives, l'ordre exige que j'examine la méthode ſelon laquelle ces ſyllabes ont été jointes pour en compoſer des mots, ou, ce qui eſt le même, les différentes additions que l'on a faites, pour allonger les racines monoſyllabes. Cet examen ſervira, non-ſeulement à confirmer pluſieurs des remarques précédentes, mais encore à montrer, que faute d'avoir ſuivi les vrais principes, l'on a augmenté les difficultés des Langues Orientales dans les Grammaires ordinaires, tandis que l'on travailloit à les applanir.

§. I.

Des Aſpirations ajoutées au commencement.

La méthode la plus commune de com-

poſer, a été de mettre une aſpiration avant la racine monoſyllabe; ainſi en Hébreu, en joignant א avec דון (don) *élevé*, *ſupérieur*, on a fait אדון (adon) *Seigneur*: de בל (bal, bel) *ſouffle*, on a formé הבל הבל (habal, hebel) *vent*, *vapeur*, *vanité*: de גר (gar) *lien*, s'eſt fait חגר (chagar) *ceindre*, *lier*, *garotter*: גל (gal) *rond*, a produit עגל (hagal) *être rond*, &c.

Dans les autres Langues où les aſpirations ont été ſupprimées, l'on n'a conſervé que la voyelle initiale avec la racine & la terminaiſon; on a dit en Grec Στάχυς & Ἄσταχυς un épi, Θέλω, Ἐθέλω, je veux, Θλάω, Ὀθλέω, je ſouffre &c. En Latin *cur*, *eccur*, *mitto*, *omitto*, *nitor*, *enitor*; en François, *baiſſer*, *abaiſſer*, *lever*, *élever*, &c. Ces voyelles commençantes ne ſont point de la ſubſtance du mot primitif, puiſqu'il conſerve toute ſa ſignification ſans elles.

Mais a-t-on ajouté ſans raiſon ces voyelles initiales, & les aſpirations qui les font ſonner dans les Langues Orientales? C'eſt ce qui ne paroît pas vraiſemblable; il eſt donc à propos d'en rechercher l'origine.

1°. En Hébreu, comme dans les autres Langues, les voyelles aſpirées ſont des interjections qui marquent ſouvent la ſurpriſe, & l'uſage en eſt ſi uniforme, que les Occidentaux, en retranchant les aſpirations dans les autres mots, les ont conſervées dans ces expreſſions vives & naturelles. Mais il faut ſe ſouvenir qu'elles ſont bien moins familiéres aux perſonnes polies qu'au bas peuple, qui mêle ſans ceſſe les ſyllabes *ha! hé! hó!* dans ſon diſcours; on le remarque ſurtout dans les Provinces où l'on parle niaiſement. L'habitude de les joindre aux mots, a pu, à la longue, les rendre inſéparables. Or les premiers, qui ont écrit dans chaque Langue, ont été aſſujettis à la prononciation populaire, parce qu'il n'y avoit point d'autre régle à ſuivre. C'eſt le peuple qui le premier a donné la loi aux Ecrivains, c'eſt lui qui a formé les Langues.

Comme ces interjections admiratives expriment la grande idée que l'on a d'une choſe, leur force naturelle eſt d'augmenter la ſignification du mot auquel on les joint. On nous dit dans les Grammaires Hébraïques que la conjugaiſon *Hiphil* eſt ampliative, qu'elle eſt

en quelque ſorte doublement active, & que *Hophal* eſt doublement paſſif; je le crois, mais on n'en explique pas la cauſe; c'eſt ſans doute à cauſe de l'addition du ה (ha, he) à la racine du verbe.

Les Grammairiens ont remarqué de même que A eſt ſouvent augmentatif en Grec; mais ils en ont donné une fort mauvaiſe raiſon, quand ils ont dit qu'alors il étoit mis pour Ἀγαν beaucoup; c'eſt plutôt un reſte de l'ancienne aſpiration, c'eſt une interjection devenue inſéparable. H peut produire le même effet, puiſqu'il eſt affirmatif, il ſignifie *certè*, *profectò*. E a la même force en Latin dans *ebibo*, boire entiérement, vuider en buvant, & en François dans *élever*, &c. Si dans l'uſage, nous ne faiſons plus attention à ces ſortes de particules, c'eſt que l'habitude de les joindre leur a fait perdre leur énergie; elles ſont devenues paragogiques, c'eſt-à dire, un acceſſoire inutile.

2°. ה (ha, he) en Hébreu eſt démonſtratif & tient lieu d'article, comme ὁ, ἡ, en Grec. Le Latin l'a conſervé auſſi ſimple au pluriel *hi*, *hæ*, il l'a doublé dans *ii*, *eæ*, *ea*, & dans les adverbes de lieu *eò*, *eà*. *Hui* eſt démonſtratif en

François dans *cel'hui*, *aujourd'hui*, *més-hui* : les adverbes de lieu, *allez-y*, *demeurez où vous êtes*, *au logis*, ſervent encore à démontrer : les articles ſont encore plus courts dans les patois où l'on prononce *i veut*, *é vûe*, *ai veut*, pour *il veut*, & le bas peuple de Paris dit ſouvent, *a voudroit*, pour *elle voudroit* ; *y ventre*, dans quelques Provinces, ſignifie *au ventre*, dans le ventre. Il eſt donc certain que par-tout les voyelles ſimples ou aſpirées ſont démonſtratives. Or rien n'étoit plus aiſé que de joindre inſenſiblement au ſubſtantif l'article qui le démontroit. Cet article devenu partie du nom, a paſſé de même dans le verbe, ou dans le participe que l'on a formé du nom, & il a pris dans les Langues Orientales une aſpiration initiale plus ou moins forte, ſelon la maniére dont on le prononçoit.

Une preuve que ceci n'eſt pas ſimple conjecture, c'eſt que la même choſe eſt arrivée dans notre Langue. Le ſubſtantif *Haye*, a ſignifié autrefois, & ſignifie encore dans quelques Provinces, non-ſeulement des buiſſons, mais une forêt. Au lieu de prononcer *la haye* avec l'article, le peuple prononce *l'haye*, pour

éviter le bâillement ou l'aſpiration. De-là eſt venu le nom de *S. Germain en-Laye*, pour *S. Germain dans la Forêt*; & lorſque dans les bas ſiécles on voulut latiniſer ce terme, on dit indifféremment *haïa* & *laïa*, en ajoutant l'article au ſecond. Ce qui s'eſt fait chez nous, s'eſt fait ſans doute ailleurs de même, & il eſt très-probable que la plûpart des aſpirations ou des voyelles initiales dans les Langues ont été originairement des articles.

On n'en doutera plus, ſi on fait attention qu'en Hébreu, outre l'article ה (ha, he,) l'on ajoute encore ſouvent un pronom démonſtratif, בזה הדרך (bazeh hadderec) *per hanc viam*; ה (ha) pour lors devient partie du nom & inutile, puiſqu'il eſt précédé d'un autre pronom.

3°. A, dans le François, eſt une prépoſition qui marque rapport ou relation vers un objet; voilà pourquoi il eſt la marque du Datif. Il retient un ſens ſemblable en Latin, où l'on dit, *à ſenatu ſtare*, *dicendi à reo*, au lieu de *pro reo*, *propè à muris*, &c. Il a encore une force équivalente en compoſition Grecque, où il ſignifie union, reſſemblance,

exiſtence dans le même lieu, comme dans Ἀδελφός, Ἀγαλακτος. Il exprime auſſi en François le lieu, la ſituation, la maniere ; *à bas*, *à terre*, *à dos*, *à l'Angloiſe*. Enfin nous lui trouvons une ſignification analogue en Hébreu où ה (ha) final marque le lieu ארצה (eretſah) *par terre* (*a*). Quand nous diſons : *voilà ce que j'ai à faire*, *à* marque relation ; or de cette prépoſition jointe au verbe, nous avons formé le nom *affaire*, *id quod eſt faciendum* ; & le peuple imite cette compoſition quand il dit : *c'eſt un à ſçavoir*. De même de l'adverbe *à bas*, nous avons compoſé *abattre*, *à terre* a produit *atterrer*, & *par terre* eſt devenu un ſubſtantif.

Je raiſonne des autres Langues comme de la nôtre, & quand je trouve en Hébreu הרס (haras) *détruire*, *démolir*, *renverſer*, je conclus que רס (ras) eſt la

(*a*) Cette ſignification eſt la ſource de la précédente ; les voyelles ne ſont démonſtratives, que parce qu'elles marquent la proximité, & quand nous montrons quelque choſe, c'eſt pour en faire connoître la préſence, la proximité, la relation avec nos ſens. Auſſi tous les articles dans les Langues, ſont analogues aux racines qui ſignifient liaiſon, union, lien, &c. Il n'eſt donc pas ſurprenant que notre verbe François *avoir*, qui a le même ſens, forme une partie de ſes temps par de ſimples voyelles ; *j'ai*, *tu as*, *il a*, *j'ai eu*, &c.

racine équivalente à nos termes *ras* & *raſer*, qui expriment *la platte terre*, & que ה (ha) eſt la prépoſition qui marque la ſituation ; qu'ainſi הרס (haras) a déſigné d'abord *à raſe terre*, qu'enſuite il eſt devenu verbe comme *atterrer*, & que c'eſt le même mot que le Grec ἐραζε, par terre.

4°. Enfin A dans les Langues Grecque, Latine, Françoiſe, prend ſouvent un ſens oppoſé au précédent ; il ſignifie défaut, abſence, négation, privation, contrariété ; E en Latin & en François produit le même effet, les exemples en ſont communs. Mais je ſuis ſurpris de ce que les Grammairiens ne nous avertiſſent point que les autres voyelles ont auſſi la même énergie en Grec : πηρός *coupé, mutilé*, ἤπειρος *continent, qui n'eſt pas ſéparé* ; Ὠρέω *curo*, ἐνωρέω, *non curo, negligo.* Μάλ *élévation* ou *augmentation* a produit Ὀμαλός *plat, où il n'y a point d'élévation* ; de μέρ, μέρ, *clair* ou *clarté*, s'eſt formé Ὀμήρος *aveugle*. ἠ, ἰυ, ὁ, ſont donc quelquefois privatifs comme les autres voyelles. En effet les Anciens nous apprennent que ἐ négation s'écrivoit d'abord par un ο ſimple ; il n'eſt donc pas étonnant que

ait retenu cette force en compoſition : conſerve encore le même ſens dans ἀπο, *ſino*, *deſino*.

Ces exemples auroient ſuffi, pour me perſuader qu'il en eſt de même des voyelles aſpirées dans les Langues Orientales ; mais des preuves poſitives appuient cette conjecture. אי (é) ſe trouve mis pour négation, Prov. 31, 4, il eſt traduit dans la Vulgate par *noli*. כבוד (cabod) *glorieux*, איכבוד (icabod) *privé de gloire*. 1. Sam. 4, 21. רגע (Ragah) *émouvoir* ou *ſe mouvoir*, הרגיע (hirghiah) *ne ſe pas mouvoir*, *demeurer en repos*. מוץ (mouts, mouſſ,) *pouſſiére*, *paille*, *ordure*, חמיץ (chamits) *purgé*, *vanné*, *ſans pouſſiére*, *ſans ordure*. עקר (heker) *poſtérité*, עקר (hakar) *ſtérile* ; ע eſt paragogique dans le premier, & négatif dans le ſecond.

On a donc ſuivi par-tout la même méthode, en mettant des aſpirations ou des voyelles au commencement des mots & avant la racine primitive. Je ne crains pas d'aſſurer ſur ce point, que dans nos quatre Langues l'analogie eſt parfaite.

Mais il ne faut pas oublier ce que j'ai dit dans la Diſſertation précédente, que très-

très-ſouvent l'on a ſubſtitué des ſifflemens aux aſpirations. Cette méchanique a fait commencer les mots par des conſonnes ſifflantes, au lieu des voyelles ſimples ou aſpirées. Ainſi l'on verra les ſyllabes *ba*, *ʒa*, *ja*, *pha*, *ſa*, *ſcha*, *va*, &c. avec la force augmentative, comme les interjections initiales ; *ʒé*, *jé*, *phé*, pris dans un ſens démonſtratif & tenir lieu d'articles comme *hé* ; *pha*, *va*, *ſa*, avec une ſignification négative : la raiſon en eſt ſimple ; ces ſyllabes ſont miſes au lieu des aſpirations dont nous venons de voir l'énergie, & produiſent le même effet.

§. 2.

Des Aſpirations au milieu du mot, & des Voyelles doubles.

Au lieu d'allonger le mot radical par la tête, on l'a quelquefois coupé en deux, quoique monoſyllabe, pour placer une aſpiration au milieu. De l'Hébreu טב (tob) *bon* ou *bien*, le Chaldéen a formé טאב (téeb) *être bon*, *doux*, *gai*, *joyeux* ; de דב (Dab) *langueur*, *maladie*, on a fait דאב (Daab) *être malade* ou *languiſſant*, de גל (gal, gol) *ſouillure*, גאל (Ghéal) *ſouiller*.

Il eſt clair que cette addition ne ſervoit qu'à prolonger la ſyllabe, en faiſant doubler la voyelle. Ainſi en uſent encore les Anglois; pour faire traîner une voyelle, ils en mettent deux, comme nous faiſions autrefois dans *baâiller*, & comme nous faiſons encore dans la terminaiſon des participes féminins, *aimée*, *reſpectée*, &c. Quelques Grammairiens Latins voulurent introduire chez eux la même orthographe, à ce que dit Scaurus, mais l'uſage prévalut d'ajouter une aſpiration à la maniére des Orientaux; *vehementer*, *prehendere*, *mihi*, en ſont des exemples cités par Quintilien.

Les Grecs doublérent quelquefois les voyelles, comme dans Ἄαζω, βοὸς, θοὸς; mais pour prononcer ces voyelles doubles, il faut faire, ou un bâillement déſagréable, ou un effort du goſier. Le premier n'a été du goût d'aucun peuple, le ſecond s'eſt adouci chez la plûpart. On eut donc recours aux lettres ſifflantes, comme nous avons dit, aux diphthongues qui ſont une eſpéce de ſifflement adouci. On prononça βῶς, βοῦς, βόυος pour βοὸς; Σώζω pour Σόω & Σοάω. Nous avons déja remarqué que l'on avoit fait

de même chez les Orientaux. עיף , יעף , עיף , (hiph , jahaph , hajaph) ſont le même verbe en Hébreu , parce que c'eſt le même monoſyllabe עף (haph) allongé par une aſpiration , ou par un ' j qui en prend la place.

§. 3.

Des Aſpirations à la fin des mots.

Après avoir placé les aſpirations au commencement & au milieu des mots , on les a miſes auſſi à la fin pour ſervir de terminaiſon , & faire ainſi deux ſyllabes au lieu d'une. La prononciation d'un monoſyllabe tient en quelque ſorte les organes en ſuſpens , ce que l'on y ajoute eſt le repos. Voilà pourquoi l'on évite , autant que l'on peut , de terminer les périodes par un monoſyllabe. C'eſt par la même raiſon ſans doute qu'il s'eſt conſervé ſi peu de termes ſimples dans toutes les Langues , ſur - tout dans les Langues cultivées ; le grand nombre des mots eſt au moins de deux ſyllabes.

Mais une aſpiration finale n'eſt point une terminaiſon commode , elle ne don-

ne pas à la voix un point d'appui pour s'arrêter : auſſi n'a-t-elle point été uſitée chez les peuples qui ont perfectionné l'art de la parole ; elle eſt demeurée chez les Orientaux. Les Grecs & les Latins ont aimé à terminer leurs mots par des voyelles, parce que c'eſt le mouvement le plus libre des organes & la terminaiſon la plus ſonore. Quand on finit par une conſonne, la langue ſemble ſe repoſer ſur un *e* muet ; c'eſt ce qui a multiplié cette terminaiſon dans notre Langue.

On comprend aſſez que ces terminaiſons en voyelles ou en aſpirations n'ajoutent rien à la racine, & ſont oiſives pour le ſens. Elles ſervent à la vérité à diſtinguer les genres & les nombres dans la plûpart des Langues, mais cet uſage eſt d'une date poſtérieure à la premiére formation des mots compoſés.

§. 4.

Des Conſonnes répétées.

Une autre méthode aſſez ordinaire d'allonger les mots ; a été de redoubler la conſonne initiale de la racine ; בר

(Bal , Bel) en Hébreu *confuſion* , a fait בבל (Babel) qui a le même ſens. בת (Bath) *rondeur* , a formé בבת (Babath) *la prunelle de l'œil.* טף (Tap) *couverture* , a produit טטפה (Totapah) *voile* ou *ornement* &c.

Cette compoſition eſt encore plus commune en Grec , où l'on dit , βάζω *parler* ; βαβάζω , *begayer* ; χέω , κίχεω , *contenir* , τέρεω , τίτραω *percer* , & une infinité d'autres. C'eſt ce redoublement qui forme les prétérits dans les conjugaiſons Grecques , & les Latins les ont imités dans *momordi* , *pepuli* , *tetendi* , &c. Il ſe voit encore dans pluſieurs autres termes Latins , comme *cucumis* , *titubo* , *memini* , &c. Il n'eſt pas même inconnu en François , où nous diſons *biberon* , *coquille* , *tutele* , &c. & c'eſt la prononciation ordinaire de tous ceux qui bredouillent.

Après avoir doublé la premiére conſonne , l'on a auſſi doublé la ſeconde ; par-là בל (Bal) *confuſion* , a formé בלל (Balal) *mêler* , *confondre* ; de גר (gar) *coupure* , *petit morceau* , eſt né גרר (garar) *ſcier* , *couper* ; de דם (Dam , Dem) *retranchement* , דמם (Damam) *ôter* , *retrancher* , &c. Dans les autres

Langues, βάλλω, *bulla*, *bouillir*, παππὸς, *hinnio*, *erreur*, ont été compoſés ſur le même modéle.

Mais ſoit que le redoublement ait été fait à la premiére conſonne ou à la ſeconde, il eſt clair que la racine en eſt indépendante.

§. 5.

Des Lettres ſerviles.

Outre ces trois additions initiales, des aſpirations, des lettres ſifflantes, de la conſonne répétée, l'on a mis à la tête des mots primitifs d'autres lettres que les Grammairiens ont nommées *lettres ſerviles*; outre les aſpirations א & ה, ce ſont י, מ, נ, ת, j, m, n, th, & on leur a donné ce nom, parce qu'en les ajoutant aux verbes, que l'on regardoit comme racines, elles ſervent à former les divers changemens pour les conjuguer, c'eſt-à-dire, les voix, les temps, les nombres, les perſonnes, dont ces lettres ſont devenues le caractère, & parce qu'elles ſervent encore à former les noms verbaux ou les ſubſtantifs dérivés. Je n'ai rien à

dire ſur cet uſage des lettres ſerviles, que ce qu'on peut lire dans toutes les Grammaires; mais je dois obſerver que, faute d'avoir connu les vraies racines, ces lettres ſerviles ont jetté les Grammairiens dans d'étranges embarras.

ʾ j & ʾ n au commencement des verbes, א & נ au commencement, au milieu & à la fin, ſont des lettres ajoutées, étrangères au monoſyllabe ſignificatif. Il n'eſt donc pas ſurprenant que ces lettres ſe perdent en conjuguant, deviennent muettes, faſſent éliſion, ou cédent leur place à d'autres plus néceſſaires; le mot n'y perd rien, parce que la racine demeure en ſon entier. C'eſt néanmoins de ces divers accidens qui arrivent aux lettres ſerviles, qu'eſt née la multitude de régles ſur les verbes anomaux ou défectifs, qui fait le ſupplice des commençans, & le cahos encore plus indéchiffrable des changemens de points. Il ſemble que l'on ait cherché à ſe former des embarras par plaiſir. En s'attachant à la vraie racine, au monoſyllabe eſſentiel, les additions, les variations deviennent indifférentes. Ce ſont des changemens de prononciation qu'il eſt

également ridicule & impoſſible d'épier dans leur cours, & de vouloir aſſujettir à une marche réguliére. Dès que l'on ſçait la maniére dont les pronoms ſe joignent aux verbes, & les divers caractères des conjugaiſons, des temps, des nombres, des genres, des perſonnes, le reſte eſt pur fratras de Rabbins, & n'eſt propre qu'à dégoûter de l'Hébreu tout homme de bon ſens.

Quand נ n, par exemple, eſt au commencement du verbe, ce n'eſt plus *Kal* qui eſt la racine, ce ſeroit plutôt *Hiphil* qui eſt plus ſimple; ou plutôt ce n'eſt ni l'un ni l'autre, parce que dans *Hiphil* même ה eſt ajouté. Ainſi dans נתן, הנתן, (nathan, hitthin) *donner*, תן (Then) qui eſt l'impératif eſt auſſi la racine. Que l'on y ajoute ce qu'on voudra à la tête & à la queue, qu'on lui faſſe faire toutes ſes claſſes dans vingt conjugaiſons, ce monoſyllabe demeure toujours invariable, les additions ſeules changent & ſont indifférentes.

Je ne prétends pas dire que נ ne faſſe quelquefois partie de la racine; mais mon principe eſt ſi vrai, que pour lors le verbe ne peut plus ſe conjuguer dans

les modes où ן ne peut pas entrer. C'eſt pour avoir méconnu ce même principe, que les Grammairiens diſputent & varient ſur la racine de certains verbes, & jamais on ne les accordera qu'en les ramenant aux racines monoſyllabes.

Je conviens qu'en ſuivant cette méthode ſi claire, on ne pourra plus ſe flatter d'écrire & de prononcer comme les Maſſorétes, ni de pouvoir figurer dans une Synagogue. Mais cet avantage eſt-il aſſez précieux, pour être acheté par tant d'ennui ? Qu'on l'ambitionne encore, j'y conſens ; mais alors il faudra deux méthodes pour enſeigner l'Hébreu, l'une courte, ſimple, facile, pour ceux qui veulent ſeulement l'entendre, & ils ſont certainement le plus grand nombre ; l'autre pour ceux qui veulent écrire & jargonner avec les Rabbins, & on pourra leur tailler de la beſogne tant qu'il leur plaira.

Mais enfin comment a-t-on ajouté ainſi des lettres ſuperflues ? Les Grammaires ne nous en apprennent point l'utilité ; n'en ont-elles aucune ?

J'ai déja parlé ci devant de ' *j*, il tient lieu d'aſpiration, & il fait le même effet. Il ſert par conſéquent d'article dans

pluſieurs noms, voilà pourquoi il eſt ſouvent la marque du Participe. Les Grammairiens ont cru qu'alors c'étoit le Futur mis au lieu du Participe, parce que י marque auſſi le Futur ; mais ils n'ont eu cette penſée, que parce qu'ils ne comprenoient pas la force du י initial : le Futur mis pour le Participe n'eſt dans le génie d'aucune Langue. Auſſi cette erreur les a ſouvent embarraſſés ; j'en donnerai des exemples, 6e Diſſert. §. 2.

מ (m) mis à la tête de la racine peut avoir divers ſens. 1°. מא, מה (ma, mé) en Hébreu, ſignifient *quantité* : מאה (meah) *cent* ou *un grand nombre*, כמה (Cammah) *combien ?* מעי (Mehi) *ventre* ou *groſſeur*. מ (ma, mé, mi,) ajoutés, peuvent donc être des particules augmentatives. Elles conſervent cette ſignification en Grec dans Μᾶλλα, & en François dans *mieux*, qui eſt plus ſimple dans les patois, où l'on dit *meu*, ou *me*.

2°. מא, מה, מי (ma, mé, mi) en Hébreu ſont interrogatifs, ils ſignifient *qui ?* ou *quoi ?* Ils ſont relatifs מבטן מי (Mibbeten Mi) Job. 38, 29 *de utero cujus* ; ils ſont démonſtratifs מי אשר

(Mi Aſcher) *is qui* : voilà pourquoi מ eſt la marque du Participe dans *Piel*, *Pual*, *Hiphil*, *Hophal*, & *Hithpaël* : ממסר, ממסיר, (Memaſſer, Mamſir) eſt à la lettre *qui tradens*, *qui traditor*, ou *hic tradens*, *hic traditor*. Voilà pourquoi encore מ au commencement déſigne le nom verbal ou ſubſtantif dérivé, c'eſt parce qu'il tient lieu d'article, & c'eſt en ce ſens ſeul qu'il eſt lettre ſervile.

3°. מ (ma, mé, mi,) ſont négatifs comme en François ; on en verra les autres ſignifications ailleurs.

נ (n) au commencement des mots pourroit être oiſif. Je connois un certain Canton, dans une Province, où les patois ſont fort variés, dont les Habitans ajoutent l'*n* à tous les mots qui commencent par une voyelle. J'ai oui citer mainte-fois en plaiſantant la phraſe d'un plaideur de ce pays-là : *note nAvocat na tout mangé note nargent : notre Avocat a tout mangé notre argent.* Je crois avoir encore apperçu le même tic à Provins. Ce ne ſeroit pas merveille qu'il eût regné chez les Hébreux ; les trois quarts des racines, qui commencent par נ, ſe retrouvent avec une ſimple

aſpiration, & c'eſt ce qui a produit une nombreuſe claſſe de verbes défectifs.

2°. נא (na) en Hébreu, ſignifie *quæſo*, *obſecro*; c'eſt une maniére de preſſer, d'inſiſter : Ναί, νή, en Grec, *næ* en Latin ſont affirmatifs, & *né* dans quelques patois eſt équivalent à *imo*, *quin imo*; נא (na) en Hébreu, ſignifie encore *beau*, *excellent*; נ (na, ne, ni,) en compoſition, peut donc avoir la force d'affirmer ou d'augmenter. C'eſt le ſens que lui donnent les Grammairiens dans נדבר (Nidbar) *dictitare*, *colloqui*. Il eſt de même augmentatif en compoſition Grecque, comme Νήχυτος *qui coule de tous côtés*.

3°. נא, נו, נה (na, nou, nah) en Hébreu, ſignifie *demeurer*, comme Ναίω en Grec; or *demeurer* eſt très-ſouvent ſynonime à *être*; je ne ſuis donc pas ſurpris de voir נ (ni) ſignifier *être* dans la conjugaiſon *Niphal*, qu'il rend ordinairement paſſive : & s'il n'y produit pas toujours cet effet, c'eſt qu'il a d'autres ſens que celui-là.

4°. נ (na, né, ni) eſt négatif, comme en François & dans les autres Langues; je le montrerai ailleurs.

5°. Je n'ai remarqué nulle part qu'il

fût démonſtratif, auſſi n'eſt-il point mis pour article, ni pour caractériſer les ſubſtantifs.

Reſte à examiner la force du ת, *th*. On verra dans la huitiéme Diſſertation, §. 3, que *Ta*, *Tha*, ſignifie *grandeur* & *ſupériorité*, il eſt donc augmentatif au commencement du mot. Et puiſque τό, τά, eſt démonſtratif en Grec, il y a lieu de préſumer qu'il l'eſt auſſi en Hébreu, voilà pourquoi il déſigne ſouvent le ſubſtantif.

§. 6.

Des autres Conſonnes.

Ce que je viens de dire des lettres ſerviles doit s'appliquer aux autres conſonnes qne l'on a miſes au commencement des mots, avant la racine monoſyllabe. בא, גא, דא, זא, רא, &c. (Ba, Ga, Da, Za, Ra) ſont autant de particules explétives, affirmatives, augmentatives, non-ſeulement en Hébreu, mais encore dans les autres Langues. Il n'eſt peut-être aucune conſonne, qui, jointe à la voyelle, n'ait eu cette propriété; j'eſpère de le montrer par la comparaiſon des Langues.

On ſçait le grand uſage que faiſoient les Grecs de ces monoſyllabes, ſoit en les employant ſeuls, ſoit en les mettant devant ou après les mots. A force de s'en ſervir, elles ſont inſenſiblement devenues parties des mots, mais par-là même elles ont perdu leur force originaire, & ne ſont plus que des ſyllabes paragogiques.

On ſera ſurpris ſans doute de cette foule de particules explétives, l'on aura peine à croire qu'il y ait les trois quarts des termes où l'on en a fourré quelqu'une; mais le doute ſera bientôt diſſipé, ſi l'on fait attention aux mots compoſés du Grec, à la multitude de prépoſitions miſes à la tête des verbes, où il y en a ſouvent deux l'une ſur l'autre, aux particules Latines employées de même, & qui perdent preſque toujours en compoſition le ſens qu'elles avoient étant ſéparées. Il eſt naturel de rencontrer un uſage ſemblable en Hébreu.

Pour en découvrir l'origine, il faut ſe rappeller la maniére de diſcourir familiére au peuple, & ſur-tout aux grands babillards. Ils mêlent dans leurs phraſes une infinité de parenthéſes, de mots

inutiles, d'adverbes, de conjonctions, d'interjections ſuperflues : ainſi ſe ſont formées les Langues, à meſure que nous ſommes devenus plus grands parleurs que nos peres.

Dans la décompoſition des mots de deux ſyllabes, c'eſt ordinairement la ſeconde que l'on doit regarder comme la racine ; mais il y a des exceptions : & quelle eſt la régle de Grammaire où il n'y en ait pas ?

§. 7.

Des Muettes & des Liquides.

A meſure que les Langues ſe ſont éloignées de leur ſource primitive, les mots ont reçu de nouveaux accroiſſemens ; plus elles ont été cultivées, plus elles ſe ſont allongées ; on ne leur a donné de l'agrément, de la cadence, de l'harmonie, qu'aux dépens de leur briéveté. Au lieu d'une conſonne ajoutée à la racine, l'on en a mis deux, l'une muette & l'autre liquide ; & une preuve que cette addition n'eſt pas de la premiére antiquité, c'eſt qu'elle n'a pas lieu en Hébreu. Cette Langue ne

prononce point deux conſonnes enſemble, ſi ce n'eſt dans les lettres doubles ז, צ, שׁ. *dz, ts, ſch, ſc.* L'on n'y voit point les ſyllabes *bla*, *cna*, *pra*, *ſma*, *ſba*, &c. & quand il ſe rencontre de ſuite une muette & une liquide, les Ponctuateurs ont ſoin de mettre ſous la premiére un *e* muet, *ſheva mutum*, pour montrer qu'elles ne forment point une ſeule ſyllabe, comme dans תבלית, מגרפות (Thablith, Megrephoth.) Ils font la même choſe ſous la conſonne initiale, lorſqu'elle ſemble ne faire qu'une ſyllabe avec la conſonne ſuivante, comme en Chaldéen פסנתרין (Pſanterin.) Je ne ſçai ſi ce point Rabbinique peut être d'une autre utilité.

Chez les autres peuples la jonction des muettes & des liquides s'eſt faite en deux maniéres; 1°. en retranchant ou en tranſpoſant une voyelle; ainſi de πέλας *proche*, le Grec a formé πλήσιος, *un proche*, *un parent*; 2°. pour rendre le ſon de la liquide plus fort & plus marqué; ainſi dans *claudo*, *l* ſe fait mieux ſentir que dans *laudo*, & *prendre*, eſt plus dur à l'oreille que

rendre. Les Eſpagnols ſe contentent de doubler la conſonne, pour produire le même effet ; ils écrivent *Llamar* pour *Clamar*. Les Langues du Nord, pour rendre les ſifflemens plus forts, ont mis des conſonnes avant ; les ſyllabes *pſa*, *gwa*, *tza*, *tſa*, &c. leur ſont familiéres.

A ces conſonnes doubles, on a joint encore des ſifflemens pour allonger, *ſcra*, *ſpla*, *ſtra*, &c. Pour connoître la racine, il faut commencer par retrancher toutes ces lettres acceſſoires ; mais la difficulté de diſtinguer les deux cauſes de leur addition rend quelquefois l'opération incertaine. Ce n'eſt donc qu'en les confrontant avec l'Hébreu que l'on peut y réuſſir, & jamais on ne trouvera ſûrement les élémens des autres Langues, qu'en les comparant avec celle qui a le mieux conſervé la ſimplicité du premier langage.

§. 8.

Des Racines répétées.

Un des reſtes le plus ſenſible de cette ſimplicité originale, ſont les mots com-

posés par le redoublement de la racine. Ainsi de גל, (Gal) *rond*, l'Hébreu a fait גלגל (Galgal) *roue*, *tourbillon*, *globe*, *tout ce qui tourne*; de בק (Bag) *vase*, בקבוק (Baqboq) *le même*; de בר (Bar) *nourriture*, ברבורים (Barbourim) *du nourri*, *les animaux que l'on éléve*, &c.

Par la même voie, se sont formés en Grec βορβορὸς, γαργαίρω, μαρμαρὸς; en Latin *furfur*, *marmor*, *turtur*, *ululare*; en François *barbare*, *murmure*, *chercher*, *calcul*, & plusieurs autres.

La facilité de changer, en parlant, les lettres de même organe, les a fait substituer l'une à l'autre. En Hébreu, de בר (Bar, Bor,) *clôture*, on a fait פרבר & פרור (Pharbor, & Pharvor) *cellule*, ou *lieu fermé*, en changeant le *b* en *p*, & en *v* qui sont de même organe. La même altération s'est faite en Grec dans πορφύρα, en Latin dans *verber*, en François dans *marbre*.

L'origine de cette espéce de composition est, ce me semble, l'habitude que nous conservons toujours, d'insister en parlant sur le même terme; principalement lorsqu'il est monosyllabe, & de le répéter, pour qu'il fasse plus

d'impreſſion. Cette habitude eſt encore plus marquée parmi le peuple que dans le monde poli. L'on répéte ordinairement les mots, *viens*, *vas*, *oui*, *non*, *bien*, *çà*, &c.

Si l'on pouvoit ſe perſuader une fois pour toutes, que les Hébreux parloient comme les autres hommes, on ne ſeroit pas ſurpris de trouver chez eux la même répétition. Prov. 30, 15. הב, הב, (Hab, Hab) *donne*, *donne*, *affer*, *affer*; Gen. 12, 1, où il faudroit lire לך־לך (Lec, lec) *vade*, *vade*, *exi*, *exi*; les Rabbins avec leur ſagacité ordinaire ont ponctué לְךָ־לְךָ (Lec, leca) *vade tibi*: & ſur cet autorité, on nous dit gravement que c'eſt un Hébraïſme.

§. 9.

Réunion de deux Racines de même ſens.

Par cette affectation de répéter le même mot & d'appuyer ſur la même idée, l'on a ſouvent uni en compoſition deux racines différentes, mais qui ſignifient la même choſe. Ainſi בטן (Beten) *ventre*, *rondeur*, eſt formé de בט (bet, bot) *groſſeur*, *élévation*, & טן (ten)

qui a le même ſens. בעל (Bahal) *Maître, Seigneur*, vient de בע (Bah) *élévation, ſupériorité*, & de על (hal) qui répéte la même idée. גבר (Gabar) *prévaloir, être plus grand* ou *plus fort*, eſt compoſé de גב & בר (Gab, & bar) qui tous deux ſignifient *force* & *ſupériorité*. Ces deux racines ſont ſenſibles dans la conjugaiſon *Piel*, où l'on prononce גבר (Ghibber) *rendre plus fort ;* & par conſéquent cette conjugaiſon ſeroit plus propre à montrer la racine dans beaucoup de verbes que la conjugaiſon *Kal* ; mais c'eſt ce que les Grammairiens avec leur méthode ne pouvoient pas ſentir.

En Grec Σέλαγεω, *briller*, renferme la même répétition, puiſque Σέλας & Αὐγη expriment tous deux *lumiére, ſplendeur ;* Αγκύλη, qui ſe retrouve dans *aculeus, aiguille* & *aiguillon*, eſt encore formé de Αγ, Αγκ & Κυ, τύλ, dont l'un & l'autre ſignifient une *pointe ; Tourbillon, pourtour, vire-volte*, font le même pléonaſme dans notre Langue.

On m'objectera peut-être que *vire-volte* ſont deux mots différens ; j'en conviens, mais deux mots parfaitement ſynonimes. *Vire*, racine de l'ancien verbe *virer* conſervé dans les patois, ſi-

gnifie *tourner* : *volte* ne dit rien de plus ; *faire volte-face*, c'eſt tourner le viſage. Il en eſt de même de *monter en haut*, *deſcendre en bas*, *tourner autour*, &c. Mais ſi nous n'avons pas encore perdu la coutume de joindre des termes identiques, quoique déja compoſés, il eſt bien moins ſurprenant que la même alliance ſe ſoit faite entre les monoſyllabes, lorſque les Langues ſe ſont formées.

Il eſt aiſé de remarquer l'origine de cet uſage, dans l'embarras d'une perſonne qui ne ſçait pas ou qui a oublié le nom propre d'un objet, elle cherche les ſynonimes, & en accumule pluſieurs pour le mieux exprimer. Qu'un payſan ignore le nom d'un ballon à jouer, il dira : *c'eſt un rond*, *une boule*, *une pelotte*. Voilà juſtement l'embarras où ſe ſont trouvés les premiers hommes, lorſqu'avec un petit nombre de monoſyllabes, il leur a fallu déſigner de nouveaux objets ; ils ont réuni pluſieurs équivalens pour les mieux diſtinguer.

On a même cité les pléonaſmes en Grec comme une élégance particuliére du Dialecte Attique, où il étoit d'uſage de dire, εἰπεῖν & φάναι, λίαν πάνυ, πάνυ

σφόδρα, μαλα σφόδρα ; expreſſion que le peuple copie, en diſant, *c'eſt bien beaucoup*. La même figure étoit uſitée chez les Poëtes Latins ; Plaute a dit, *Revertor rurſùs denuò Carthaginem* : & Lucréce, *Nam penitùs prorſùm latet &c.* Rien n'eſt ſi commun que cette élégance, ſi c'en eſt une ; à proprement parler, tout eſt pléonaſme dans les Langues, les Grammairiens cependant nous l'ont donnée pour un idiotiſme, c'eſt-à-dire, pour une propriété de la Langue Hébraïque. Mais c'eſt ce qui doit faire le ſujet d'une Diſſertation particuliére.

§. 10.

Diverſes Racines réunies.

Enfin l'on a ſouvent uni deux monoſyllabes différens & qui ſignifient diverſes choſes, comme ארגז, דרבן, כרבל (Argaz, Darbon, Kirbel.) Cette eſpéce de compoſition eſt celle qui auroit dû ſurprendre le moins, c'eſt cependant celle dont les Grammairiens ſe ſont trouvés le plus déconcertés. Comme ils ne vouloient que des racines de trois lettres, parce qu'ils y voyoient

pieuſement une image de la Sainte Trinité, ils n'ont pu digérer dans l'Hébreu des mots de quatre ou cinq lettres ; ils ont mieux aimé ſuppoſer que c'étoit des termes barbares & étrangers. Ils les ont ordinairement ſéqueſtrés à la fin des autres ſous le nom de *voces peregrinæ*. On diroit qu'ils ſe ſont fâchés contre ces dictions, parce que c'étoit autant de preuves de la fauſſeté de leur ſyſtême. Mais comme elles démontrent la vérité du mien, on me permettra de me réconcilier avec elles, & de montrer, en les décompoſant, leur véritable origine.

ארגז (Argaz) eſt formé de אר (ar) *clôture, lieu fermé, coffre*, & de גז (gaz) *tréſor* ; c'eſt littéralement *arca gazarum*. *Gaza*, que les Grammairiens Grecs & Latins ſe ſont obſtinés à regarder comme un mot Perſan, eſt réellement un terme Hébreu & primitif qui a paſſé dans pluſieurs Langues. On le retrouve en Chaldéen ; גזבר (Ghizbar) *tréſorier*, ſignifie mot pour mot, *gazarum vir*, ou *gazarum potens* ; & il reparoît encore dans le François *gazon* & *magaſin*. דרבן (Darbon) *aiguillon* dont on ſe ſert pour chaſſer le bétail, eſt compoſé de דר

(Dar) *pointe* & בן (bon) *tête*, *ſommet*, *bout*; c'eſt comme ſi l'on diſoit, *bout pointu*. Ce terme ſubſiſte encore dans quelques patois, où *Darbon* ſignifie *une taupe*, parce qu'elle a le muſeau pointu. כרבל (Kirbel) *couvrir*, *habiller*, a pour racines, *Kir*, *circuit*, *tour*, *environ* & *environner*, & בל (Bel) *voile*; il ſignifie donc *voiler autour*, *environner d'un voile*. J'eſpère de donner des étymologies auſſi ſimples de tous les autres.

Je ne citerai point d'exemples de cette compoſition dans les autres Langues, parce qu'ils y ſont communs, & qu'il s'en préſentera pluſieurs dans la ſuite de ces Diſſertations.

§. II.

Des Terminaiſons.

Il me paroît néceſſaire d'ajouter un mot ſur certaines terminaiſons régulières dans les diverſes Langues, dont les Grammairiens ne nous ont donné juſqu'ici aucune explication. Ils les ont regardées ſans doute comme des bizarreries indifférentes, comme des jeux du hazard.

hazard. Mais le hazard ne produit point de combinaiſons réguliéres, toute uniformité ſuppoſe du deſſein & de la réflexion dans ſa cauſe.

Je voudrois, par exemple, que l'on eut expliqué pourquoi les terminaiſons Hébraïques en *eth*, *ith*, *oth*, marquent le féminin; pourquoi *im*, *aïm*, ſont la terminaiſon des pluriels; ce que ſignifie la terminaiſon en *on*, ſi commune dans les ſubſtantifs des quatre Langues; pourquoi *eth* marque l'accuſatif ou le régime du verbe; pourquoi *hith* mis devant les verbes leur donne la ſignification paſſive.

Je ſerois curieux de ſçavoir par quelle raiſon τέρος, τατος, ἱστος, ïor, ïus, *ſſimus*, *rrimus*, marquent les dégrés de comparaiſon en Grec & en Latin; pourquoi les verbes en *aſco*, *eſco*, *iſco*, *uſco*, ſont neutres paſſifs; pourquoi ceux en *ito* ſont fréquentatifs &c. Tout cela m'a paru mériter une Diſſertation particuliére; ce ſera la cinquiéme.

QUATRIÉME DISSERTATION

Sur le verbe ſubſtantif, ſur les verbes Hébreux, & leur conjugaiſon.

IL faut compter beaucoup ſur le pouvoir de la vérité, pour oſer mettre au jour des idées auſſi ſinguliéres que les miennes. J'entreprends de renverſer des principes établis & ſuivis depuis près de douze ſiécles, de montrer que les Grammairiens Hébreux, Grecs, Latins, n'ont pas aſſez connu la conſtitution intime de leur propre Langue, & ce qui eſt encore plus téméraire, que nous avons à peine effleuré l'étude de la nôtre. Le moins qu'on puiſſe me reprocher, c'eſt de vouloir réformer tous les Dictionnaires & toutes les Grammaires, enſeigner mes propres Maîtres & régenter l'Univers. Dût-on me faire des reproches encore plus graves, il m'eſt permis ſans doute de faire connoître ce que je crois vrai; & je le fais avec d'autant plus de confiance que l'étude des Langues ſemble ſe renouveller parmi nous, & que l'on paroît plus diſpoſé

que jamais à ſecouer le joug des anciennes routines.

Si je pouvois par mes réflexions abréger & faciliter la méthode d'apprendre les Langues Orientales, je croirois rendre un ſervice eſſentiel aux Lettres. Tous les Sçavans ont regardé ces Langues comme la ſource d'une ſolide érudition, & de même que les Grecs alloient autrefois chercher la ſageſſe en Egypte, il faut encore aujourd'hui faire le voyage d'Orient, du moins dans les Livres, ſi on veut voir clair dans les antiquités des peuples.

§. I.

Origine du verbe ſubſtantif.

Ceux qui ont fait de la Grammaire une étude réfléchie, ont remarqué ſans doute que le verbe ſubſtantif eſt irrégulier dans les trois Langues, Grecque, Latine, Françoiſe; mais je ne crois pas que perſonne ſe ſoit encore aviſé de rechercher l'origine de cette irrégularité. Je n'y aurois pas penſé moi-même, ſi je n'avois été frappé de la reſſemblance de ſes diverſes inflexions dans ces trois Langues avec les racines qui lui ſont analogues en Hébreu. Pourroit-on ſe

perſuader même, ſi je n'en pouſſois la preuve juſqu'à la démonſtration, que toutes ces variétés ſont relatives à un pareil nombre de monoſyllabes Hébreux qui ont la même ſignification, & que tous ces monoſyllabes ſe peuvent réduire à un ſon ſimple & unique, qui eſt une peinture dans ſon origine, & qui a été ſucceſſivement changé par les conſonnes de même organe ou lettres omophones ?

La généalogie que j'entreprends d'en faire, n'eſt peut-être qu'une rêverie de ſyſtême ; mais il me ſuffit qu'elle ſoit vraiſemblable pour la propoſer. C'eſt un exemple de la maniére dont je conçois que le langage a pu ſe former, & l'application des principes que j'ai tâché d'établir juſqu'ici.

Scaliger, dans ſa Grammaire Latine, a remarqué que le verbe *être* s'emploie en deux maniéres, ou pour ſignifier l'exiſtence, ou pour exprimer la liaiſon d'un attribut avec ſon ſujet ; voici ſes paroles. *Peſſimè à Grammaticis verbum ſubſtantivum dictum eſt. Duobus modis ponitur verbum hoc, aut nomini ſoli ſolum adjacet : Cæſar eſt ; aut inter duo extrema quaſi ſequeſtrum : Cæſar eſt albus. Ac*

primum quidem modum ſignificare exiſtentiam in rerum naturâ, ab omnibus receptum eſt; altero autem modo divinus vir Ariſtoteles animadvertit nihil ſignificare, ſed quaſi nexum & copulam eſſe quâ albedo jungeretur Cæſari.

Pour ſauver l'honneur du divin Ariſtote, il faut un peu aider à la lettre de ſes paroles. *Eſt*, dans le ſecond ſens ne ſignifie rien, *comme verbe*, c'eſt-à-dire, qu'il n'exprime pas une action ou un état, mais il ſignifie *comme liaiſon*, ou *conjonction*, puiſqu'il en tient lieu. C'eſt ſans doute ce qu'Ariſtote & Scaliger ont voulu dire.

Quoi qu'il en ſoit, nous en chercherons d'abord l'origine dans le premier ſens, lorſqu'il eſt verbe exprimant *l'exiſtence*; enſuite dans le ſecond ſens, lorſqu'il eſt liaiſon, *copula*, comme parlent les Logiciens.

§. 2.

Source du verbe ſubſtantif ſignifiant l'exiſtence.

Chez les premiers hommes, le même terme a ſignifié *la vie* & *l'exiſtence* en général; leur langage n'étoit pas aſſez fécond pour diſtinguer ces deux idées.

Nous les confondons encore, lorſque nous diſons, *faire revivre une opinion ou une coutume*, pour la renouveller. L'on a exprimé la vie par le ſouffle ou la reſpiration qui en eſt le ſigne certain. L'Ecriture nous en fournit la preuve, lorſqu'elle nous dit, Gen. 2, 7, que *Dieu ſouffla ſur le viſage*, ou *ſur la bouche d'Adam un ſouffle de vie, & que dès-lors Adam fut un être reſpirant & vivant.* Nous diſons très-bien en François, *ce qui reſpire*, pour *ce qui eſt vivant*, & *expirer*, pour *ceſſer de vivre.* Or la reſpiration ſe peint naturellement par le monoſyllabe *af*, *aph*, ou *av*; ce monoſyllabe prononcé lentement, eſt l'action même de ſouffler ou de reſpirer.

Aph, *af*, *av*, en Hébreu & dans les autres Langues, a donc ſignifié en général toute eſpéce de ſouffle, *le vent*, *l'air*, *ce qui fait un bruit ſemblable au vent*, *un ſoupir*, *l'haleine*, *la reſpiration*, & conſéquemment, *la vie*, *l'être*, *l'ame*, *ce qui vit*, *ce qui reſpire*, *ce qui exiſte*, & par analogie, *l'odeur*, *ce qu'on reſpire*, & même *la voix* qui n'eſt qu'un ſouffle ou un ébranlement de l'air. Dans le Pſ. 33, 6, *verbo Domini cœli firmati ſunt, & ſpiritu oris ejus omnis virtus*

eorum, *la parole* & *le ſouffle* ſont regardés comme équivalens. Voilà la ſuite des analogies ou la marche de l'eſprit.

Aph & *av* changés par une lettre de même organe, ont produit *am* : celui-ci a fait *an* & *ar*, parce que *m*, *n*, *r*, finales ſe confondent dans la prononciation.

Av, en ſubſtituant le ſifflement de l'*j* à celui de l'*v*, eſt devenu *aj*, *haj*, nouvelle peinture, & par inverſion *ja*, *ia*.

Par un autre ſifflement, *av* s'eſt changé en *az*, qui eſt encore une peinture du ſouffle ; celui-ci a formé *as*, *aſſ*, *aſc*, *aſt*, *at*. Voilà la méchanique de la prononciation, ou la marche de la Langue.

Peu m'importe que ces changemens ſoient arrivés ſuivant la progreſſion que je viens de décrire, ou dans un ordre contraire. Il me ſuffit que le même monoſyllabe ou la même peinture ait pu recevoir toutes ces différentes altérations, en ſuivant toujours le méchaniſme que j'ai fait obſerver ci-devant. C'eſt un exemple & une preuve de ce qui a été dit, que les images primitives ſe ſont changées peu à peu, & ſont devenues méconnoiſſables par la prononciation.

On ne doit donc pas être ſurpris que toutes les ſyllabes ſuivantes אף , או , הי , *aph* , *av* , *haj*, יה , אם , אן , אר , אס , אש , את , *iah* , *am* , *an* , *ar* , *as* , *aſſ* , *aſc* , *aſt* , *at* , *ath*, ſoient employées indifféremment pour ſignifier la même choſe , *le ſouffle* , *la vie* , *l'exiſtence.*

En effet nous retrouvons tous ces monoſyllabes uſités ſeuls ou en compoſition dans nos quatre Langues avec ce même ſens ; & ce qui doit paroître plus ſingulier , ces mêmes monoſyllabes , à la réſerve du premier , qui eſt le plus fort , forment préciſément toutes les inflexions ou variétés de la conjugaiſon des verbes Εἰμι , *ſum* , *je ſuis* , en obſervant de changer ſouvent les aſpirations initiales en ſifflemens , c'eſt-à-dire , en *ſ* , ou en *ſ* , ſuivant la méthode expliquée dans la ſeconde Diſſertation , & en ſe ſouvenant que les voyelles ſont indifférentes.

Cette méchanique deviendra plus ſenſible dans la Table ſuivante , où les inflexions de ces verbes ſont rangées , non ſelon l'ordre de leur conjugaiſon , mais ſelon leur rapport avec les monoſyllabes ou racines que je viens de détailler.

יה, הי, הו, או	אם	אן	אר	אם, אז	אש	את
av, hav, haj, iah.	am.	an.	ar.	az, as.	aſſ, aſc, aſt.	at, ath.
Εω̃, εἶ, ἦ, εἴη, ὦ,	Εἰμι, ἔμην, ὦμεν, ἦμεν, εἶμεν.	Εἶναι, ὤν, ὄν, ἦν, ἦν.		Εἶς, εἰσὶ, ἦς, ἔσω, ἦσω.	Ἔϛι, ἦϛα, ἐϛε, ἐϛω, ἴσθι.	Ἦτον, ἦτε, ἦτο, ἔται, οἶτο, &c.
Fui, fio, ſies pour *ſis*,	*Sum, ſim, ſumus, fuimus.*	*Ens, ſunt, ſint, ſunto.*	*Eram, ero, fuero, fore.*	*Es, ſis.*	*Eſſe, eſt, eſto, eſſem, fuiſſe.*	*Sit, fuit, fuat* pour *ſit, futurus.*
Soyons, ſoyez.	nous ſommes, nous fûmes.	Ils ſont, ils ſoient.	Je ſerai, ils ſeront, je ſerois.	Je ſuis, tu es, je fus, je ſois.	Je fuſſe, tu fuſſes, il fût, fût.	Etant, j'ai été, il fut, j'étois, être, futur.

Au lieu des *ſ* & des *ſ* qui commencent en Latin & en François, mettons pour un moment des aſpirations douces, nous aurons *hui*, *hio*, *hoyons*, *hoyez*, &c. ce ſera du Grec pur. Au contraire, dans le Grec, ſi au lieu de toutes ces voyelles qui ſe mouillent & s'adouciſſent, nous remettons les efforts du goſier & du poumon des Orientaux, nous retrouverons l'Hébreu.

Il faut prouver maintenant ce que j'ai avancé d'abord, que toutes les ſyllabes placées à la tête de la Table précédente, ſignifient dans les quatre Langues, *le ſouffle*, *la reſpiration*, par conſéquent *la vie*, *l'exiſtence*.

Par-là on comprendra; 1°. pourquoi ces mêmes ſyllabes ſont la racine du verbe ſubſtantif dans ſon premier ſens, lorſqu'il exprime *l'exiſtence*; 2°. pourquoi ce verbe eſt irrégulier en Grec, en Latin & en François; c'eſt parce que les inflexions de ces ſyllabes ne ſuivent pas exactement la marche des conjugaiſons Grecques, Latines, Françoiſes; 3°. l'on ſentira en même temps la vérité du principe que je m'efforce d'établir, que toutes les Langues ſuivent les mêmes analogies & les mêmes varié-

tés de prononciation. Mais le lecteur aura bien du courage, s'il continue à me ſuivre au milieu des épines dont je ſuis environné.

J'avertis de nouveau qne pour faire ſentir à l'oreille l'identité des termes Hébreux avec les mots Grecs, Latins, François, il faut prononcer ceux-ci plus fort & plus durement que nous n'avons coutume de faire. On ſçait aſſez que les Aſiatiques parlent avec effort, & qu'il ne faut pas chercher le plaiſir de l'oreille dans leurs diſcours.

אף (Aph) en Hébreu, eſt *le ſouffle*, & *les narines par où l'on ſouffle*. הופה (Houphah) en Syriaque, *le ſouffle* ou *le vent*. יעף (Jahaph) en Hébreu, *être eſſouffé*.

או (Av) qui eſt la même ſyllabe adoucie, a ſignifié *un ſoupir*, puiſque אוה (Avah) ſignifie *déſir*, par analogie, parce que les ſoupirs ſont une marque de déſir. Ainſi nous diſons, *aſpirer à un but, reſpirer pour quelqu'un, ſoupirer après quelque choſe :* & nous liſons dans Cicéron : *ſcelus anhelantem, qui ne reſpire que le crime.*

Avec une aſpiration initiale plus forte, les Hébreux ont fait הוה, היה (Havah,

Hajah) *vivre*, *être*, *devenir*, & leurs dérivés, חיה (Chajah) *vivre*, *vivifier*; *un être vivant*, *un animal*, *l'ame*, ou *la vie*. הוא (Hoü) eu Hébreu & en Syriaque, *il eſt*, *ils ſont*.

La délicateſſe des oreilles Grecques ne s'accommodoit point de ces prononciations trop rudes, elle a travaillé à les adoucir. Ἄω, Ἄυω, *ſouffler*, *reſpirer*, *crier*; Ἄιω, *expirer*; Ἄιων, *la durée de la vie*. En ſubſtituant des lettres ſifflantes à l'aſpiration initiale de Ἄω, l'on a formé Ζάω, qui ſignifioit *ſouffler*, chez les Cypriotes, ſelon Héſychius; Ζαής, *ſouffle impétueux*; Ζάω, *vivre*; ζῶον, *animal*; Ζόη, *la vie*. Φάω, *dire*, *parler*, &c.

Comme il eſt incertain, ſi les plus polis des Hébreux n'adouciſſoient pas un peu leur prononciation, il ſe peut faire qu'ils aient dit הוה, היה (Haoüah, Haïah); c'eſt alors le Grec Ἄυω, Ἄιω, tout pur.

Les Latins, fort groſſiers d'abord, eurent auſſi un langage très-dur : au lieu d'Ἄιων, ils diſoient *ævum*, *la vie*, *le temps*, *la durée*, en changeant l'*i* en *v*. Ils redoubloient ce ſifflement dans *vivo*, *vivus*, & ſe rapprochoient ainſi

de *havah*. Ils l'augmentoient encore dans *faveo*, *favor*, *favonius*. *Favente*, ou *aſpirante fortunâ*, c'eſt la même choſe ; ainſi *favor* au propre étoit *le bon vent*. *Aveo*, *déſirer*, comme *avah*, retient la ſignification métaphorique, au lieu que le Grec Ἄημι, *reſpirer*, n'a que le ſens propre. *Aio*, *dire*, *parler*, eſt plus doux. *Jugis*, *Juge*, *Jugiter*, ſont très-peu différens de *hajah* & *chajah* des Hébreux.

En François, *vie*, *vivre*, *vivant*, *âge*, *âgé*, nous retracent toujours *havah* & *hajah*. Le ſens figuré de *av*, *ſoupir*, ſe retrouve dans *avide*, *avidité*, *envie*, comme dans *aveo* & *avah*. *Faveur*, nous eſt commun avec le Latin ; *huer*, pour *crier*, eſt le Grec Ἄυω.

On ne peut pas méconnoître אף (ap, aph) dans *vapor* & *vappa* ; le François l'a retenue dans *vif*, & dans *affé*, terme de Province, qui ſignifie *évaporé* : elle paroît avoir formé le Grec ἔπω, *dire*, *parler*, & ἔπος, *choſe*, ou *parole*.

Une preuve que *aph* s'eſt changé en *am*, comme il a été dit ci-deſſus, c'eſt que du verbe נשף (Naſchaph) *ſouffler*, les Hébreux ont fait נשמה (Neſchamah) *ſouffle*, *ſoupirail*. C'eſt la forma-

tion ordinaire des noms verbaux en Grec ; de Γράφω, *écrire*, vient Γράμμα, *lettre, écriture*, &c.

De-là *om, oum*, eſt un mot générique en Hébreu, pour ſignifier tout ce qui exiſte. מאומה, מאום (Méoum, Méoumah) *nihil quidquam*. מ (Mé) eſt négatif dans ces deux termes. *Am, em*, prend une aſpiration plus forte dans בהמה (Béhémah) *bête, animal*. *Am*, eſt encore *la parole* dans נאם (naam) *dire, parler*.

Cette racine eſt ſenſible dans le Grec Ἄημι, *ſouffler, reſpirer*, Ἄμωμον, *parfum, bois odoriférant*. En Dialecte Attique, on diſoit ἠμὶ, pour φημὶ, *dire, parler*. Le ſifflement du ſecond paſſa chez les Latins dans *fama, famoſus*, & nous les avons adoptés avec toute leur poſtérité. Ἄνεμος, *animus, anima*, ſont le même terme, & le dernier ſignifie proprement *le ſouffle* : *aurarumque leves animæ*, dans Lucréce. Notre ſubſtantif *ame*, eſt l'Hébreu pur.

Il eſt aiſé de montrer que אן (an) eſt la même racine que אם (am), que *m* ſe change aiſément en *n* ; les pluriels en *im* chez les Hébreux, ſont en *in* chez les Chaldéens : les noms

Grecs en *ον*, ſont en *um* chez les Latins, & notre particule *on* s'écrivoit autrefois *homs*, *homo*, ou *homines*.

An, doit donc avoir à peu près les mêmes ſignifications que *am*. אן (ôn) *inutilité*, *vanité*, fait alluſion au ſouffle, comme *vanus*, *vain*, eſt analogue à *ventus*, *vent*; c'eſt toujours la ſyllabe Hébraïque, avec un *v* au lieu d'aſpiration. Κενον en Grec *vanum*, lui reſſemble encore davantage. L'Hébreu ſe trouve plus ſouvent écrit אין (aven) pour mieux imiter *vain* & *vanus*.

An, *en*, *van*, *ven*, par un ſifflement plus fort, ont produit *fan*, *fen*, *phan*, *phen*; פנים (Phanim) ſignifie ſouvent en Hébreu *le ſouffle*, ou *la parole*; c'eſt le Grec φωνη, *la voix*, πνεῦμα, *le ſouffle*, en tranſpoſant la voyelle. Je demande pardon au Lecteur, ſi j'obſerve que *faner* & *veiner* dans quelques patois, ſignifient *rendre un vent fort malhonnête*: *De la viande veinée*, *c'eſt de la viande puante*. Au contraire, ἰον en Grec *violette*, *fleur odoriférante*; ἡν, *j'ai dit*, *j'ai parlé*.

La métaphore du ſouffle, pour ſignifier *l'être*, revient en Chaldéen. הון (houn) *être*, en Hébreu אני (ani) *je*

ſuis, comme ἦν en Grec, *erat* ou *erant*.

אר (Ar) ſera plus reconnoiſſable encore dans ſes dérivés. אאר (Oar) en Syriaque, אויר chez les Rabbins, *l'air*; ce terme eſt commun à nos quatre Langues. אור (Our) en Hébreu, au ſens propre, *le bon vent*, au figuré, *proſpérité*, *bonheur*. Οὖρος en Grec, *Aura* en Latin, ont le même ſens : *vitalis aura*, *la reſpiration*; *popularis aura*, *la faveur du peuple*. C'eſt notre ancien mot *heur* que nous conſervons dans *bonheur* & *malheur*. *Oure*, *oire*, dans les patois, ſignifie encore *le vent*.

אז, אש, את (az, aſc, aſſ, aſt, at, ath) nous fourniront les mêmes rapports & les mêmes analogies, mais il faut abréger. אז (az) *le temps*, *la durée*. עז (haz) *vif*, *fort*. זז (ziz) en doublant la conſonne, *bête*, *animal*.

אש eſt *le ſouffle*, ou *l'odeur*. אשישות (Aſciſcoth) *des parfums*, *ce qu'on reſpire*; c'eſt la même racine répétée. אש (Eſc) en Chaldéen, *être*, יש (jeſc) en Hébreu, *il eſt*, *ils ſont*. איש (Iſc) *un homme*, אשה (iſcah) *une femme*. Ces deux derniers ſont ſouvent un nom générique pour ſignifier tout ce qui exiſte.

אית (Ith) en Chaldéen & en Syriaque, eſt le même que l'Hébreu יש (jeſc) par le changement ordinaire du ש en ת. Nous faiſons de même en diſant, *il eſt*, ſans prononcer l'*s*, au lieu qu'elle ſe fait ſentir dans *eſt* & ἐστι. את (Ath) en Hébreu, *tu es.* הת, הס, הש (Hith, His, Hiſc) eſt le verbe *être* dans la conjugaiſon *Hithpaël*, comme on le verra au §. 6 de cette Diſſertation.

Ces trois racines ſont aiſées à montrer en Grec, dans Ἄζω, *exhaler, aſpirer.* Ὄζω, *ſentir, donner bonne* ou *mauvaiſe odeur.* Ἄσθμος, *le ſouffle*, en compoſition Ἄθμος, Ἄητης, *le vent.* Οὐσια *la ſubſtance, l'être.*

On a dit dans la Diſſertation précédente que les verbes Latins en *aſco, eſco, iſco, uſco*, ſont neutres, paſſifs, & ſignifient une maniére *d'être* ou *de devenir*; c'eſt que leur terminaiſon eſt la racine אש *être. Vixi, vita, ætas*, ſont toujours אש & את.

En François *choſe*, pour ſignifier tout ce qui exiſte, eſt le même que אז (oz). *Je vis, il vit, j'ai veſcu*, ſelon l'ancienne orthographe, conſervent de même l'analogie avec nos trois racines. On reconnoîtra aiſément *eſc, eſſ, ſouffle*,

odeur, dans *veſſe* & *veſſir*. En mettant une lettre labiale, pour rendre plus forte la prononciation de IS (iz), nous aurons *biſe*, le plus fort de tous les vents, ainſi nommé par la peinture du bruit qu'il a coutume de faire.

Il eſt donc certain que toutes les ſyllabes dont on vient de parler ſignifient *le ſouffle*, ou ce qui lui reſſemble, & par analogie *la vie* & *l'exiſtence en général*. Voilà pourquoi ce ſont autant de racines du verbe ſubſtantif ſignifiant *l'exiſtence*. On tâchera d'être moins long & moins ennuyeux ſur le ſecond ſens, lorſqu'il eſt liaiſon ; mais il faut ſe ſouvenir qu'un Traité de Grammaire ne fut jamais propre à ſervir d'amuſement.

§. 3.

Source du verbe Subſtantif ſervant de liaiſon.

Toutes les racines placées à la tête de la Table précédente, outre leur premier ſens que l'on vient de voir, expriment encore un lien & ſes effets, *liaiſon*, *union*, *addition*, *arrêt*, *ſituation fixe*, *état permanent*. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'un verbe, qui ſuit tou-

jours dans ſa conjugaiſon les variétés de ces racines, en retienne conſtamment la ſignification, & ſoit devenu la liaiſon la plus eſſentielle des mots dans le diſcours.

1°. *Av, aü, hai, jah, ïah*, ſignifient *lien, attache*, &c. dans חוה, חיה, (havah, hajah) *piége, embûche, ce qui nous retient & nous arrête.* חוה, חיה (Chavah, Chajah) *aſſemblée, troupe*, ou *demeure.* חי (Hehi) *raſſembler, ramaſſer, lier enſemble* : au figuré יא (jaë) en Chaldéen & en Syriaque, *ce qui plaît, ce qui attache, beau, agréable, convenable.*

En Grec, ἴα eſt *de l'herbe*, parce qu'elle reſſemble à des fils ou à des liens : ἴ, conjonction ; ἴω, *poſer, fixer, rendre ſtable, arrêter.* Ἅπτω, *toucher, empoigner, ſerrer* ; ἕαω, ἅω, ἴαυω, *s'arrêter, ſe repoſer.*

En Latin *vieo, lier, via, la trame d'un Tiſſerand*, dans Tibulle ; *uva, le raiſin, & toute eſpéce de grappe. Ohé, arrête, ohé jam ſatis eſt*, dans Martial.

En François, *haie, clôture, ligne, file* : *des ſoldats rangés en haie. Jà*, vieux mot, ſignifioit *maintenant*, c'eſt la liaiſon du temps : *havir, prendre à la main.*

Ohé, terme de voiturier pour arrêter les chevaux. *Joie, ce qui nous plaît*, eſt le même que le Chaldéen *jaë*, il a pour ſynonime *lieſſe* dérivé de *lier*.

2°. אם (im) en Hébreu eſt conjonction ou liaiſon, il ſignifie *certainement*; עם (him) autre liaiſon, *et, cum, ſicut*; אם, אמה, (em, amah) *aſſemblée, multitude*; on y reconnoît le Grec Ἀμὰ, *ſimul.* Ἄμμα, ἵμας, Ἄμμα, *cordes, liens*: Ὄμοω, *unir* ou *jurer, ſe lier par un ſerment.* En Latin *hamus, anneau* ou *crochet, vimen, lien*; *Amo, amor*, & leurs dérivés qui ſont les mêmes en François, & notre adjectif *jumeau*, ont tous la même racine & un ſens analogue.

3°. אין (in) en Hébreu *ſi* conjonction, comme ἄν, ἐαν, ἤν en Grec; אנה (Innah) *obliger, forcer*, eſt le même que *gêne* & *gêner*; ἴς, ἴν, ἴνος, *corde, nerf, fibre*; ἴνλα, *bride*, même racine que *chaîne* en François: *funis*, a pris un ſifflement plus fort; mais εἷς, ἕνος, ἑνόω, *unus, unio, un, unir*, ſont plus ſimples.

4°. אר (ar) a la même force dans ארה (arah) *recueillir, amaſſer, mettre enſemble*; ארי en Chaldéen & en Syriaque, conjonction, comme ἄρα en

Grec, or en François : חור (chor) *rêts, filet, fil*, ou *toile*, ער (hor, har) *ce qui gêne, ce qui afflige.*

Cette racine a une nombreuse famille dans toutes les Langues ; εἴρω, ἄειρω, *lier, nouer*, ἦρος dans Hesychius, *alliance*, ἄωρ, *épouse*, &c. En Latin *hæreo, être attaché* ou *arrêté* : *æra, herbe qui se lie au bled & l'étouffe* : *arrha, gage, ce qui nous oblige* : *jura, les loix qui nous lient, jurare, se lier par un serment.* En François *hart*, vieux mot qui signifie *corde, haro, arrhe, arrêt, arrher, jurer*, &c.

5°. אז (Az) en Hébreu, signifie *alors*, c'est la liaison du temps. Ainsi nos adverbes *lors, alors*, font allusion à *lorum*, des Latins ; אחז (Achaz) *tenir, attacher, posséder, être tenu* ou *attaché* : חס (Has) *arrête, tais-toi, demeure en repos.*

En Grec οἰσύα, *osier, arbrisseau qui sert de lien* ; ἴσος, *pair, couple, égal* ; ἴζω, ἵζω, *fixer, arreter.* En Latin *hæsio, adhæsio* ; en François *hésiter, osier, oiseux, chaise*, &c.

6°. אש (Ass, Asc, Asch,) signific encore *ce qui lie* ; עשה (Haschah) *serrer, presser, opprimer* ; איץ (its, iss)

la même choſe ; אשא, (Aſci, Aſſi) en Chaldéen, *aſſiette, fondement, état fixe.*

En Grec ἰσχω, *arrêter, empêcher, réprimer*, ἰσ-άω, ἰσ-άνω, *arrêter, affermir, rendre fixe* ; ἰσ-μι', *ſe tenir, ſe placer* ; ἰσ-ός, ἰσ-ίον, *tiſſu, voile de vaiſſeau, toile* ; ἰξ-ός, ἰξ-ία, *de la glu* ; c'eſt le *viſcus* des Latins. Par un ſifflement plus fort *faſcia, lien, écharpe, faſces, des verges liées enſemble.* Nous le conſervons dans *faſcine, faſciner, lier par des enchantemens. Feſti dies, jours de repos*, nous eſt commun avec le Latin ; *iſte*, eſt le mot dont les laboureurs ſe ſervent pour arrêter les bœufs : on a déja indiqué *aſſis, aſſeoir, aſſiette*, &c.

7°. את eſt la même racine que אש, par le changement du ש en ת ; את en Hébreu, même conjonction que *et* en Latin, *et* en François, ἐτι en Grec ; עת (Heth) *retard, ce qui arrête*, עתה (Hattah) *maintenant.*

Nous liſons dans Suidas ἀττία, *une corde* ; ἰτέα *ſaule, oſier* ; ἕτης, αἵτης, *ami, aſſocié, compagnon.* En Latin, *ut, ita, vitta ; vitex* ; en François, *état, gîte, hôte*, &c. ſont les mêmes racines.

Il n'y a maintenant qu'à comparer

tous ces termes avec la table des verbes ſubſtantifs ; ou je me trompe, ou l'on ſera convaincu de l'identité des racines & de l'analogie de leur ſignification.

Qu'on me permette de le répéter encore ; une marche ſi conſtante, des changemens ſi uniformes, des rapports ſi reſſemblans, des alluſions toujours les mêmes dans quatre Langues, ne ſçauroient être un effet du hazard. Des étymologies données en ſuivant cette méthode de comparaiſon, ne ſont plus un ouvrage de pure imagination. Or telle eſt la route que je me propoſe de ſuivre conſtamment dans le Dictionnaire des Racines. S'il m'arrive de m'en écarter, ſans le vouloir, je fournirai du moins au lecteur plus intelligent que moi, de quoi me redreſſer, & le moyen de découvrir ce que je n'aurai pas apperçu moi-même.

§. 4.

Uſage du Verbe Subſtantif & des Verbes Auxiliaires.

Les Grammairiens François ont remarqué, comme une propriété de nos

verbes, qu'ils ſe conjuguent à l'aide de deux auxiliaires, *être* & *avoir*. Il y a quelques obſervations à faire ſur l'un & ſur l'autre.

Il paroît d'abord que le verbe ſubſtantif eſt auxiliaire en Grec & en Latin comme en François ; on peut ajouter même qu'il eſt impoſſible de conjuguer ſans lui dans aucune Langue.

Quand on dit Τύπτω, τύπτεις, τύπτει ; τυπτομεν, τύπτετε, τύπτουσι, &c. ſi l'on retranche la ſyllabe radicale du verbe, qui eſt τύπ ou τύπτ, que reſte-t-il ? ω, εις, ει ; ομεν, ετε, ουσι. C'eſt le verbe ſubſtantif pur, dans toutes ſes inflexions, avec de très-légères variétés.

De même, ſi dans les conjugaiſons Latines, on retranche la ſyllabe radicale, il ne reſte que le verbe *eo, ire*, dans tous ſes temps, avec le changement des voyelles ſelon les conjugaiſons, *o, are, eo, ere, io, ire*, &c.

Mais, dira-t-on, *eo* n'eſt point le verbe ſubſtantif. Il ne l'eſt point ſans doute, quand il eſt ſeul, mais il le devient quand il eſt auxiliaire, parce qu'il en prend alors la ſignification ; où, ſi l'on veut d'autres termes, le verbe ſubſtantif auxiliaire en Latin ſe conjugue comme

comme *ire*, *eo*, en changeant les voyelles, pour varier la conjugaiſon.

L'on en ſera convaincu, ſi on veut faire attention ; 1°. que ἴω, εἰμι, en Grec, ſignifie également, *je vais* & *je ſuis* ; 2°. qu'en François l'on confond encore ces deux verbes ; on dit *j'ai été*, ou *je fus*, pour *je ſuis allé* ; & au contraire, *cela va mal*, pour *cela eſt mal* ; 3°. que le Latin *eo*, dans toutes ſes inflexions, eſt parfaitement conforme aux racines du verbe ſubſtantif que l'on a vûes dans la Table : *ibam*, *ibo*, *ivi*, ne ſont différens de אף, אי, (iph, iv,) que par le changement des lettres omophones ; 4°. que *eo*, ſignifie *être* dans *venire*, *venum ire*, *peſſum ire*, &c. 5°. que את (ath) qui exprime *l'être* en Hébreu, ſignifie encore *aller* & *venir*, comme en Grec βαίνω, *aller*, & ἀποβαίνω, *devenir* ; 6°. qu'il y a le même rapport en Latin entre *fio* & *evado*, auſſi-bien qu'en François entre *venir*, qui déſigne le *mouvement*, & *devenir*, qui a rapport à l'*être*.

On doit dire la même choſe du verbe *avoir*. Il ne peut être auxiliaire qu'en prenant la ſignification du verbe ſubſtantif. Or il eſt clair que dans nos trois

Langues, *avoir* eſt ſouvent ſynonime d'*être*; ἔχω en Grec, *habeo* en Latin, ſignifient *être* & *avoir*; εὖ ἔχει, κακῶς ἔχει, *benè habet*, *malè habet*, *cela eſt bien*, *cela eſt mal*: en François, *il y a*, *il y avoit*, *il y aura*, ne ſignifient autre choſe, ſinon, *il eſt*, *il étoit*, *il ſera*. Nous diſons au parfait, *je ſuis allé*, *je ſuis venu*, dans le même ſens que nous dirions, *j'ai allé*, *j'ai venu*; preuve complette de l'identité de ces deux verbes.

Bien plus, (je prie le Lecteur de ſe prêter pour un moment à une diſcuſſion de Logique, elle ne ſera pas longue) ce principe, que le verbe ſubſtantif entre néceſſairement dans la compoſition de tous les verbes, & qu'il eſt le ſeul auxiliaire, ſe tire évidemment de la définition même, que les Grammairiens & les Logiciens donnent du verbe en général. C'eſt, diſent-ils, un terme qui exprime la liaiſon du ſujet & d'un attribut, qui renferme par conſéquent un jugement. Or cette liaiſon ne peut être exprimée que par le verbe ſubſtantif, que les Logiciens nomment pour cette raiſon *copula*. C'eſt en lui qu'eſt renfermée toute l'eſſence du jugement: d'où ils concluent fort bien, qu'à prendre

les termes à la rigueur, il n'y a qu'un ſeul verbe dans toutes les Langues, qui eſt le verbe ſubſtantif, ou, ce qui eſt le même, qu'il ne peut y avoir de verbes ſans lui, ni par conſéquent de conjugaiſon.

La raiſon fondamentale de toutes ces vérités, c'eſt que le verbe ſubſtantif n'eſt auxiliaire, que quand il eſt pris dans le ſecond ſens expliqué ci-devant, c'eſt-à-dire, comme liaiſon. Or la racine primitive des verbes *eo*, *habeo*, *fio*, *avoir*, *aller*, *venir*, *devenir*, eſt auſſi l'idée de liaiſon ou de proximité; il n'eſt donc pas ſurprenant que les deux premiers puiſſent être auxiliaires, comme *être* liaiſon. Quand nous diſons *j'ai du courage*, cela ſignifie *que le courage & moi ſommes étroitement liés, intimément unis. Je vas à la maiſon, je viens à la maiſon, je m'approche de la maiſon*, c'eſt la même choſe; un maître, au lieu de dire à ſon valet, *viens ici*, lui crie ſimplement *approche*: *Je deviens ſage*, ſignifie *que je m'approche de la ſageſſe* (a).

(a) Ces mêmes verbes ont auſſi le ſens contraire, comme toutes les racines. Avec certaines prépoſitions, ils expriment, *ſortie, éloignement, ſéparation*; *je viens de la ville, je m'en vais*, &c. mais ce n'eſt pas en ce ſens qu'ils ſont auxiliaires.

Dans ces obſervations, l'on ne prétend pas prendre parti entre M. l'Abbé Girard, dans ſes Elémens de la Langue Françoiſe, & les autres Grammairiens. Juſqu'à ce que tous ſoient convenus de l'eſſence & de la définition du verbe, il eſt permis de s'en tenir au ſentiment commun. Que ce ſoit l'eſſence, ou ſeulement une propriété du verbe, de renfermer une affirmation ou un jugement, cela m'eſt égal. Toujours eſt-il vrai qu'il n'y a point de verbe qui ne renferme le verbe ſubſtantif, ou expreſſément, ou équivalemment, & cela me ſuffit.

§. 5.

Des Verbes Hébreux.

De tous ces principes, qui me paroiſſent clairs, je tire une nouvelle conſéquence, qu'il n'y a donc point de verbes en Hébreu, puiſque dans cette Langue, le verbe ſubſtantif n'eſt point auxiliaire, & n'entre pour rien dans les conjugaiſons, ſi ce n'eſt dans la cinquiéme, comme je le dirai bientôt.

Je le répéte, au hazard d'effaroucher tous les Grammairiens, & d'attirer ſur moi les malédictions de la Synagogue;

dans la Langue des Hébreux, il y a des participes, & des participes aoriſtes ou indéterminés pour le temps, mais point de verbes proprement dits. Cette propoſition mérite d'être plus amplement éclaircie.

C'eſt une propriété des verbes d'avoir des temps ; or il n'y a dans les prétendus verbes Hébreux que deux temps, le paſſé & le futur ; ils ſe mettent ſort ſouvent l'un pour l'autre, & l'addition d'une ſimple conjonction, ſuffit pour changer le futur au paſſé, & le paſſé au futur. Ils ſont donc indéterminés en eux-mêmes, ce ſont des aoriſtes.

Ce que l'on nomme *participe*, eſt un adjectif ſignifiant un attribut diſtingué par des genres & des nombres, comme les noms, & ordinairement par des temps, comme les verbes ; or les verbes Hébreux ont des genres & des nombres, ils ont des perſonnes & point de temps : ce ſont donc plutôt des participes que des verbes.

On peut prouver ce même fait par la comparaiſon de l'Hébreu & du Syriaque. Dans celui-ci, pour exprimer le paſſé, on joint le verbe ſubſtantif au participe, comme nous faiſons dans,

je ſuis allé, *je ſuis venu* ; par conſéquent, ſans cette addition, qui ne ſe fait point en Hébreu, le participe demeure aoriſte ou indéterminé.

Mais une Langue peut-elle ſe paſſer de verbes ? Plus aiſément que l'on ne penſe ; le verbe ſert à joindre l'attribut au ſujet, par le moyen du verbe ſubſtantif qui en fait la liaiſon, relativement à un certain temps. Dans l'Hébreu, le participe n'exprime que l'attribut, & laiſſe à l'eſprit le ſoin de ſuppléer la liaiſon & le temps qui convient au ſujet dont on parle.

C'eſt tellement le génie de cette Langue, qu'elle ſe ſert du participe proprement dit pour tous les temps, & qu'elle attribue aux ſubſtantifs verbaux un régime, comme s'ils étoient des verbes. C'eſt parce que l'on n'a pas fait aſſez d'attention à cet article, que l'on a pris pour idiotiſmes Hébreux, des façons de parler très-ſimples & très-naturelles, comme je le montrerai dans la ſixiéme Diſſertation.

Si l'on veut éprouver quel effet peut faire ſur l'eſprit la ſuppreſſion des verbes, & comment on peut parler ſans eux, il n'y a qu'à lire les premiers

verſets de la Genèſe, en ſubſtituant aux verbes des participes, ou des noms verbaux; on dira : *In principio creans Deus cœlum & terram*, ou *Creator Deus cœli & terræ. Terra autem exiſtens inanis & vacua, & tenebræ ſuper faciem abyſſi, & ſpiritus Dei agitans ſe*, ou *flans ſuper aquas; & dicente Deo, eſto lux, lux exiſtens*, &c. Ce qui reſte à faire à l'eſprit avec ce langage, c'eſt de ſuppléer, *eſt*, *erat*, *fuit*, c'eſt-à-dire, la liaiſon & le temps.

Que ce ſoit le caractère de la Langue Hébraïque de ſous-entendre le verbe ſubſtantif, on pourroit le prouver par cent exemples de phraſes où il n'y a point de verbes. En voici un pris au hazard, Cant. 2, 1. *Ego flos campi & lilium convallium; ſicut lilium inter ſpinas, ſic amica mea inter filias; ſicut malus inter ligna ſylvarum, ſic dilectus meus inter filios.* Voilà le verbe *eſt* ſupprimé cinq fois dans trois verſets; tout le Cantique eſt dans ce ſtyle.

Mais je dois la preuve de ce que je viens d'avancer, que le participe ſe met en Hébreu pour tous les temps. Pour le montrer, il ne m'en coûtera que la peine de copier les exemples cités par

les critiques : Gen. 1, 6 ; *Esto dividens*, pour *dividat* : Deut. 9, 24 ; *fuistis rebellantes*, pour *rebellastis* : Nehem. 1, 4 ; *fui jejunans*, pour *jejunavi*, &c. & en supprimant le verbe substantif : Exod. 23, 19 ; *ecce ego mittens*, pour *mitto*. Exod. 13, 21. *& Dominus antecedens eos*, pour *antecessit*, ou *antecedebat*. Gen. 6, 17 ; *ecce ego adducens diluvium*, pour *adducam*. Ps. 78, 4 ; *in generatione alterâ narrantes*, pour *qui narrabunt*, &c.

§. 6.

Des Conjugaisons Hébraïques.

Cette imperfection de l'Hébreu, de n'avoir point de verbes conjugués réguliérement, surprendra peut-être ; mais c'est une preuve évidente de son antiquité. Ce que nous appellons conjugaison dans les autres Langues, est un ouvrage trop régulier, trop médité, pour avoir été imaginé par les premiers hommes.

Qu'est-il donc arrivé ? Les premiers, qui ont voulu étudier l'Hébreu par principes, étoient Grecs ou Latins ; ils étoient accoutumés à conjuguer dans l'une ou l'autre de ces Langues, com-

ment s'en abſtenir en Hébreu ? Les premiers Rabbins qui compoſérent une Grammaire, (à ſuppoſer que cet ouvrage vienne d'eux), ſçavoient ſans doute un peu de Grec, qui étoit la Langue la plus générale ; ils trouvoient en Grec des verbes & des conjugaiſons, pouvoient-ils ſe diſpenſer d'en mettre en Hébreu ? Quel déshonneur pour leur Langue, ſi l'on avoit dit cruement qu'elle n'avoit pas de verbes ? Il fallut donc conjuguer bien ou mal ; & la belle invention des points ne ſervit pas peu à perfectionner l'ouvrage & à augmenter l'embarras. Mais il s'eſt trouvé tant de verbes irréguliers ou défectifs, que les régles prétendues ſont noyées dans les exceptions.

J'eſpère de montrer dans la Diſſertation ſixiéme, que cette même manie de comparer l'Hébreu aux Langues polies, & ſur-tout au Latin, & de vouloir l'aſſujettir à la même marche, a fait naître les trois quarts des Hébraïſmes.

On ne ſçauroit donc trop applaudir au travail de ceux qui ont eu le courage de détruire une bonne partie des conjugaiſons Hébraïques, & qui en ſupprimant les points, ont réduit preſqu'à

rien cet ouvrage de fantaiſie. Ils ont porté la cognée aux branches, j'oſe après eux la mettre à la racine de l'arbre; & quoiqu'une antique ſuperſtition l'ait conſacré, je ne crains point que le fer ſe retourne contre moi pour me frapper. Voici dans le vrai tout le myſtère des conjugaiſons Hébraïques.

L'on eſt forcé de convenir d'abord que le ſens des verbes n'eſt pas toujours relatif à leur conjugaiſon. Il en eſt de même en Grec & en Latin, où pluſieurs verbes conjugués, comme le paſſif, ont cependant la ſignification active. Ainſi en Hébreu, *Kal* & *Niphal*, ont ſouvent la même ſignification, très-ſouvent encore, *Hiphil* & *Hophal* n'ajoutent rien aux deux premiéres. Je ne parle pas de *Piel* & de *Pual*, qui ne ſont que des changemens de points ou de prononciation. *Hithpaël* ſeul a une énergie particuliére; pourquoi cela? Les Grammairiens n'en ont pas ſeulement ſoupçonné la raiſon. C'eſt que toute la différence des quatre premiéres conjugaiſons ne conſiſte que dans l'addition de lettres ſerviles & le changement des voyelles, leſquelles ne ſont point ſignificatives, au lieu que *Hithpaël* eſt formé par la

ſyllabe התּ (hith) qui eſt le verbe *être*, & qui eſt la marque du paſſif en Syriaque & en Chaldéen. C'eſt le ſeul cas où le verbe ſubſtantif entre dans la compoſition des verbes, ou plutôt des participes Hébreux, & ſon effet y eſt ſenſible, il change l'actif au paſſif.

Une preuve démonſtrative de ce que je dis, c'eſt qu'il y a des verbes formés de cette particule ſeule avec un adjectif; ainſi de אחד (echad) *un*, l'on a fait התאחד (hithachad) *être uni, ſe réunir.* Nouvelle preuve de mon ſyſtême, que le verbe Hébreu n'eſt qu'un participe, puiſque *hith* ou *eſt* ſe joint à lui, comme à un adjectif; de même qu'en Latin, *amatus eſt* eſt le verbe ſubſtantif joint au participe.

On m'objectera peut-être que *Hithpaël* a quelquefois la ſignification active, התחולל (hithcholel) par exemple, *prier* ou *attendre.* La réponſe eſt aiſée; il n'a cette ſignification, que parce qu'il renferme un participe qui ſignifie une *action*; ainſi *Hithcholel*, ſignifie littéralement, *être priant, être attendant*, ou *mieux, être dans l'attente, être en prières.*

Au lieu de (hith) il y a des verbes qui prennent *hiſch, his, hits, hiz*, qui

ſont la même racine, changée par les lettres de même organe ; השתבח (Hiſchtabach) *être loué* ; הסתופף (Hiſtopep) *être abaiſſé* ; התצדק (Hitſtaddeq) *être juſtifié* ; הזדכה (Hizdaccah) *être purifié*, & ce changement ſe fait de même en Chaldéen & en Syriaque.

Il n'y a donc en Hébreu, comme dans les autres Langues, que deux voix, l'actif & le paſſif. Dans les quatre premiéres conjugaiſons, le verbe, ou plutôt le participe, a le ſens actif ou paſſif, uniquement par l'uſage : aucun ſigne certain qui lui donne un ſens plutôt que l'autre. Mais dans *Hithpaël*, le participe eſt certainement paſſif, ou équivalent au paſſif. Ainſi התמסר (Hithmaſar) ſignifie, *qui ſe livre, qui eſt livré*, ou *par lui-même*, ou *par un autre* ; *qui eſt livré*, ou *qui ſemble livré*, *qui eſt déja livré*, ou *qui le devient* ; parce que ת (hith) ſignifie *qui eſt*, ou *qui devient*, *qui eſt en réalité*, ou *en apparence*.

Nous ſentons en François l'équipollence de toutes ces expreſſions : *cela ſe fera*, *cela ſera fait* ; *cet homme ſe troublera*, *cet homme deviendra troublé* ; *il ſe rendra habile*, *il deviendra habile*, *il ſera un jour habile*.

Cependant, ſi je conſeillois aux commençans de s'en tenir à mon principe & de ſecouer entiérement le joug des conjugaiſons Hébraïques, je révolterois tous les Hébraïſans du monde. Que deviendroient tant de livres écrits ſur cette matiére ? Qu'on les apprenne donc, ſauf à les oublier le plutôt qu'on pourra. Pour ceux qui ſçavent l'Hébreu, ou qui croyent le ſçavoir, je n'oſerois les prier de renoncer à ce qui leur a coûté tant de travail & d'ennui ; le ſacrifice ſeroit héroïque, & il ne me convient pas de leur donner des avis.

§. 7.

La racine du Verbe eſt l'impératif. Autre défaut des conjugaiſons Hébraïques.

Comme je ne veux conteſter avec perſonne, j'admettrai volontiers des verbes en Hébreu, mais à l'impératif ſeulement. Toute l'énergie du verbe y eſt renfermée, & dans toutes les Langues c'eſt le mode le plus ſimple. Les impératifs Latins, *I*, *Da*, *Dic*, *Duc*, *Fac*, *Fer*, ſont monoſyllabes ; il en eſt pluſieurs en François qui ne ſont pas plus longs, & ils ſont en très-grand nom-

bre dans les Langues Orientales. Auſſi le ſçavant Leibnitz penſoit que l'on devoit chercher dans l'impératif la racine des verbes de la Langue Allemande, & la même raiſon ſubſiſte pour toutes les autres. A l'impératif, à proprement parler, le verbe ne porte aucun caractère de temps; c'eſt un acceſſoire dont il eſt dégagé, & ſi on lui en attribue, ils ſont empruntés du ſubjonctif. Il exprime & commande une action, c'eſt toute la force du verbe. Pour aſſigner une racine aux verbes ou participes Hébreux, c'étoit-là ſans doute qu'il falloit la placer, plutôt que dans la troiſiéme perſonne du prétérit. Voilà pourquoi, dans la traduction des trois premiers verſets de la Genèſe, au §. précédent, j'ai mis l'impératif *eſto*.

De même, pour ne point diſputer ſur le terme, je ſuppoſerai encore des conjugaiſons en Hébreu, pourvû que l'on convienne que ce ſont des conjugaiſons de participes, plutôt que de verbes proprement dits. Mais de quelque maniére qu'on les enviſage, on avouera du moins que c'eſt un édifice très-mal conſtruit. Pour y accoutumer les commençans, il eut fallu ſuivre, autant qu'on

le pouvoit, l'ordre des conjugaiſons Grecques & Latines. Un homme habitué dès l'enfance à leur marche, ſe trouve déſorienté à l'ouverture d'une Grammaire Hébraïque : loin de ſoulager l'eſprit & la mémoire, il ſemble qu'on ſe ſoit appliqué à les révolter. L'avantage de mettre en tête la racine prétendue eſt nul ; il ſuffiſoit de la mettre entre deux parenthèſes, ou en plus gros caractère ; une ſimple raiſon de convenance devoit céder à l'habitude & à la commodité.

Mais c'eſt aſſez parler contre les Grammairiens mes Maîtres & mes Confrères, je ne leur fournirai ſans doute que trop de ſujet de me rendre la pareille.

CINQUIÉME DISSERTATION.

Sur les différentes parties du Diſcours, ſur les Noms & leurs propriétés, ſur les Adverbes, les Conjonctions, &c.

L'ORDRE Grammatical ſembloit devoir m'engager à parler des noms, avant que de parler des verbes : mais comme je dois faire ici beaucoup d'uſage des réflexions que j'ai hazardées ſur le verbe ſubſtantif, je n'ai pu me diſpenſer de les faire précéder, pour me rendre intelligible. Je ne ſçai ſi je pourrai y réuſſir, autant que je voudrois, dans la matiére que je traite. Pour découvrir le ſens propre d'un nom ou d'une particule, il faut quelquefois une préciſion & une Logique, à laquelle le commun des Lecteurs eſt peu accoutumé. L'habitude de notre Langue maternelle, nous fait ſentir la force des termes mieux que toutes les définitions ; mais quand il s'agit des Langues mortes, on ne trouve pas toujours des équivalens pour en exprimer l'énergie. D'ailleurs, quand l'idée attachée à un mot eſt une idée

ſimple, comment la développer ? Les périphraſes ne ſervent qu'à l'obſcurcir, & ſouvent l'explication eſt moins claire que l'énigme. Je ne ſuis donc que trop bien fondé à demander ici de l'indulgence, & je l'attends de l'équité des Lecteurs.

Mais s'il y a de la difficulté à faire l'analyſe des termes d'une Langue que l'on veut apprendre, l'avantage que l'on en peut tirer, mérite que l'on eſſaie de ſurmonter cet obſtacle. En faiſant travailler le jugement de concert avec la mémoire, celle-ci ſe trouve bien ſoulagée; les rapports des objets, ſont autant de points fixes où elle s'accroche. Une Grammaire, qui ne contient que des régles en petit nombre, eſt néceſſaire pour les enfans; celle qui rendroit raiſon de tout, ſeroit la Grammaire des Philoſophes & des hommes raiſonnables.

J'ai remarqué, en finiſſant la troiſiéme Diſſertation, que les terminaiſons des ſubſtantifs ſont trop uniformes, pour être un effet du hazard; il eſt donc à propos d'en rechercher l'origine. Cette diſcuſſion fera ſentir de plus en plus la néceſſité de recourir dans toutes les Langues aux racines monoſyllabes. Sans

vouloir épuiſer cette matiére qui nous meneroit loin, j'en dirai aſſez, pour montrer la route à ceux qui voudront pénétrer plus avant.

Rien de plus commun que les noms terminés en *on* dans nos quatre Langues; ne ſeroit-ce pas la racine אן, הון (on, hon,) qui eſt le verbe ou participe ſubſtantif, ὤν en Grec, *ens* en Latin? Cette particule, ajoutée au monoſyllabe ſignificatif, exprime *l'exiſtence abſolue, un être ſubſiſtant*, & c'eſt juſtement ce que nous entendons par nom ſubſtantif. Ainſi רצון (ratſon, raſſon) *bienfait, grace*, eſt compoſé de la racine רץ (rats, raſſ,) *grace*, & ון (on) *ce qui eſt*; c'eſt comme ſi l'on diſoit *ce qui eſt grace*, & l'article ה (ha, he) que l'on ajoute au nom ainſi caractériſé, eſt une nouvelle enſeigne pour le reconnoître & pour le diſtinguer de toute autre partie du diſcours. La même terminaiſon fait le même effet dans les autres Langues, non-ſeulement dans les ſubſtantifs, mais encore dans les participes. Si on l'ajoute à la racine du verbe en Grec, elle produit le participe; par conſéquent d'un verbe, elle fait une eſpéce de nom: τύπτω, τύπτων,

τύψω, τύψαν, τύπω, τύπων. Elle dénote encore le participe en Latin, *amo*, *amans*, *audio*, *audiens*; en François, *aimant*, *écoutant*, &c. les voyelles ſont changées, l'énergie eſt la même.

Mais ſi telle eſt la force de cette terminaiſon, pourquoi n'en dirions-nous pas autant des autres, ὸρ, ὴς, ὺς, ὲς, ὴς, ὶς, ὸς, en Grec; *as*, *es*, *us*, *um*, en Latin, & des ſyllabes qui leur correſpondent en François? Toutes ces ſyllabes ont une reſſemblance égale, avec les inflexions que j'ai données du verbe ſubſtantif, & leur deſtination ne doit pas être différente.

Cette formation des noms me fait ſoupçonner que la terminaiſon יה (ïah) dans les noms propres Hébreux, pourroit bien ſignifier toute autre choſe que ce que l'on croit communément. C'eſt, dit-on, le nom de Dieu ajouté par piété à un nom d'homme. Ainſi עזריה (Hazariah) ſignifie *ſecours de Dieu*, חנניה (Hananiah) *grace*, ou *don de Dieu*. Celui-ci n'eſt point différent de Θεόδοσιος, ou Θεώδοτος, *Deodatus*, *Dieu-donné*. Cela paroît d'abord probable, puiſque l'Ecriture nous fournit d'autres exemples du nom de Dieu ajouté à un nom

d'homme. Mais ſuivant cette régle ; *Abia*, ou *Abias*, ſignifiera donc *le pere de Dieu* ; *Adonias*, *le Seigneur de Dieu* ; *Melchias*, *le Roi de Dieu*, & ces noms ſeront autant de blaſphêmes. Quand par une conſtruction différente, on ſuppoſera qu'ils ſignifient l'un, *Dieu le pere*, l'autre, *Dieu le Seigneur*, le troiſiéme, *Dieu le Roi*, ils n'en ſeront pas plus convenables à des hommes.

Ne ſeroit-il pas plus naturel de croire que יה (ïah) étant le verbe ſubſtantif, & ſignifiant *celui qui eſt*, quand on le donne à Dieu, il le ſignifie de même quand on le donne aux hommes; qu'ainſi dans les noms précédens, il exprime celui qui eſt *ſecours*, celui qui eſt *grace*, celui qui eſt *pere*, *Seigneur*, ou *Roi* ? Dès-lors, on comprend que cette terminaiſon a dû être fréquente dans les noms propres, parce qu'elle déſigne très-bien une perſonne, ou un être ſubſiſtant. On ſent par-là même qu'elle n'eſt pas différente des ſubſtantifs Chaldéens, Syriaques, Grecs, Latins, en יא *ïa*, *in*, *ia*, *ïus*. Elle peut cependant avoir encore une autre ſignification, comme on le verra au §. 3 ci-après. Il y aura d'autres obſervations à faire plus bas ſur

l'uſage que l'on prétend que les Hébreux ont fait du nom de Dieu dans le diſcours ; mais il n'eſt pas néceſſaire d'inſiſter davantage ſur les terminaiſons qui n'ont pas d'autre force que celle-ci.

§. 2.

Des Genres & des Diminutifs.

Toutes les Grammaires nous enſeignent que les noms Hébreux terminés en אֵת , ית , וֹת (eth , ith , oth) ſont du féminin , que cette terminaiſon eſt analogue à celle du Chaldéen & du Syriaque , qui finiſſent ordinairement les féminins en תָא ou תָא (tha ou tho) précédé d'une voyelle , ou d'un *e* muet, mais je ne me ſouviens pas d'en avoir vû la raiſon nulle part. Pour la comprendre , il faut faire attention que cette même terminaiſon eſt fréquente en François dans les diminutifs ; que ces ſyllabes ſignifient par conſéquent *petiteſſe* ou *diminution* , comme Η"ττων en Grec , *petit* ou *moindre*. Or dans toutes les eſpéces d'animaux , la femelle eſt ordinairement l'individu le plus petit & le plus foible ; le mâle au contraire eſt le plus grand & le plus fort. Il étoit donc

naturel de déſigner le féminin par un diminutif. Puiſque l'occaſion ſe préſente de parler de cette eſpéce de noms, il eſt bon de les conſidérer dans nos quatre Langues.

En François les noms en *et* ou en *ot* ſont des diminutifs : *cochet* ſignifie *un petit coq*, *maiſonnette*, *une petite maiſon*, *Pierrot* eſt le diminutif de *Pierre*, & a d'abord été donné aux enfans. Le peuple fait grand uſage de cette terminaiſon dans les patois, parce que ramenant ſans ceſſe l'idée de petiteſſe & d'enfance, elle marque une eſpéce de familiarité. Il y a lieu de penſer qu'en Hébreu, l'addition ות (oth) à la fin du nom, a quelquefois produit le même effet de diminuer, ſans changer pour cela le genre. Ainſi l'on diſoit פתים (Pittim) *des morceaux*, & פתותים (Pethothim) *de petits morceaux*. Les Rabbins diſent encore פחות (Pachot) *peu*, *un peu*, de פח (Pach) *coupure*, *retranchement*, avec la terminaiſon diminutive, & ce terme ſubſiſte encore dans quelques patois.

Ne ſeroit-ce point la raiſon pourquoi on trouve ſi ſouvent en Hébreu des noms féminins, ou terminés comme les

féminins joints à des adjectifs, ou des participes masculins? C'est sans doute, parce que cette terminaison ne sert point alors à marquer le genre, mais à faire un diminutif. Par-là on explique sans aucun mystère, pourquoi Salomon s'est nommé dans l'Ecclésiaste, קהלת (Coheleth) *Concionator*, avec la terminaison féminine, ou plutôt diminutive, c'est par modestie.

Les Grecs formoient leurs diminutifs en *ιον*; *παῖς, παιδὸς, un enfant, παιδίον, un petit enfant*, & les Latins imitérent cette formation dans *homuncio, homuncionis, un petit homme.* C'est encore la méthode du Syriaque : בר ou ברא (bar ou bro) *fils*; ברונא (Brouno) *petit-fils*; אחא (Acho) *frere*; אחונא (Achouno) *petit frere.* Les syllabes *ὐν, ἰν, ὑν*, se retrouvent en Grec avec la même signification, dans *ϒἱνος, petit garçon, ἴννη, petite fille*, & en Latin dans *hinnulus, petit d'un animal.* Aussi les avons-nous prises en François pour terminaisons dans plusieurs diminutifs; de *blond* nous avons fait *blondin*, *poupée* a produit *poupin* & *poupon.* Il est même ordinaire de terminer ainsi les noms propres de filles dans le langage familier, *Jeanne-*

ton, *Fanchon*, *Aliſon*, &c. Nous pouvons préſumer que ces ſyllabes ont eu le même ſens en Hébreu, puiſque pluſieurs ont traduit ינון (Jinnon) Pſ. 72, 17, par *filius*. Dans ce terme, il n'eſt pas difficile de reconnoître notre adjectif *jeune*, qui eſt quelquefois ſynonime à *petit*. Il n'a qu'un ſifflement ajouté à la racine *on*, *in*, *un*, & les Latins l'ont encore allongé dans *juvenis*.

Ceux-ci, pour faire leurs diminutifs, mettoient à la fin du nom *ellus*, *illus*, *ülus*. On ſent d'abord que c'eſt la même choſe que nos noms François, en *aille*, en *ille*, en *oüille*, qui marquent du mépris, parce qu'ils ont la ſignification diminutive. Cette même racine ſe reconnoît en Hébreu, dans אליל (Elil) *un rien*, *un néant*, *quelque choſe de peu de valeur*; dans les mots Grecs ὀλεϑὸς, ἴυλιος, *méchant*, *mauvais*; dans les adjectifs *vil* & *vilis*, auxquels on a joint le ſifflement de l'*v* conſonne, au lieu d'aſpiration. L'ancienne terminaiſon des ſubſtantifs François en *el*, étoit diminutive; on diſoit *coutel*, *martel*, *cordel*, pour *couteau*, *marteau*, *cordeau*; & celle-ci fait encore ſentir ſa force dans *pigeonneau*, *perdreau*, &c. pour exprimer

exprimer *les petits du pigeon & de la perdrix.*

Les noms diminutifs ont enſuite formé des verbes, comme *uſtulare*, *modulari*, en Latin ; *grelotter*, *rimailler*, en François, &c.

§. 3.

Des Nombres.

Les pluriels en Hébreu ſont terminés en ים, ים, ou en ות, (im, aïm, oth) parce que ces diverſes ſyllabes expriment *pluralité* ou *multitude* ; אם (em) Jérém. 15, 18, eſt traduit dans le Targum, *troupe*, ou *armée* ; אום & אמה (Om, & Oummah) ſignifient *un peuple*, *un grand nombre d'hommes*. C'eſt l'adverbe ἅμα des Grecs, *union*, *aſſemblage*, par conſéquent *pluralité*. En changeant l'aſpiration en *j* conſonne, nous en avons formé l'adjectif *jumeau*, *jumelle*, qui ſignifie *double* ; & en y ajoutant un *n* paragogique, les Latins ont fait *nam*, *enim*, conjonctions copulatives.

Le Chaldéen & le Syriaque terminent ordinairement les pluriels en ין (in) qui eſt la même racine que *im*, & quelquefois les Hébreux ont fait de même.

ות (Oth) ſeconde terminaiſon des

pluriels, a la même force que ים (im): את (eth) en Hébreu, ετι en Grec, *et* en Latin, *et* en François, ſont des conjonctions qui expriment *addition*, conſéquemment *pluralité*. Voilà pourquoi les verbes Latins en *ito* ſont fréquentatifs, expriment la répétition d'une même action, & les noms en תא (tha, tho) précédés d'une voyelle, ou d'un *e* muet, en Hébreu, en Chaldéen, en Syriaque ſont emphatiques, ſelon les Grammairiens, ou augmentatifs. Dans toutes ces terminaiſons, il n'y a que la voyelle de changée, le ſens demeure le même. On remarquera que les pluriels Grecs & Latins, qui ne ſont différens du ſingulier que par des changemens de voyelles, ne ſont pas auſſi expreſſifs.

On m'objectera ſans doute que je donne ici à la terminaiſon en *oth* une ſignification toute différente de celle de l'article précédent; là elle exprime *retranchement* ou *diminution*, ici *addition* & *quantité*. J'en tombe d'accord. J'ai averti dans la premiére Diſſertation, §. 9. qu'il en étoit de même de preſque toutes les racines des Langues; je crois même avoir prouvé que cela ne ſe pouvoit faire autrement.

Dès que l'on comprend l'énergie du pluriel en Hébreu, on n'eſt plus étonné de le voir ſouvent employé pour le ſingulier, ſur-tout quand il eſt queſtion d'un objet dont on veut donner une grande idée. La ſyllabe ים (im) ſignifiant *addition* & *pluralité*, exprime encore *quantité* & *grandeur*, c'eſt-à-dire, *augmentation de qualité dans le ſujet*, auſſi-bien qu'*augmentation dans le nombre*; c'eſt une analogie conſtante dans toutes les Langues.

Cela ſuppoſé, je ne ſuis plus ſcandaliſé de ce que Moyſe met le nom de Dieu au pluriel, dès le premier verſet de la Genèſe; je n'ai garde de ſoupçonner qu'il ait voulu inſinuer la pluralité des Dieux, puiſque le verbe qu'il y joint eſt au ſingulier. Je comprends qu'il a dit אלהים (Elohim) au pluriel, pour exprimer *le Très-Haut* d'une maniére plus énergique, en donnant à ce nom une terminaiſon augmentative. Dans le même verſet, il a dit שמים (Schammaïm) *les Cieux*, pour *le Ciel*, c'eſt-à-dire, ſelon la force du terme, *le lieu le plus élevé*, & ce lieu ne ſçauroit être au pluriel. Je conçois encore pourquoi l'on trouve fréquemment en Hébreu des

noms propres d'hommes au pluriel, c'eſt pour les rendre plus expreſſifs : pourquoi le Chaldéen & le Syriaque font grand uſage des noms emphatiques qui ont la terminaiſon équivalente au pluriel ; c'eſt pour donner une plus grande idée de l'objet dont on parle. Je vois enfin pourquoi ces noms pluriels ſont joints à des adjectifs, ou à des participes ſinguliers ; c'eſt qu'alors leur terminaiſon n'eſt point deſtinée à marquer le nombre, mais à donner au nom un ſens plus étendu ; & cet Hébraïſme ſi extraordinaire ne fait plus de difficulté.

Enfin les pluriels en Chaldéen & en Syriaque ſont ſouvent terminés en ּי (ïa) j'en conclus que cette ſyllabe ſignifie *pluralité*, comme les précédentes, ou *augmentation* ; que la terminaiſon יה (ïah) qui eſt commune dans les noms Hébreux, n'a ſouvent d'autre force que d'augmenter le ſens de la racine ; que c'eſt conſéquemment la même choſe que יה (ïah) *nom de Dieu*, exprimant *l'Etre ſupérieur*, *l'Etre ſouverain*, comme on le verra, huitiéme Diſſertation, §. 3.

§. 4.

Des Adjectifs & des dégrés de Comparaiſon.

Nous appellons adjectifs les noms qui expriment un attribut & l'objet qui le poſſéde; *bon*, par exemple, exprime *la bonté* & *le ſujet où elle réſide*; ſi nous diſions, *la bonté*, ce ſeroit l'attribut ſéparé de ſon ſujet. Les adjectifs Hébreux expriment ordinairement l'un & l'autre ſans diſtinction; טוב (Tob) *le bon* & *la bonté*, le concret & l'abſtrait. Leur énergie ne peut être bien rendue que par les adjectifs neutres Grecs & Latins, Κάλον, Ἅγιον, *bonum*, *ſanctum*.

Lorſque par une préciſion métaphyſique, nous ſéparons la qualité d'avec ſon ſujet, lorſque nous diſons *bonté*, *ſainteté*, ces termes deviennent des idées univerſelles, plus expreſſives par conſéquent que l'adjectif, & ſont une maniére très-naturelle dont l'Hébreu exprime le ſuperlatif. Cette phraſe *Dieu eſt la ſainteté*, ſignifie *que Dieu eſt toute eſpéce de ſainteté, qu'il eſt la ſainteté dans toute ſon étendue*, lorſqu'elle n'eſt plus limitée à un ſujet particulier. Nous

nous ſervons fort heureuſement de la même façon de parler en François ; quand nous diſons, *cet homme eſt la ſageſſe même*, cela ſignifie *qu'il eſt très-ſage.*

Comme ce tour de phraſe n'eſt point dans le génie du Grec & du Latin, les Interprétes ſe ſont trouvés fort embarraſſés de rendre dans ces deux Langues l'expreſſion קדש הקדשים (Kodeſch, Hakodaſchim) ſi fréquente en Hébreu. Ἅγιον των ἁγίων, *Sanctum Sanctorum*, eſt un barbariſme qui ne répond pas à l'Hébreu, ce génitif y eſt étranger ; il y a littéralement *Sanctum Sancta*, ou *Sanctitas Sanctitatès*, *le Saint* au ſingulier, & *les Saints* au pluriel, *la ſainteté* & *les ſaintetés*, ou *toute eſpéce de ſainteté* ; ou plutôt *la ſainteté très-ſainte*, *ſanctitas ſanctiſſima*, parce que le pluriel ſignifie ici augmentation de qualité, & non pas pluralité.

Il y a d'autres maniéres d'exprimer les dégrés de comparaiſon en Hébreu que l'on peut voir dans toutes les Grammaires : *bonum præ vino*, pour *melius vino*, *bonum valdè*, pour *optimum*, *pulchra inter mulieres*, pour *pulcherrima*. Cela eſt ſans difficulté.

Mais les Grammairiens prétendent que les Hébreux ſe ſont encore ſervis du nom de Dieu pour exprimer le ſuperlatif, qu'ils ont dit, Pſ. 80, 11, ארזי־אל (Arzé-el) *cedros Dei*, pour *cedros altiſſimas*, Pſ. 36, 7, הררי־אל (Harré-El) *montes Dei*, pour *montes altiſſimi*; Gen. 1, 2, רוח אלהים (Roüach Elohim) *ſpiritus Dei*, pour *ſpiritus vehementiſſimus*. On pourroit même confirmer cet uſage par des expreſſions ſemblables dont le peuple ſe ſert. Il dit *un temps de Dieu*, pour *un temps beau & favorable*; *du pain de Dieu*, pour *du pain excellent*; ainſi nous diſons *un vin des Dieux*, pour *un vin exquis*.

Ces exemples ne ſuffiſent point pour me perſuader: les deux premiers peuvent ſignifier ſeulement que le temps favorable & le bon pain ſont un don de Dieu & viennent de lui; le troiſiéme eſt une alluſion au nectar fabuleux des Poëtes. Sans vouloir révoquer en doute l'attention que les Hébreux avoient pour la Divinité, on peut donner un ſens plus ſimple aux paſſages cités. Puiſque *El* ou *Elohim*, attribué à Dieu, ſignifie *Très-Haut*, il n'eſt pas étonnant qu'il le ſignifie auſſi, lorſqu'il eſt attribué aux

créatures ; ainſi *Arzé-el* exprime très-littéralement & ſans aucun myſtère *des cédres très-hauts*, & *Harré-el*, *des montagnes très-hautes*.

On m'oppoſera qu'ici le ſubſtantif eſt au pluriel, & que le nom que je prends pour adjectif, eſt au ſingulier ; que d'ailleurs ce ſubſtantif eſt en état de conſtruction, & ſuppoſe un génitif après lui. J'en conviens. Mais ſi l'on ſe rappelle ce que j'ai dit, que l'adjectif chez les Hébreux ſignifie le ſujet & ſa qualité, *le haut* & *la hauteur*, on ſentira qu'ils ont pû dire *des cédres* & *des montagnes de hauteur*, pour *des cédres & des montagnes élevés*, & qu'il n'y a rien en cela de contraire à la Grammaire. Quand même je m'écarterois de ſes régles, je ne croirois pas commettre un attentat ; elles ne ſont pas ſi ſûres que celles de l'arithmétique. On le verra dans la Diſſertation ſuivante.

Roüach Elohim de la Genèſe peut très-bien ſignifier que *Dieu lui-même ſoufloit ſur les eaux, & qu'il étoit la cauſe immédiate du vent* ; l'Ecrivain ſacré ne ſuppoſant encore rien de créé que le Ciel & la Terre, n'a pas pu ſuppoſer qu'il y eût déja une cauſe natu-

relle du vent. C'eſt ſans doute pourquoi le *Targum* a traduit : *& ventus à facie Dei ſufflans ſuper aquas*, ou *ab ore Dei*. Sans recourir à cette raiſon, Moyſe n'a-t-il pas pu dire *un vent très-haut*, pour *un vent violent*, comme nous diſons que le vent ſe léve, quand il devient plus fort ?

Pour exprimer le ſuperlatif en Syriaque, on met le monoſyllabe טוב (Tob) *bon*, devant l'adjectif. *Tob-gadol*, *fort grand*. C'eſt à la lettre *bon grand*, & cette maniére de parler eſt encore uſitée en François parmi le peuple : *un bon grand habit*, eſt *un habit fort long*. Elle eſt équivalente *à bien grand* & *beau grand*, dont on ſe ſert encore. L'ancienne expreſſion *moult grand*, eſt la même que *Gadol méod* de l'Hébreu, *magnum valdè*. Il y a même des contrées en France, où les payſans ſe ſervent de l'adjectif *gros*, pour exprimer le ſuperlatif. Ils diſent dans leur patois *gros beau*, pour *fort beau*.

Toutes ces façons de s'énoncer, qui nous paroiſſent barbares, n'ont au fond rien de plus bizarre que celles dont ſe ſervent les Langues que nous appellons polies. En François, *très* ou *fort* mis

devant l'adjectif, marquent le ſuperlatif; or *très* eſt le même que les racines Hébraïques, רז, רץ, רש (rez, rets, reſſ, reſch,) & τρὶς en compoſition Grecque; elles ſignifient *grandeur*, *quantité*, *ſupériorité*; τρισολβιος, *très-heureux*. *Fort* eſt l'adjectif *fortis* des Latins, paralléle à בר & פר (bor & phor) de l'Hébreu, & qui ſe retrouve en Grec dans ἄφκυρος; il correſpond encore à l'adverbe *valdè*, tiré de l'adjectif *validus*. Ainſi le ſuperlatif *très-beau* ou *fort beau*, conſidéré indépendamment de l'uſage, n'eſt ni plus expreſſif, ni mieux imaginé que *bien beau*, *moult beau*, ou *gros beau*.

Les dégrés de comparaiſon, qui nous ſemblent ſi élégans en Grec & en Latin, n'ont pas été formés par une méchanique différente; τέρος, qui exprime le comparatif en Grec, eſt la ſyllabe תר (ther) qui ſignifie en Hébreu *grandeur*, *ſupériorité*, *excellence*; יתר (Jether) *plus*, ou *plus grand*; יתר (Jather) *bon*, *excellent*, *ſupérieur*; τατος, marque du ſuperlatif, eſt de même la racine תת (thath) *hauteur*, *grandeur*, *groſſeur*, d'où eſt venu notre ſubſtantif *tête*, *la partie la plus élevée*; ἴων, autre comparatif, eſt l'Hébreu עז, אן (on, hon,) *force*, ou

grandeur, & ἰσος, pour le ſuperlatif, eſt אש, עש (iſc, hiſc) *grand*, ou *élevé*.

En Latin, *or*, *ior*, terminaiſons du comparatif, ſont tirés des monoſyllabes ער הר (hor) *grandeur*, *élévation*, d'où vient le Grec ὄρος *montagne* : *ſſimus*, pour le ſuperlatif, n'eſt point différent de l'Hébreu סם, שם (ſim, ſſim) ni du François *cime* & *ſommet* ; *rrimus*, autre ſuperlatif, eſt encore l'Hébreu רם (roum) *hauteur*, & le Grec βέλμη, *force*, *puiſſance*, *ſupériorité*. Ces ſignes de comparaiſon, n'ont donc rien qui les diſtingue des précédens, ſinon qu'ils ſont mis après l'adjectif qu'ils augmentent, au lieu que les premiers ſont placés avant lui. Au reſte même méthode, même analogie par-tout.

§. 5.

Des Adverbes.

La plûpart des adverbes dans les Langues ne ſont que des noms, & ne forment aucune difficulté pour la Grammaire. Si on les a conſidérés autrement en Hébreu, ſi l'on a traduit, *ſanguines innoxiè*, au lieu de *ſanguines innoxios*, 3 Reg. 2, 31, pour avoir le plaiſir

de faire un Hébraïſme & maintenir une ponctuation défectueuſe, c'eſt une erreur dont il ſeroit temps de revenir. Il y a cependant quelques adverbes qui méritent attention, & qui nous fourniront occaſion de parler des noms qui déſignent les qualités abſtraites, ou la maniére d'être des choſes. Tels ſont en Hébreu quelques adverbes terminés en *ith*, comme יהודית (Jehoudith) *Judaïcè*, *à la Juive*, ארמית, (Aramith) *Syriacè*, קדרנית (Kedoranith) *triſtement*, Malach. 3, 14, c'eſt la formation ordinaire des adverbes dans le Syriaque.

Il eſt clair que cette terminaiſon en *ith* eſt la même choſe que l'adverbe Latin *ità*; ainſi, de cette maniére; *Jehoudith* ſignifie à la lettre, *Judæus ità, ut Judæus*. Voilà pourquoi les noms Latins en *itas*, expriment *les modes, les qualités, la maniére d'être* des choſes; *quantitas, bonitas, ſanctitas*. Ils ſont auſſi terminés en *itia*, qui eſt la même racine, *juſtitia, ſapientia*; en *itus*, comme *habitus*, *ſonitus*; en *itudo*, *fortitudo*, *ſanctitudo*, & ces terminaiſons ſont à peu près les mêmes en François. Les noms Grecs en ότης leur ſont encore ſemblables, Ἀγαθότης, Ἁγιότης.

Mais la plûpart des adverbes & des noms qui marquent la maniére en François, ſont terminés en *ment*, *fortement*, *ſaintement*, *d'une maniére forte*, *d'une maniére ſainte* : *un vêtement*, c'eſt *une maniére d'être vêtu ; le ſentiment* eſt *la maniére de ſentir.* Tels ſont auſſi les noms Latins en *men* & *mentum* : *munimen*, *munimentum*, *fulcimen*, *fulcimentum.* Cette terminaiſon en *men* eſt ſûrement la même racine que notre ſubſtantif *maniére*, qui eſt plus ſimple dans *mine*, *figure*, *apparence*, & qui ſe retrouve en Hébreu ſans aucun changement : מון, מין, (moun, min) *figure*, *apparence*, *reſſemblance.*

Il eſt encore en Latin un grand nombre d'adverbes en *ter*, qui marquent la maniére, *prudenter*, *fortiter* ; & cette terminaiſon eſt relative au mot Hébreu תר, תאר (thar, thoar) *air*, *figure*, *maniére.* De même les adverbes Grecs en ῶς, qui ont le même ſens φρονίμως, ἰσχυρῶς, ſont formés de la particule ὡς, *ſicut*, par la même méthode que les adverbes Hébreux en *ith* ; & ce monoſyllabe ὡς eſt exactement paralléle aux racines הז, עז, זז (hoz, hiz, ziz,) *figure*, *reſſemblance*, *apparence.* Ainſi,

avec le ſecours des monoſyllabes, tout ſe développe, & nous appercevons l'analogie des Langues.

§. 6.

Des Particules ou Liaiſons du Diſcours.

Preſque tous les termes qui ſervent à lier les différentes parties du diſcours ſont monoſyllabes ; ce ſont par conſéquent autant de racines ; mais il n'eſt pas aiſé d'en découvrir la ſignification préciſe. Dans les Langues polies & cultivées, les Grammairiens exercés à la Logique, ont ſubtilement diſtingué les divers uſages des liaiſons ou conjonctions ; les unes ſont pour affirmer, les autres pour nier ou ſéparer, celles-ci pour rendre raiſon, celles-là pour conclurre ; rien n'eſt mieux entendu que cette diſtribution, & ne contribue davantage à la clarté du diſcours. Mais les Hébreux emploient preſqu'indifféremment leurs conjonctions à toutes ſortes d'uſages ; ſouvent ils les prennent dans le ſens le plus oppoſé. Lorſque les Grammairiens ont voulu comparer les particules Hébraïques avec celles du Grec & du Latin, ſouvent ils n'en ont

pas pris le ſens, & ils ont bâti ſur cette comparaiſon fautive des régles ſans fondement. La force radicale de la plûpart de ces monoſyllabes, n'eſt autre que de lier les membres d'une phraſe, de mettre une relation, une dépendance entre ce qui précéde & ce qui ſuit; voilà leur unique deſtination.

On nous dit que את (eth) placé en Hébreu après le verbe, ית (jath) en Chaldéen, déſignent que le nom ſuivant en eſt le régime. Cela eſt vrai, ſi ce verbe exige un régime. Mais ſi l'on conclut de-là que ce nom ſuivant eſt à l'accuſatif, & qu'en traduiſant l'on s'obſtine à le rendre par l'accuſatif Grec ou Latin, ſouvent on fera, ou un barbariſme, ou un contre ſens. *Eth* Hébreu n'eſt point différent de *et* conjonction Latine & Françoiſe, ni du Grec ἔτι, c'eſt une liaiſon & rien davantage. Par conſéquent, après un verbe paſſif ou neutre, il ne déſigne point le régime, mais le nominatif du verbe. Exod. 10,8, וישב את משה (Vajjouſchab eth moſeh) *& revocatus eſt Moyſes.* Si ce verbe, pour être traduit, demande un datif, il eſt clair qu'il faut mettre un datif, ſans s'imaginer qu'alors la conſtruction

eſt différente de l'Hébreu. *Eth* entre deux ſubſtantifs ſe traduit par *et*, ou par *cum*; ציים את איים (Tſijjim eth ijjim) *Dracones cum faunis*, *Dracones & fauni*, Jérém. 50, 39. Cette ſeule remarque anéantit au moins vingt Hébraïſmes.

Eth n'étant qu'une ſimple liaiſon, ſe trouve ſouvent remplacé par ל (lé) qui eſt une autre liaiſon. C'eſt la méthode ordinaire du Syriaque, pour déſigner le régime du verbe. Ce ל eſt notre vieille prépoſition *lé*, qui n'eſt plus en uſage qu'avec les noms de lieu : *Saint Denys lé Paris, Saint Denys près de Paris.* Elle ſubſiſte encore en Latin dans *levir*, *beau-frere*, que les Grammairiens ont ridiculement expliqué par *lævus vir.* C'eſt la racine du verbe Grec λῶ, λείς, *déſirer*, *s'attacher*, *vouloir*, & de notre verbe François *lier.*

Lé ne ſignifie donc qu'une liaiſon entre ce qui précéde & ce qui ſuit : voilà pourquoi il ſe met entre deux ſubſtantifs comme la conjonction précédente, & peut ſe traduire par *et*, Gen. 16, בין מים למים (ben maïm lé maïm) *inter aquas & aquas.*

Comme cette conjonction *lé* ſe trouve miſe pour *ad* autre liaiſon, & peut

être rendue alors par le datif Latin, lorſque les Grammairiens l'ont vûe entre un verbe & un nom, ils ont conclu que ce nom étoit au datif & que le verbe Hébreu gouvernoit le datif, au lieu que le verbe ſuivi de *eth* gouvernoit l'accuſatif. Mais ſuppoſer en Hébreu un datif & un accuſatif, c'eſt vouloir parler Latin en Hébreu. Ils ont cru conſéquemment que pour traduire à la lettre les mots de la Genèſe, il falloit dire *inter aquas ad aquas*, ce qui ſeroit un contre-ſens.

Une nouvelle preuve que *eth* & *lé* ne ſont autre choſe que des conjonctions qui marquent une ſuite, une dépendance, c'eſt que ſouvent ils ſont répétés entre pluſieurs ſubſtantifs qui ont rapport au même verbe, Gen. 45, 29, & *vocavit lé filium ſuum lé Joſeph* : 1 Sam. 5, 3, *paſces eth populum meum eth Iſraël.* Voilà pourquoi *lé* ſe met encore entre le verbe & l'infinitif qui ſuit : *voluit lé pernoctare*; entre le ſubſtantif & le participe : *erat portâ lé claudenda;* entre la prépoſition & ſon régime, *indè à lé diebus*; entre deux ſubſtantifs, pour marquer le ſecond au génitif, Gen. 16, 14, באר לחי (Béer lé haj.) *puteus viventis.*

Au lieu de *eth* & *lé*, on trouve quel-

quefois מ (mi) pour marque du régime; 1 Sam. 23, 23, *conſiderate & videte mi omnia latibula.* Il eſt vrai que *mi* eſt ordinairement prépoſition équivalente à *ex* ou *de*, mais on en concluroit très-mal qu'il a ici le même ſens, & qu'il faut traduire à la lettre: *videte de omnibus latibulis.* Ce ſeroit ſuppoſer un Hébraïſme ou plutôt un ſoléciſme, où il n'y en a point, & on n'en a que trop ſuppoſés qui n'ont pas plus de fondement.

Enfin au lieu de *eth*, le régime ſe marque encore par אל, כ, עם (el, ké, him) qui ſont d'autres liaiſons & qui ont toutes la même force.

§. 7.

du Relatif.

Ce que nous appellons relatif dans les Langues, eſt une ſyllabe ſimple dans la plûpart; ὅς, ἥ, ὅ, en Grec, *qui*, *quæ*, *quod*, en Latin, *qui*, *que*, en François, ה, ש, זה, ז, (ha, ſche, zeh, zou) en Hébreu, mais le plus commun c'eſt אשר (Asker, Aſcher, Aſſer) Les Grammairiens, ne ſçachant à quelle racine le rapporter, l'ont mis au nombre des

mots primitifs ; mais c'eſt un primitif qui n'a pas de dérivés, un pere ſans enfans. Il n'y a pas de doute que ſa vraie racine ne ſoit שר (ſcher, ſſer) *lier*, *ſerrer* ; c'eſt le Latin *aſſero*, & le Grec Σειρὰ Il ſignifie & il eſt liaiſon, parce qu'il marque relation entre ce qui précéde & ce qui ſuit. Si on examine bien la force du relatif en général, ce n'eſt rien autre choſe. Dans cette phraſe, *Dieu qui voit tout, nous conſidère*, c'eſt comme s'il y avoit, *Dieu lié a voit tout, nous conſidére.*

Le relatif en Grec n'eſt qu'une voyelle aſpirée ; auſſi a-t-on vû dans la troiſiéme Diſſertation, §. 1, que les voyelles ſeules, ou au commencement du mot, expriment ſouvent liaiſon ou relation : de-là on peut tirer une nouvelle conſéquence : *qui*, *quæ*, en Latin, *qui*, *que* en François, ne ſont point différens de כי (ki) en Hébreu, que l'on traduit ſans néceſſité par *quod* ou *quia*, lorſqu'il déſigne le *que* adverbe, qui ne s'exprime point en Latin. En effet *ki* ſe trouve en Hébreu pour ſimple relatif, Levit. 27, 2, אש כי יפליא (iſc ki japhli) *homo qui ſpoponderit*, & de même Gen. 3, 19.

Conſéquemment ce même *ki* n'eſt pas autre choſe que Καὶ en Grec, conjonction, *que* final en Latin. *Quod* relatif ou adverbe, eſt donc la même ſyllabe que כד, קד (cad, kad, quad) en Hébreu, d'où ſont venus עקד (hakad) *lier*, *garotter*, le Grec Κηδεύω, *contracter alliance*, le Latin *chorda*, le François *corde* par l'addition d'une *r*, addition qui ne ſe trouve point dans les patois où l'on prononce *code*.

Cela eſt ſi vrai que cette même particule *Kad* ſe met en Syriaque devant le participe, pour lui ſervir d'article ou de relatif; au lieu de *kad*, on y met quelquefois ד (dé) autre relatif, qui eſt la racine du verbe Grec Δέω, *lier*, & que nous retrouvons dans la prépoſition Latine *de* qui ſignifie *touchant*.

Cette étymologie du mot *Asker* liaiſon, nous fournit une explication bien ſimple d'un paſſage qui a occupé les Grammairiens, Num. 16, 5, *Dominus manifeſtabit* את אשר לו (eth aſcher lo) c'eſt, diſent-ils, à la lettre, *Dominus manifeſtabit quem ei*, pour *manifeſtabit eum qui eſt ei*. On conviendra que cette conſtruction eſt louche & obſcure. L'em-

barras diſparoît, ſi on ſuppoſe que *aſcher* n'eſt pas ici ſimple relatif, mais un nom qui ſignifie *lié*, *attaché*; *Dominus manifeſtabit ligatum ei*, ou *adhærentem ſibi: Dieu fera connoître celui qui lui eſt attaché.*

Le relatif s'exprime encore en Hébreu par *ha*, *hé*, *ʒeh*, *ʒou*, pronoms démonſtratifs, & par *ve*, qui eſt la plus commune de toutes les liaiſons.

Une fois convaincus de l'équipollence de toutes ces ſyllabes, nous comprenons pourquoi *aſcher* & *ve* s'emploient en Hébreu dans tous les ſens des différentes conjonctions Grecques & Latines; c'eſt que ces conjonctions dans leur origine n'ont pas une autre énergie que *aſcher* & *ve* liaiſons; c'eſt uniquement l'uſage qui les a modifiées dans la ſuite, qui a rendu leur ſens moins étendu, en ne mettant chacune d'elles que dans certain cas, pour lier les membres de la phraſe. Malgré cette modification, pluſieurs ſe trouvent encore employées dans dix ou douze ſens analogues; ἐπὶ en Grec ſe met pour *ſuper*, *à*, *de*, *coram*, *apud*, *in*, *ſub*, *ultra*, *præter*, *ad*, *juxta*, *propter*, *poſt*, *per*, *contra*, *uſque ad*. *Ad* en Latin, ſignifie ſouvent *in*, *prope*,

circa, *circum*, *verſùs*, *præ*, *poſt*, *propter*, *pro*, *ante*, *præter*, *ſecundùm*, *adverſùs*. Les Latins ont beaucoup allongé les conjonctions, en les joignant; *nam*, *enim*, *etenim*, *quianam*, *quoniam*, *quandoquidem*, *verum enim verò*, &c. Ce n'eſt que la répétition & le mélange des liaiſons monoſyllabes. Les Hébreux en ont uſé de même, & c'eſt un des exemples le plus ſenſible de la maniére dont les mots ont été compoſés dans toutes les Langues.

On pourroit pouſſer plus loin ce détail; mais à l'aide du Dictionnaire des Racines, il ſera facile de le prolonger tant qu'on voudra. Je tâcherai de n'y omettre aucun des monoſyllabes uſités dans nos quatre Langues, & de rapprocher leurs ſignifications, autant qu'il me ſera poſſible, opération trop négligée juſqu'ici. Ce n'eſt qu'en les comparant entr'eux qu'on en peut découvrir le vrai ſens, & cette attention me paroît néceſſaire, pour bien ſentir ce que les Langues ont entr'elles de commun, & ce que chacune d'elles a de particulier.

§. 8.

Pourquoi l'on admet plusieurs Dialectes en Grec, non en Latin, ni en François.

Comme les différentes Villes de la Gréce formoient autant de petits Etats séparés, où les Arts & les Sciences étoient à peu près également cultivés, leur langage, quoique divers, devoit être également poli. Les mœurs des Grecs mettant plus de liaison entre le peuple & les Grands, qu'il n'y en a parmi nous, tout le monde contractoit aisément la délicatesse de l'oreille & l'habitude de prononcer purement. Il n'y avoit pas dans la Gréce une Ville Capitale, une Cour de Souverain où les Sçavans & les Ecrivains eussent intérêt de se rassembler, & qui fût en droit de donner le ton aux Provinces. Athénes, quoique plus polie que les autres Villes, n'avoit point d'autorité pour leur faire adopter sa prononciation ou ses idiotismes. Un Poëte, un Orateur qui écrivoit au-delà de l'Hellespont, sûr d'être entendu par-tout, parloit à ses concitoyens leur propre langage,

ſans s'embarraſſer ſi l'on parloit mieux dans l'Attique ou le Peloponnèſe. Pluſieurs Dialectes ayant été ainſi mis en uſage par de bons Auteurs, ont mérité une conſidération à peu près égale. Ce qui a rendu la Langue Grecque ſi abondante, c'eſt non-ſeulement parce que l'on parloit de tout en public, mais encore parce qu'elle renferme tous les termes qui ont été en uſage chez pluſieurs peuples & dans un eſpace de pays aſſez étendu.

Elle le ſeroit encore davantage, ſi nous connoiſſions un plus grand nombre de ſes Dialectes, mais pluſieurs ſont demeurés dans l'oubli. Les Spartiates, par exemple, ayant toujours été groſſiers & comme barbares à l'égard des autres Grecs, & plus jaloux de former des Soldats que des Ecrivains, leur langage particulier eſt preſqu'inconnu. On ne trouve dans les anciens Auteurs & dans les Dictionnaires que quelques-uns de leurs termes & quelques veſtiges de leur prononciation qui étoit fort dure & analogue à leurs mœurs. Ainſi le Dialecte Laconique a péri. Quand on pourroit le retrouver, il ſeroit inutile pour l'intelligence des Auteurs Grecs;

aucun

aucun n'a écrit dans ce langage Il faut dire la même choſe de celui des Macédoniens.

Le Latin eut une deſtinée très-différente. Il n'a commencé à être cultivé qu'à Rome & dans le temps de la chûte de la République, c'eſt à-dire, lorſque cette ville étoit maîtreſſe de toute l'Italie & que tous les peuples Latins avoient une relation néceſſaire avec elle. Il falloit pour parler poliment cette Langue, parler comme on faiſoit à Rome, au Barreau & ſur la Tribune aux harangues, ſeul théâtre de l'urbanité & de l'éloquence Latine. Nous ne connoiſſons par conſéquent d'autre Latin que celui des Romains. Le langage des autres Cantons de l'Italie devint particulier au bas peuple de chaque Province ; aucun Ecrivain ne s'aviſa de compoſer dans le patois des Toſcans ou des Inſubres. Il n'eſt donc pas étonnant que les termes & les idiotiſmes uſités ſeulement chez ces peuples ſoient ignorés, & que le Latin ſoit ainſi moins riche & moins abondant que le Grec.

La même choſe eſt arrivée à l'égard du François. Nous n'entendons ſous ce terme que le langage qui ſe parle dans

la Capitale & à la Cour de nos Rois ; langage que les perſonnes polies de chaque Province ſont dans la néceſſité de copier, & dont tous les Ecrivains ſont obligés de ſe ſervir. On n'a compoſé en Gaſcon, en Picard, ou en tel autre jargon, que quelques Poëſies ou Cantiques à l'uſage du bas peuple. Aucune raiſon ne peut engager les Particuliers d'une Province à imiter le patois d'une autre. Il eſt naturel qu'il demeure enſeveli dans le Canton où il eſt uſité, & qu'il ne ſoit point regardé comme faiſant partie de notre Langue.

Si par un ordre de choſes tout différent, chacune de nos Provinces étoit demeurée indépendante, & qu'il ſe fût trouvé dans toutes ces diverſes contrées un nombre d'excellens Ecrivains qui euſſent compoſé chacun dans leur Langue maternelle, qui fuſſent ainſi parvenus à la polir & à la faire connoître ; il eſt clair qu'alors le François, ou plutôt la Langue de France, ſeroit la réunion de tous ces jargons divers, qu'elle ſeroit infiniment plus abondante qu'elle n'eſt, qu'un Gloſſaire qui en raſſembleroit tous les termes, ſeroit pour

le moins auſſi étendu que le Dictionnaire Grec le plus complet.

Il eſt donc de néceſſité abſolue que le François ſoit toujours pauvre, ou, ſi l'on veut, moins riche que le Grec; parce que notre Langue, conſidérée comme Langue polie, ne ſera jamais que celle de la Cour & de la Capitale, c'eſt-à-dire, d'un petit nombre de perſonnes imité & ſuivi de tous ceux qui veulent bien parler.

La conſidération, toujours attachée à ceux qui compoſent ce que l'on appelle le beau monde, inſpire aux autres l'envie de les copier, & l'affectation de ne ſçavoir que ce qu'ils ſçavent. C'eſt donc un point d'honneur d'ignorer les termes propres des arts exercés par le bas peuple. On attache ainſi une idée de baſſeſſe à une infinité de mots très-néceſſaires, & on fait rejetter des tours de phraſe fort commodes & fort heureux. Les Ecrivains, que ce préjugé met ſouvent à la torture, ne viendront pas à bout de le corriger avec toutes leurs réflexions. Cependant, malgré ſon empire, ou plutôt ſa tyrannie, on s'eſt déja vû forcé ſur pluſieurs articles, d'adopter les patois. D'où ſont venus, par exemple,

les termes propres à la Navigation, ſinon du jargon de nos Provinces Maritimes, ſeul connu des Matelots ? Les Auteurs les plus élégans ſont réduits à s'en ſervir, parce qu'il n'y en a pas d'autres ; c'eſt ainſi qu'ils ſont devenus François. De même, qu'eſt-ce que la plûpart des expreſſions affectées à l'art militaire, ſinon le vieux langage des ſoldats Gaulois conſervé parmi les gens du métier ? Mais la profeſſion des armes étant ſi noble, ne pouvoit manquer de répandre un air de dignité ſur tout ce qui lui appartient. Déja il eſt arrivé quelque choſe de ſemblable à certains Arts méchaniques, dont les Sçavans ont pris la peine d'examiner la pratique avec des yeux Philoſophes. Il a fallu bon gré, malgré, s'accommoder au Dictionnaire des Artiſans ; & ſi nous daignions accorder plus de conſidération à ces hommes ſi utiles, & plus d'attention à leurs travaux, une infinité de mots ſortis tout-à-coup de la roture obtiendroient des lettres de nobleſſe.

Mais s'il n'eſt ni convenable, ni néceſſaire de faire une étude ſérieuſe des patois, il n'eſt du moins pas inutile de les connoître. C'eſt-là ſeulement que l'on

peut découvrir les vraies origines du François. La variété de leur prononciation fournit des remarques sur le méchanisme de la parole, dont on peut faire usage pour toutes les Langues. Ceux donc qui voudroient prendre la peine de former des Glossaires complets du langage de leur Province, ne rendroient pas un mauvais service à la Littérature. Mais ce travail n'est ni facile ni agréable ; il n'y a pas d'apparence qu'il soit exécuté sitôt.

SIXIÉME DISSERTATION.

Sur la Syntaxe ou l'arrangement des mots dans le Diſcours, ſur les Régles de Grammaire & les Idiotiſmes de l'Hébreu.

§. 1.

JE crois avoir montré dans les Diſſertations précédentes, que toutes les Langues ont été formées ſur le même modéle, & en ſuivant une méchanique uniforme, ſoit dans la prononciation des lettres, ſoit dans l'union des ſyllabes, ſoit enfin dans l'uſage des mots. Cette uniformité doit faire préſumer, que dans la maniére d'arranger les parties du diſcours, il doit encore ſe trouver entr'elles beaucoup de reſſemblance. Cependant ſi nous en jugeons par la multitude d'ouvrages qui ont été compoſés ſur la Syntaxe Hébraïque, & ſur les façons de parler extraordinaires de l'Ecriture, on eſt tenté de croire que l'Hébreu eſt une Langue bizarre, où toutes les régles de Grammaire ſont renverſées, que le peuple qui la parloit étoit une eſpéce d'hommes ſinguliers,

encore plus différens des autres Nations par le langage, que par les mœurs & la religion, & ce préjugé n'eſt guères propre à inſpirer le goût d'apprendre l'Hébreu.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que les Sçavans, qui ont le plus multiplié les Hébraïſmes & les régles pour les expliquer, ſont en même temps ceux qui ont ſoutenu avec le plus de chaleur que le texte de la Bible eſt clair pour toutes ſortes de perſonnes; que c'eſt dans l'original, & non point dans les verſions qu'il en faut puiſer le véritable ſens. Je ne ſçai s'ils ont perſuadé beaucoup de Lecteurs, mais il me ſemble qu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pû pour empêcher qu'on ne les crût ſur leur parole. Ou l'Hébreu eſt une Langue fort difficile, ou ces volumes énormes de régles imaginées pour en faciliter l'intelligence, renferment bien des inutilités.

L'affectation de ſuppoſer par-tout des Hébraïſmes, me paroît avoir produit un autre effet plus pernicieux encore; elle a rendu le texte Hébreu incapable de fixer notre créance. Que l'on oppoſe le paſſage le plus clair à quel Sectaire

on voudra ; entre trois ou quatre cents régles qu'il a ſous ſa main pour en expliquer le ſens, il y aura bien du malheur, s'il ne s'en trouve pas une qui lui fourniſſe le moyen d'échapper.

Après avoir lû avec beaucoup d'attention la Philologie de Glaſſius, ouvrage d'une ſagacité infinie, & qui mériteroit d'avoir été écrit avec moins de paſſion, après avoir confronté pluſieurs Grammaires, je ſuis demeuré convaincu que les trois quarts au moins des idiotiſmes ſont venus des raiſons ſuivantes ; 1°. L'on a comparé l'Hébreu avec le Latin, qui eſt celle de toutes les Langues qui lui reſſemble le moins ; 2°. l'on n'a pas compris le vrai ſens ni l'origine de pluſieurs termes ; 3°. l'on a pris pour régle la ponctuation des Rabbins, c'eſt-à-dire, une orthographe ſouvent fautive & une prononciation vicieuſe. Je ne parle pas d'une autre ſource qui n'eſt pas la moins abondante, c'eſt l'intérêt de Secte & de ſyſtême, & l'envie de contredire la Vulgate ; je dois éviter tout ſujet d'aigreur & de diſpute, je n'ai envie de bleſſer perſonne ; mon intention eſt de rapprocher, autant que je le puis, tous les hom-

mes, en travaillant à concilier toutes les Langues.

Il eſt évident que l'on ne doit pas regarder comme idiotiſmes des façons de parler, dont les critiques ont cité des exemples dans les autres Langues. *Idiotiſme* eſt, ſelon la force du terme, une expreſſion propre & particuliére à l'Hébreu; or elle ne l'eſt plus, dès que l'on peut la trouver ailleurs. Il y en a ſans doute en Hébreu; quel eſt le langage qui n'en ait pas? Mais je ſoutiens qu'ils y ſont en petit nombre; & déja cette vérité ſemble avoir été apperçue de quelques Grammairiens. Le P. Giraudeau, qui eſt un des plus modernes, eſt auſſi celui qui en a le plus retranché. Si l'on réforme encore une partie de ceux qu'il a conſervés, ce qui reſtera doit ſe réduire à fort peu de choſe.

§. 2.

Premiére ſource des Hébraïſmes, trop d'attention à la Langue Latine.

Il ſemble d'abord que l'on a eu tort de vouloir aſſujettir l'Hébreu à la Syntaxe Latine qui n'eſt point faite pour lui: le génie de ces deux Langues eſt

totalement différent. L'Hébreu s'ajuſte beaucoup mieux à la Grammaire Françoiſe, & il y a un quart au moins des Hébraïſmes qui ſont des Galliciſmes purs. Tout ce que l'on a écrit ſur la différence infinie des deux Langues, Latine & Françoiſe, & ſur l'abus qui régne d'enſeigner aux enfans le Latin par régles, au lieu de le leur apprendre par mémoire, peut ſervir également, pour montrer la diverſité de l'Hébreu & du Latin, & la conformité du premier avec le François. On peut s'en convaincre, en choiſiſſant quelques verſets du texte Hébreu, où l'on croit qu'il y a des idiotiſmes, & en les traduiſant mot à mot, en Latin d'abord, & enſuite en François. On verra que cette traduction qui ne peut produire qu'un Latin barbare, fera ordinairement du François ſupportable, tel à peu près qu'un payſan groſſier eſt capable de le parler.

S'il eſt vrai, comme Sanctius a entrepris de le prouver, que le très-grand nombre des régles de la Syntaxe Latine ſont fauſſes & imaginaires, ç'a été une idée bien étrange de vouloir juger l'Hébreu ſur un Code de Loix qui n'exiſtent

nulle part. La Minerve, ſi ſouvent irritée contre les Grammairiens Latins, auroit déclamé avec bien plus de raiſon contre les critiques Hébreux. Mais c'eſt un mauvais exemple à ſuivre, nous nous garderons bien de l'imiter.

Il eſt donc fâcheux que l'habitude que tous les Sçavans ont du Latin, & l'envie d'éclaircir la verſion Latine de l'Ecriture, aient tourné toute l'attention des critiques du côté de cette Langue. Si la premiére Grammaire Hébraïque avoit été compoſée par un François, ſans autre ſecours qu'une étude réfléchie de ſa Langue maternelle, il n'eut preſque trouvé aucune difficulté dans la Syntaxe, & cette étude nous paroîtroit infiniment moins épineuſe.

Entrons dans le détail. N'eſt-il pas ſingulier que les critiques nous aient donné pour un idiotiſme la coutume de changer les cas en Hébreu, de mettre l'accuſatif au lieu du nominatif ou du génitif, tandis qu'il eſt certain qu'il n'y a point de cas en Hébreu ? Ils ont pris pour marques de l'accuſatif ou du génitif quelques particules qui ſervent ſeulement à lier les membres du diſcours, & qui ſont indifférentes à tous les cas.

Ainſi il n'y a rien d'irrégulier dans le paſſage, Num. 9, 19, *Columna nubis non receſſit ab eis*, quoique le ſubſtantif *columna* ſoit précédé de la particule *eth*, qui marque ordinairement le régime du verbe. Elle ne le marque point ici, puiſqu'il n'y a point de verbe avant elle; c'eſt une ſimple liaiſon entre le membre de phraſe qui précéde & celui qui ſuit. Il n'y a pas plus d'irrégularité dans ces mots, Num. 10, 2, *ad convocationem cœtûs & ad motionem caſtrorum. Eth* qui précéde les deux génitifs, marque leur liaiſon avec le nom précédent, liaiſon qui s'exprime en François par l'article *de*. Si on prétend que pour traduire à la lettre, il faut dire *ad convocationem cœtum & ad motionem caſtra*, on peut ſoutenir de même que pour traduire exactement en Latin ces mots, *le livre de Pierre*, il faut dire *liber de Petro*, parce qu'il y a *de* en François qui ſe rend ſouvent par *de* en Latin.

Les Grammairiens ont commencé par ſe perſuader que ce qu'on appelle génitif en Latin, ne ſe trouve en Hébreu que lorſque le nom précédent eſt en conſtruction; mais c'eſt une fauſſeté; 1°.

parce que de leur propre aveu l'état de conſtruction ſe met ſouvent pour l'état abſolu ou au contraire ; ainſi l'état de conſtruction n'eſt point un ſigne certain du génitif ; 2°. ce qu'il leur plaît d'appeller état de conſtruction, n'eſt ſouvent qu'une terminaiſon abrégée & une prononciation plus commode ; d'autres fois c'eſt une terminaiſon emphatique ou augmentative. Ainſi nous ne traduirons point אשרי-האיש (Aſchré Haïſch) Pſ. 1, 1, *beatitudines viri*, ou *vir beatitudinum*, mais *vir beati*, pour *beatiſſimus*. Le pluriel eſt ici augmentatif ; l'état de conſtruction marque relation & rien davantage (*a*) ; 3°. de même qu'en François le génitif ſe marque par l'article *de* qui eſt une liaiſon, il ſe marque en Hébreu par *eth*, *lé*, *vé*, *mé*, qui ſont d'autres liaiſons. Traduire *iniquitatem & cœtum*, Iſ. 1, 13, pour *iniquitatem cœtûs*, c'eſt chercher de l'embarras où il n'y en a point.

(*a*) On peut oppoſer la traduction de Saint Paul, Rom. 4, 6. Μακαρισμὸν τῦ ἀνθρώπυ ; mais nous perſuadera-t-on que ce grand Apôtre ait penſé à nous enſeigner la Grammaire ? La verſion Syriaque porte : *Beatitudines ſuæ viro* ; on auroit mieux traduit : *Benè eſt viro*. Ce que l'on prend pour le pronom *ſuæ*, eſt le verbe ſubſtantif.

On a regardé encore comme un Hébraïſme l'uſage de joindre deux ſubſtantifs par une conjonction, pour marquer le ſecond au génitif, ou pour exprimer un adjectif; par exemple, *montes in Gelboë*, les monts de Gelboë; *Catinus ad terram*, un panier de terre; *formido ad gladium*, la peur du glaive; *aper de ſylvâ*, un ſanglier de la forêt. On a dit *ſulphur & ignem*, du ſoufre enflammé; *ſilentium & vocem*, une voix baſſe; *vices & exercitus*, des armées qui ſe ſuccédent, &c.

Il n'y a qu'à ſe rappeller ce qui a été dit dans la Diſſertation précédente, que toutes les prépoſitions & conjonctions Hébraïques n'ont d'autre force que d'exprimer la liaiſon, qu'elles ne ſignifient pas plutôt *in* ou *de*, que *ad* ou *ſuper*; que toutes ſont analogues à notre monoſyllabe *de*, article & prépoſition. Pour lors on lira en Hébreu comme en François, *monts de Gelboë, ſanglier de la forêt, feu de ſoufre, abaiſſement de voix, ſucceſſion d'armées*; on ne nous donnera plus comme autant d'Hébraïſmes des phraſes encore plus ſimples: *natus mulieris*, né d'une femme; *formatus Dei*, formé de Dieu; *virga de ferro*, verge de fer.

out cela n'eſt point du Latin, mais eſt de très-bon François. Voilà pour :s Hébraïſmes des cas.

Une des régles les plus ſacrées de la grammaire Latine, c'eſt la concordance ntre le ſubſtantif & l'adjectif, ou le parti-:ipe, entre le verbe & le nominatif, &c. En Hébreu on trouve à tout moment des noms ſinguliers avec des adjectifs, des participes, des verbes pluriels, & *vice verſâ*; des noms maſculins avec des adjectifs, des participes, des verbes féminins, & voilà des Hébraïſmes. Point du tout, puiſque ces irrégularités prétendues ſe trouvent dans les autres Langues. Un nom collectif, quoique ſingulier, ſe joint très-bien avec un adjectif ou un verbe pluriel; on dit élégamment en Latin : *turba ruunt, pars merſi*; en François, *la plûpart noyés, le grand nombre courent.*

Les pluriels ne ſe diſtinguent en Hébreu que par leur terminaiſon; or nous avons vû que cette terminaiſon ſert ſouvent moins pour marquer le nombre que pour augmenter la ſignification, & c'eſt la raiſon des phraſes, *creavit altiſſimi*, & *vir beati*, déja citées.

Ce que l'on prend pour des adjectifs,

ou ſubſtantifs pluriels, ſont quelquefois des adverbes auxquels on a donné la terminaiſon du pluriel, pour les mettre au ſuperlatif; envain voudroit-on les accorder avec les ſubſtantifs qui les précédent. Les verbes étant ſouvent impersonnels en Hébreu, comme dans les autres Langues, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient de la diſcordance avec leur antécédent; il n'y a pas plus d'Hébraïſme dans leur conſtruction que dans cette phraſe Latine : *nos egredi oportet*, ou *neceſſe eſt*.

De même les genres en Hébreu ne ſont marqués par aucun ſigne certain; une terminaiſon féminine peut déſigner ſeulement un diminutif, ſans changer le genre. Comme il n'y a que deux ſexes dans la nature, l'Hébreu n'a auſſi que deux genres, le maſculin & le féminin; le neutre, qui dans les autres Langues ſignifie l'eſpéce d'objets où l'on n'apperçoit point la diſtinction des ſexes, s'exprime en Hébreu, tantôt par l'un, tantôt par l'autre. De-là il eſt arrivé que la plûpart des noms qu'il a plu aux Grammairiens de regarder comme maſculins ou comme féminins, ſont réellement du genre commun, & peu-

vent ſe conſtruire avec l'un ou l'autre indifféremment, comme l'a très-bien remarqué le P. Giraudeau.

Mais cet habile Grammairien a cru devoir faire un article particulier de ce qu'il appelle la concordance partagée, *concordantia diviſa*, qu'il croit uſitée ſeulement en Hébreu. On comprendra ce que c'eſt par les exemples qu'il en donne : Exod. 37, 29 ; *fecit mixtionem odorum purum* ; l'adjectif *purum* s'accorde en nombre & en cas avec le ſubſtantif *mixtionem*, & en genre avec le génitif *odorum* : 1 Sam. 2, 4 ; *ſagitta fortium fracti* ; *fracti* eſt au même cas que *ſagitta*, mais il ſuit le genre & le nombre de *fortium* : de même, Num. 19, 13, *liquores ſeparationis aſperſus eſt* : Jérém. 10, 22, *ſonus auditionis egreſſa eſt* : Job. 15, 20, *numerus annorum abſconditi ſunt.*

Rappellons ici quelques obſervations faites ci-devant, & l'on ſentira que tous ces paſſages ſe peuvent ajuſter ſans concordance. J'ai dit que l'adjectif Hébreu ſignifie *le ſujet & l'attribut, le concret & l'abſtrait*, & qu'on doit ſouvent l'exprimer par le neutre. On peut donc le ſuppoſer tel dans le premier paſſage :

fecit mixtionem odorum purum quid ; mixtionem quæ erat aliquid purum, & c'eſt la phraſe, *triſte lupus ſtabulis* des Latins. Dans le ſecond de même : *ſagitta fortium fracta*, au neutre, *res fractæ*, ou *fractiones*, & il eſt au pluriel, parce qu'il eſt queſtion d'un grand nombre de fléches, qu'ainſi *ſagitta* eſt cenſé collectif. Dans le troiſiéme, le verbe eſt imperſonnel : *liquoribus ſeparationis aſperſum eſt*, l'aſperſion ſe fit de liqueurs différentes. Dans le quatriéme, il n'eſt pas ſûr que *ſonus* en Hébreu ſoit du maſculin ; & dans le cinquiéme, *abſconditi ſunt* eſt au pluriel, parce que *numerus annorum* eſt collectif. Ainſi la régle de la concordance partagée n'eſt pas néceſſaire.

Il en eſt encore une autre que la Syntaxe Latine a fait imaginer. Chez les Latins un nominatif ne demeure point ſeul, ſans un verbe auquel il ſe rapporte ; en Hébreu l'on trouve ſouvent un nominatif ſans verbe, qui eſt déterminé à un autre cas par l'affixe, ou pronom qui ſuit ; c'eſt ce que le P. Giraudeau appelle *caſus ſuſpenſus cum affixo determinante*. Par exemple, Exod. 32, 1 ; *Moyſes ignoramus quid acciderit*

ei. Ce *Moyſes* eſt un nominatif en ſuſpens qui ne ſe rapporte à rien ; mais le pronom *ei* nous marque qu'il faut traduire au datif : *Moyſi neſcimus quid acciderit* : Pſ. 11, 4, *Dominus in cœlo ſedes ejus* : Num. 14, 24, *Servus meus, fuit ſpiritus alter cum eo* : Num. 17, 2, *Quiſque nomen ejus ſcribes in virgâ ejus*. Rien n'eſt plus commun que cette conſtruction.

Si on pouvoit ſe réſoudre à oublier le Latin, on ſentiroit qu'il eſt faux que *Moyſes* ſoit en Hébreu au nominatif, qu'il eſt faux que le pronom ſoit au datif, & que ni l'un ni l'autre ne ſont fixés en Hébreu à aucun cas. Mais comme il eſt clair que le nom *Moyſes* & le pronom *ei* ſont la même perſonne, on comprend qu'en traduiſant dans une Langue où les cas ſont diſtingués, ils doivent être mis tous deux au même cas : en ajoutant peu de choſe, la conſtruction Hébraïque devient Françoiſe : *Ce Moyſe qui nous conduiſoit, nous ne ſçavons ce qui lui eſt arrivé.*

Dans le ſecond exemple le verbe eſt ſous-entendu ; or ce verbe peut être également *ſum* ou *habeo* : *Dominus habet in cœlo ſedem ejus* ou *ſuam* ; & ce n'eſt plus qu'une ellipſe commune dans toutes

les Langues, comme *Dî meliora piis*, en ſous-entendant *dent* ou *faciant*.

Le troiſiéme s'explique fort bien en y ſuppoſant une parenthéſe ; il y a : *ſervus meus Caleb (quia fuit ſpiritus alius cum eo) & ſecutus eſt me*. Le nominatif peut ſe rapporter à *ſecutus eſt* ; ו (vé) qui n'eſt qu'une conjonction, n'empêche point ce rapport.

Le quatriéme exemple n'eſt point différent du premier, & c'eſt la conſtruction Françoiſe, lorſqu'il y a un participe dans la phraſe : *chacun ayant ſon nom, vous l'écrirez ſur ſa baguette*. Il eſt vrai que ce participe fait une grande difficulté pour ceux qui commencent à compoſer en Latin, pour ſçavoir s'il eſt au nominatif, ſi c'eſt le régime du verbe, ou s'il faut le mettre à l'ablatif abſolu ; mais encore une fois l'Hébreu & le Latin ne ſympathiſent point enſemble.

Il faut raiſonner de même, lorſque c'eſt le relatif qui eſt en ſuſpens, comme dans les phraſes ſuivantes : Gen. 1, 11 ; *terra germinet arborem quæ fructus ejus in eâ*. Pſ. 1, 4 ; *ſicut pulvis qui ventus projicit eum* : Gen. 3, 23 ; *ad colendam terram quæ ſumptus eſt ex ibi*. Dès que l'on ſuppoſe le relatif au nominatif, cela

une conſtruction monſtrueuſe en La-
; mais le relatif en Hébreu n'a ni
re, ni nombre, ni cas, c'eſt une
ple liaiſon. Qu'eſt-ce qui peut donc
pêcher de traduire, *arborem cui fructus
in eâ*, ou *cujus* ? *Pulvis quem ventus
jicit eum.* Le premier exemple rendu
François ne péchera point contre la
ımmaire : *un arbre à qui ſon fruit ſoit
lui* ; le ſecond feroit du patois. Dans
roiſiéme, le relatif n'exprimant qu'un
port de lieu, ſe peut très-bien tra-
re par les adverbes de lieu *quò*, *quâ*,
lè, *ubi*, & l'on dira mot à mot *terram
lé ſumptus eſt ex ibi.* Ce n'eſt plus
un pléonaſme commun, & c'eſt ainſi
: l'ont enviſagé la plûpart des Gram-
iriens.

Les idiotiſmes qui regardent les verbes,
nt rien d'embarraſſant, ſi l'on veut
perſuader ce que j'ai tâché de prouver
ıs la quatriéme Diſſertation, que les
:bes Hébreux ne ſont que des parti-
ıes aoriſtes ou indéterminés. Dès-lors
regarde comme nuls les changemens
étendus de temps, de modes, de voix,
rce que tout cela n'eſt point diſtingué
fixe comme en Latin. Ces expreſſions
die facere, *poſt gignere*, *propter ad-*

ducere, qui ſont barbares en Latin, ſont exactement Françoiſes, & même fort uſitées en Grec. Nous diſons *le jour de s'aſſembler*, *le moment de ſortir*, *après avoir engendré*, *pour amener*, *pour avoir amené*; ces barbariſmes ne doivent donc épouvanter perſonne.

Un des changemens qui ſurprend le plus en Hébreu, c'eſt celui des perſonnes. Ainſi, diſent les Grammairiens, Gen. 49, 4; *ſtratum meum* עלה *aſcendit*, pour *aſcendiſti*: Thren. 3, 1, *ego vir* ראה *vidit afflictionem*, pour *vidi*. Mais il faut faire attention qu'en changeant les points on aura le participe עלה, ראה, qu'ainſi cet Hébraïſme prétendu n'eſt qu'une ponctuation vicieuſe.

Il n'eſt pas plus étonnant que la ſeconde perſonne paroiſſe quelquefois miſe pour la troiſiéme, ou au contraire, Neh. 4, 12; *ex omnibus locis quibus reverſi fuerint ad nos*, il y a, *reverſi fueritis* תשובו, pour ישובו: Iſ. 1, 29; *quia pudefietis propter lucos*, &c. le texte porte *pudefient* יבשו, pour תבשו. Mais j'ai averti dans la troiſiéme Diſſertation, §. 5, que י & ת ne ſont pas ſeulement les marques diſtinctives des perſonnes, mais qu'ils ſont encore démonſtratifs & tien-

nent lieu d'articles au commencement des mots. Ils désignent donc ici des participes ; & par conséquent il n'y a aucun changement de personnes.

En voici encore un exemple qui a embarrassé les critiques : Ps. 12, 6 ; *Exurgam dicit Dominus, ponam in salutari*, ou *in salute. Confidam*, ou *fiducialiter agam in eo* ; Héb. יפיח לו (Japhiah lo). Cette version est très-juste ; חפיח (Hephiah) est le même que le verbe François *se fier, mettre sa confiance* ; י est mis à la première personne, au lieu de א, pour ne pas mettre deux aspirations de suite אחפיח (Ahephiah). Mais les Grammairiens qui ont pris ce י pour le signe de la troisiéme personne, ont traduit *illaqueabit eum*, qui ne fait aucun sens ; & ils ont supposé que la Vulgate avoit lû autrement, ce qui est faux. Il y a bien d'autres passages où l'on a voulu corriger la Vulgate avec aussi peu de fondement ; je le montrerai ailleurs.

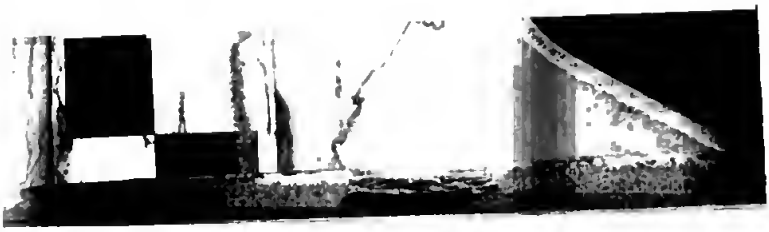
§. 3.

Seconde source des Hébraïsmes, plusieurs termes dont on n'a pas pris le sens.

Il y a plusieurs termes d'un usage com-

mun en Hébreu, dont les Grammairiens paroiſſent n'avoir pas compris toute la ſignification, & comme ils n'ont pas trouvé en Latin des équivalens pour en rendre toute l'énergie, ils l'ont trop reſtreinte, & ont fait par ce moyen des Hébraïſmes qui ne ſubſiſtent que dans leurs verſions Latines.

Par exemple, en traduiſant בעל (Bahal) par *Dominus*, nous trouverons en Hébreu, *Dominus ſomniorum*, pour *ſomniator*; *Dominus ſagittarum*, pour *ſagittarius*; *Dominus iræ*, pour *iratus*; *Dominus inimicitiarum*, pour *inimicus*; *Domini fœderis*, pour *fœderati*; *Domina pythonis*, pour *pythoniſſa*; & ces façons de parler nous paroiſſent fort bizarres. Mais cette bizarrerie vient uniquement de ce que le Latin *Dominus* n'a pas un ſens auſſi étendu que le mot Hébreu. Celui-ci eſt exactement ſynonime à notre ſubſtantif *homme*. Auſſi verrons-nous dans le §. ſuivant que le nom d'*homme* a été tiré de l'idée de ſupériorité, parce que c'eſt le principal individu de l'eſpéce. Il n'eſt donc pas ſurprenant que *homme* & *maître* ſoient ſynonimes en Hébreu; au lieu que *homo* & *Dominus* ne le ſont pas en Latin. Or quel inconvénient



nvénient y a-t-il de dire, *l'homme aux ves*, pour *le rêveur ? Homme de flé- es*, fera-t-il un plus mauvais effet en ébreu, qu'en François, *homme d'épée, mme de cheval ?* On péut donc dire, *mme de colère, homme d'inimitié, mme d'alliance*, comme nous diſons, *mme d'affaires, homme de bon caractère, mme d'un agréable commerce* ; & il y a pas ombre d'idiotiſme dans toutes ; expreſſions.

Nous pouvons faire la même remar- e ſur les racines בן , בר , בת (ben, , bath) qui, rendues en Latin par *us* & *filia*, font des expreſſions inouies : *us impietatis*, pour *impius* ; *filius olei pinguedinis*, pour *pinguis* ; *filius mor-* , ou *plagarum*, pour *dignus morte, plagis* ; *filii orientis*, pour *orienta-* ; *filius areæ*, pour *triticum* ; *filius ûs*, ou *pharetræ*, pour *ſagitta* ; *filia tici*, pour *canora* ; *filia vocis*, pour *tio*, ou *oraculum*, &c.

Pour ſçavoir ſi ces expreſſions ſont pres ou métaphoriques, il faut re- nter au ſens primitif de *ben*, *bar*, *h*. Ils ſignifient non-ſeulement ce qui : , ce qui eſt produit, mais encore qui eſt uni & attaché, & c'eſt pour

cela qu'on s'en eſt ſervi pour exprimer *fils & fille*. Qu'eſt-ce qu'un fils à l'égard d'une mere ? C'eſt non-ſeulement ce qui eſt ſorti de ſon ſein, mais ce qu'elle porte entre ſes bras, ce qui eſt pendu à ſon col, ce qu'elle ne quitte jamais. Voilà deux idées contraires, mais étroitement unies, par leſquelles on a déſigné la filiation, ſoit dans l'eſpéce humaine, ſoit chez les animaux. On le verra par l'explication de tous les mots qui l'expriment dans nos quatre Langues.

Ben, *bar*, *bath* ſont donc des termes beaucoup plus génériques que *filius* & *filia*. Ils expriment en général ; 1°. tout ce qui ſort ou qui eſt ſorti ; ainſi *filii orientis*, ſignifie à la lettre, *ceux qui viennent de l'orient* ; *filius areæ*, *arcûs*, *pharetræ*, *ce qui ſort de la grange*, *de l'arc*, ou *du carquois*. *Filia vocis*, c'eſt *emiſſio vocis*, ou *vox emiſſa*, & cela par la force des termes, ſans aucune métaphore.

2°. Dans un ſens contraire, ils expriment tout ce qui eſt lié, uni, attaché à quelque choſe ; voilà pourquoi on a donné ces épithétes, non-ſeulement aux enfans à l'égard de leurs peres & meres, mais encore aux domeſtiques,

aux eſclaves, aux diſciples, aux compagnons, aux habitans. Par conſéquent, au lieu de *filius impietatis*, la lettre porte *partiſan de l'impiété*; *filius mortis*, *dévoué à la mort*; *filius pinguedinis*, *doué de fertilité*: & ces prétendues traductions Latines ſont plutôt de vrais contre-ſens.

3°. בן (Ben, Bin,) ſignifient ſouvent *in*, *inter*, *intrà*; Jon. 4, 11. *Tu doles ſuper hederam ..... quæ ſub unâ nocte nata eſt, & ſub unâ nocte periit*, ou *intrà unam noctem*. Au lieu de *ſub*, il y a בן en Hébreu. Mais les Critiques, pour ſe ménager le double plaiſir de faire un Hébraïſme & de contredire la Vulgate, ne manquent pas de traduire, *qui filius noctis fuit & filius noctis periit*. De même dans une infinité de paſſages où les Ponctuateurs auroient pu mettre בן (bin) *inter*, ils ont mis בן (ben) *filius*; & les partiſans de la Maſſore ſe feroient hacher plutôt que d'en démordre.

De même qu'en François nous changeons quelquefois la prépoſition en ſubſtantif, & que nous diſons *le deſſus*, *le deſſous*, *les dedans*, *les dehors*, les Latins ont auſſi formé *ſuperi* & *inferi*

de *ſuper* & *infrà*, & les Grecs diſent comme nous τὰ ἐντὸς, *les dedans*, τὰ ἐκτὸς, *les dehors*. Il n'eſt donc pas extraordinaire que de la prépoſition בן (bin) *inter*, les Hébreux aient formé le ſingulier בן (ben) & les pluriels בנים, בנים, בנות, (banim, benaïm, banoth) pour ſignifier *les dedans, l'intérieur, ce qui eſt dedans*, ou *ce qui entre dedans*. Ainſi *filia maris*, exprime *ce qui eſt dans la mer*; & *filia cantici*, Eccl. 12, 4, doit ſe traduire *introïtus cantici*, ou *auditio cantici*. Mais les Grammairiens, qui ne remontent point à la racine, ne l'entendent pas ainſi, & par-tout où ils voient ces noms au ſingulier ou au pluriel, c'eſt toujours pour eux *filius*, ou *filii*, & voilà comme ſont nés les Hébraïſmes.

Par une alluſion encore plus ridicule, ils prétendent que l'expreſſion Syriaque בר אגרא (bar egoro), pour déſigner la maladie d'un lunatique, ſignifie à la lettre *filius tecti*, parce que les lunatiques ſe précipitoient en bas des toîts, & qu'ainſi le toît accouchoit d'un homme. Ils ne voient pas que *bar* ſignifie *maladie*, c'eſt la racine du Grec βαρὺς, *peſant, incommode*. *Gar, gor, gur*, exprime dans

toutes les Langues *tour*, *circuit*, *révolution*; c'eſt le même que τύρος, *gyrus*, *gyrouette* : par conſéquent *bar egoro*, déſigne *une maladie périodique*, *une maladie qui circule*, *qui revient de temps en temps*.

Perſonne ſans doute ne ſera ſurpris de ce que l'on attribue ici aux ſyllabes *ben*, *bar*, *bath*, des ſignifications oppoſées, *entrée* & *ſortie*, *liaiſon* & *ſéparation*. On verra la même choſe dans tous les mots primitifs, & dans le Dictionnaire des Racines, ces quatre ſens différens ſeront démontrés par des dérivés dans nos quatre Langues.

Mais on ne manquera pas de m'objecter que la plûpart des traductions que je déſapprouve ſe trouvent en propres termes dans les Septante, & dans le nouveau Teſtament, où nous liſons υἱὸς θανάθου, υἱὸς γέεννης, &c. Eſt-il probable que les Auteurs de ces traductions n'aient pas conçu l'énergie de leur propre Langue & le vrai ſens des termes? Ils l'ont compris ſans doute, mais ne trouvant pas en Grec un terme auſſi général que le mot Hébreu ou Syriaque, ils ont pris celui qui y répondoit le plus communément. Or il eſt certain que

le mot qui répond le plus communément à *ben* & *bar*, c'eſt υἱὸς en Grec, *filius* en Latin ; mais il n'eſt pas moins vrai que ces deux derniers ne rendent point dans l'uſage tout le ſens des deux premiers, & que pour accommoder la traduction au génie du Grec & du Latin, il faut en ſubſtituer d'autres. Je ne crois point manquer de reſpect en cela pour les Auteurs inſpirés du nouveau Teſtament ; l'inſpiration ne leur a pas été donnée pour nous apprendre le ſens Grammatical des mots ni la méchanique des Langues. Ma réponſe eſt fondée d'ailleurs ſur les propres termes du Traducteur Grec de l'Eccléſiaſtique. Οὐ γὰρ ἰσοδυναμεῖ αὐτὰ ἐν ἑαυτοῖς Ἑβραϊστὶ λεγόμενα, καὶ ὅταν μεταχθῇ εἰς ἑτέραν γλῶσσαν. *Non enim eandem vim habent Hebraïca quandò tranſlata ſunt in aliam linguam.* Prolog. Eccl.

On ne s'eſt pas moins trompé ſur le mot בית (beth) *domus*. Non-ſeulement on lit en Hébreu *domus ſervorum*, *lieu*, ou *pays de ſervitude*, *domus remotionis*, *lieu écarté*, *domus ſæculi*, *domus quietis*, *tombeau*, *ſépulchre* ; mais ſi nous en croyons les Rabbins & leurs Sectateurs, on trouve Iſ. 3, 20, *domus*

animæ, pour ſignifier des *ornemens de femme*. L'uſage de ce terme eſt encore plus univerſel en Chaldéen & dans les paraphraſes, où on lit *domus congregationis*, pour *congregatio aquarum*; *domus irrigationis*, pour *terra irrigua*; *domus boum*, pour *armentum*; & *le front d'Aaron*, Exod 28, 38, eſt appellé, dit-on, dans le *Targum*, *domus oculorum Aaronis*. Selon la même méthode les Rabbins appellent des gants *domus manûs*, ou *digitorum*, & *un voile*, *domus faciei*, &c.

Je conviens que ſi *beth* ne ſignifie rien autre choſe que *domus*, *une maiſon*, voilà des métaphores bien extraordinaires, & il faut avouer que les Hébreux ne parloient pas comme les autres hommes. Mais cette ſuppoſition eſt une erreur. *Beth* dans les Langues Orientales eſt un terme auſſi générique que *lieu* en François, *locus* en Latin; c'eſt donc très-mal à propos que l'on reſtraint ſa ſignification à la ſeule idée de maiſon.

1°. Il faut remarquer d'abord que *Beth* eſt la même racine que *Bath* de l'article précédent; l'un de ſes ſens, comme nous avons dit, eſt d'exprimer *lien*, *arrêt*, par conſéquent *le lieu où*

l'on s'arrête, le repos & le lieu du repos. On remarquera en même temps que *lieu* en François n'a pas une racine différente du verbe *lier*, que par une analogie conſtante, *locus* en Latin, τόπος en Grec, מקום (makom) en Hébreu ſont de même tirés des racines qui expriment, *lien* & *arrêt*. Or en mettant *locus* au lieu de *domus* dans pluſieurs des phraſes citées, la métaphore diſparoît & le ſens devient clair.

2°. Selon l'ordre naturel des analogies, toute racine qui ſignifie *lien*, ſignifie auſſi ce qui environne, comme *un lien, une bande, une écharpe, une ceinture, un voile, un habit, une couverture*; voilà pourquoi *Beth*, *lien*, eſt employé pour exprimer *couverture*. Or que des gants ſoient appellés *couverture des mains*, & *un voile couverture du viſage*, il n'y a pas là de myſtère; mais pour les appeller *maiſon des mains*, &c. il faudroit extravaguer.

3°. *Beth*, en ſuivant toujours le même fil d'idées, ſignifiant *enceinte* & *couverture*, a exprimé conſéquemment *ce qui eſt creux* & *fermé*, *ce qui eſt propre à ſerrer, à renfermer quelque choſe*. *Beth* en ce ſens eſt le même que le François

Boëte, le Grec βαθὺς, βαθὸς, βυθὸς. Ainſi בתי־הנפש (Bathé hannepheſch) dans Iſaïe, ſignifie *des boëtes d'odeurs & de parfums*, & a été parfaitement rendu dans la Vulgate par *olfactoriola*. Ceux qui ont traduit *domus animæ*, & qui ont débité là-deſſus des rêveries, n'ont ſenti la ſignification ni de l'un ni de l'autre de ces deux termes. Le dernier ne déſigne *l'ame* en Hébreu que parce qu'il ſignifie *le ſouffle*; or dans toutes les Langues, *ſouffle*, *vapeur*, *odeur* ſont ſynonimes. *Beth* a le même ſens, Pſ. 45, 9, *Myrrha & gutta & caſia in veſtimentis tuis ex pyxidibus eburneis.*

4°. *Beth* dans Ezech. 1, 27, & ailleurs ſignifie *inter*, *intrà*, *intùs*; ainſi le paſſage du *Targum* ridiculement traduit par *Domus oculorum Aaronis*, ſignifie, *inter oculos Aaronis.*

Un autre terme dont il me ſemble que l'on n'a pas compris les différentes ſignifications en Hébreu eſt le ſubſtantif פה, פי, פניהם (phé, phi, phanim, pé, pi, panim) *la bouche* ou *le viſage*: de-là l'expreſſion ſi commune dans les verſions *in ore gladii*, pour dire, *au fil de l'épée*, & l'on ne voit pas l'origine de cette métaphore. Selon les Critiques,

Gen. 43, 7, il y a, *ſecundum os verborum iſtorum*, pour *ſecundum verba iſta*; Num. 26, 56, *ſecundum os ſortis*, pour *ſecundum ſortem* : Prov. 26, 6, *inſtrue puerum ſecundùm os viæ ſuæ*, pour *juxtà viam ejus*; d'où ils concluent que dans les prépoſitions לפי, כפי (léphi, képhi), *juxtà*, *ſecundùm*, la ſyllabe *phi* eſt explétive, c'eſt-à-dire, inutile : enfin Gen. 23, 3, il y a ſelon eux : *ſurrexit Abraham à facie mortui ſui*, pour *à mortuo ſuo*, & ils blâment la Vulgate d'avoir traduit *ab officio funeris*. Tout ceci mérite d'être éclairci.

1°. פא, פה, פי, (Pa, pe, pi, pha, phé, phi) ſignifient en Hébreu *pointe* & *tranchant*, comme *acies* en Latin, & ces deux ſignifications ſont toujours réunies : חרב פיות (Chereb Phioth) Prov. 5, 4; *gladius biceps* : שני פיות (Schené Péoth) Jud. 3, 6; *duæ acies* : חצרה פים (Haphtſirah Phim) 1 Sam. 13, 21; *retuſio acierum* : מורג בעל פיפיות (Morag Bahal Pipioth) If. 41, 15; *plauſtrum habens roſtra ſerrantia*. Ainſi לפי חרב (lephi chereb) Gen. 34, 26, &c. ſignifie à la lettre, *in acie gladii*, *au fil de l'épée*, & non pas *in ore gladii*, parce que *os* en Latin n'a pas cette ſignification.

On m'oppoſera que ces mots ſont cependant traduits par les 70 & dans le nouveau Teſtament par ἐν στόματι μαχαίρας ; mais il faut faire attention que στόμα exprime en Grec, non-ſeulement *bouche* & *ouverture*, mais encore *coupure* & *tranchant*, tout comme *phi* en Hébreu, puiſque δίστομος ſignifie *anceps ; utrinque ſcindens*, & l'un & l'autre ſont dérivés de τέμνω, *couper*.

2°. En effet les mêmes racines, qui expriment *pointe* & *tranchant*, déſignent auſſi leur effet, *l'action de percer & de couper*, *l'ouverture faite par la pointe*, *la coupure faite par le tranchant* ; voilà l'origine du double ſens de στόμα & στόμος ; voilà pourquoi *pha*, *phe*, *phi*, qui ſignifient *pointe* & *tranchant*, ſignifient auſſi *la bouche qui eſt une coupure*, ou *une ouverture dans le viſage* ; & ils ſe diſent non-ſeulement de la bouche de l'homme, de la gueule des animaux, mais encore de toute autre ouverture, *de la bouche d'un puits*, Gen. 29, 2, 3, 8, 10, *du creux d'une fontaine*, Iſ. 9, 17, &c.

3°. *Coupure* & *partage* ſont ſynonimes ; *phi*, *coupure*, déſigne donc encore *partage* ou *partie* ; ainſi פי שנים (phi

ſchenaïm) ne ſignifie pas *os duorum* ; mais *pars duorum*, pour *pars-duplex*.

4°. *Fil* en François ſignifie *tranchant : donner le fil à un raſoir* ; mais il exprime auſſi *ſuite, ſucceſſion, continuité : ſuivre le fil d'une affaire*. Ces deux ſens contraires ſont fondés ſur une analogie évidente, parce que le tranchant d'une lame reſſemble à un fil délié. Voilà pourquoi *phi* en Hébreu, *tranchant*, ſignifie encore *liaiſon, ſuite, ordre, ſucceſſion*, ainſi Gen. 43, 7, עַל פִּי (hal phi) eſt bien traduit par la Vulgate *per ordinem, de ſuite*. *Lephi, Kephi*, ſignifient donc *juxta ordinem, juxtà ſeriem*, & c'eſt le ſens des phraſes citées ci-devant, *ſecundùm ordinem*, ou *tenorem verborum iſtorum, ſecundùm ordinem ſortis, juxtà ordinem viæ ſuæ* ; en quoi il n'y a rien que de clair & de naturel.

5°. פָּנִים (Phanim) n'eſt point le pluriel de פֶּה (phé) mais de פָּן (phan, phen) inuſité au ſingulier ; il a les mêmes ſignifications que *phé* & *phi* ; il exprime comme eux *la bouche, le viſage, la préſence*, & de plus *liaiſon* & *occupation, garde* & *conſervation*. On peut donc traduire, Gen. 23, 3, *ſurrexit Abraham*

à conſpectu mortui ſui, ou *à curâ*, *à cuſtodiâ mortui ſui*, ou comme la Vulgate, *ab officio funeris*; c'eſt toujours le même ſens.

Je pourrois faire encore les mêmes remarques ſur les mots יד (jad) *manus*, דבר (dabar) *verbum*, בכר (bacar) *primogenitus* & pluſieurs autres; mais on trouvera dans le Dictionnaire des Racines tous ces termes expliqués, l'origine de leurs divers ſens, les raiſons de leurs différens uſages.

§. 4.

Troiſiéme ſource des Hébraïſmes, les fauſſes Etymologies.

Une des principales raiſons qui ont empêché les Grammairiens de découvrir le vrai ſens de pluſieurs termes Hébreux, c'eſt qu'ils n'en ont pas connu la ſource; ils les ont fait deſcendre de racines avec leſquelles ces termes n'ont aucun rapport, & ils en ont donné conſéquemment des étymologies ridicules. Je n'en citerai qu'un petit nombre, pour ne pas laſſer la patience des lecteurs.

Si nous en croyons tous les Dictionnaires, le nom אדם (Adam) ſignifie

roux, parce que la terre dont le premier homme fut formé étoit rouſſe ; mais comment peut-on ſçavoir ſi elle n'étoit pas plutôt noire ou griſe ?

שמים (Schammaïm) *les cieux*, eſt dérivé de שם (Scham) *ibi*, & מים (Maïm) *aquæ*, parce que c'eſt le ſiége des eaux ; ou de שום (Scoum) *ponere*, *fundare*, à cauſe de leur ſolidité ; ou enfin de שמם (Schamam) *mirari*, parce que nous les admirons.

שמש (Schemeſch) *le ſoleil*, eſt formé de שמש (Schamaſch) verbe Chaldéen qui ſignifie *miniſtrare*, ou *uti*, parce qu'il nous adminiſtre la lumiére.

Les géans ſont appellés נפילים (Nephilim) de נפל (Naphal) *tomber*, parce qu'ils faiſoient tomber les gens de peur, ou parce qu'ils tomboient ſur leurs ennemis. Ils ſont nommés רפאים (Rephaïm) de רפה (Raphah) *affoiblir*, parce qu'en les voyant on ſe ſentoit affoibli par la crainte ; enfin ils ſont appellés ענקים (Hanakim) de ענק (Hanak) *collier*, parce qu'ils portoient des colliers.

חרף (Choreph) *l'hyver*, vient de חרף (Charaph) *inſulter*, *déshonorer*, parce que l'hyver eſt le déshonneur de l'année.

Il ſignifie encore *la jeuneſſe*, parce que cet âge eſt l'opprobre de la vie.

נשה (Naſchah) *l'uſure*, eſt tiré de נשך (Naſchac) *mordre*, parce qu'elle reſſemble à une morſure; & cette étymologie, dit-on, *eſt une élégante métaphore*; נשכה (Niſchah) *chambre* ou *cabinet*, deſcend encore du même verbe, parce qu'ils tiennent à un édifice, comme nous tenons avec les dents ce que nous mordons.

יריחו *La ville de Jéricho* a reçu ſon nom de ירח (Jerach) *la lune*, parce qu'elle étoit ronde comme la lune, ou de רח (rach) *odeur*, parce qu'il y croiſſoit des parfums.

רחים (Rechaïm) *des meules de moulins*, vient auſſi de *rach*, *odeur*, parce qu'elles ſentent la farine.

Je pourrois groſſir cette liſte à l'infini, & raſſembler au moins cent étymologies de cette eſpéce. Or un homme ſenſé qui lit toutes ces fadaiſes, n'eſt-il pas tenté de regarder les Hébreux comme un peuple extravagant, & leur Langue comme un délire perpétuel? Voilà cependant ce que l'on trouve dans les Dictionnaires anciens & modernes, dans ceux des Catholiques, comme dans ceux

des Proteſtans. Je ſçai qu'ils n'ont fait que copier les Rabbins ; mais c'eſt ce qui m'étonne, que des Sçavans & des Critiques ſe ſoient abaiſſés, juſqu'à conſulter de pareils maîtres ? Eſſayons de donner des étymologies plus raiſonnables, & de montrer que les Hébreux avoient autrefois du bon ſens.

Le nom d'Adam a pour racine *Dam*, *Dom*, mot qui eſt uſité dans toutes les Langues pour ſignifier *Maître*, ou *Seigneur*. C'eſt ainſi que Dieu lui-même s'eſt expliqué, quand il a voulu créer l'homme, c'étoit pour donner un maître à ſes ouvrages. *Faciamus hominem*, ... *& præſit piſcibus maris, & volatilibus cœli, & beſtiis univerſæque terræ ..... creſcite & multiplicamini & replete terram & ſubjicite eam & Dominamini piſcibus*, &c. Nous montrerons ailleurs que les noms Grecs Ἀνὴρ & Ἄνθρωπος, les noms Latins *homo* & *vir* ont la même ſignification & la même force.

Schammaïm, *les cieux*, eſt formé de שם (ſcham, ſchom, ſſam, ſſom) *hauteur, élévation ;* & il eſt au pluriel, parce que la terminaiſon du pluriel eſt augmentative. Ce nom ſignifie *le lieu le plus haut.* Le Grec Οὐρανὸς, tiré de

, *élévation*, Ὄλυμπος de *lup*, *loup*, *iteur*, le Latin *cœlum*, analogue à ıcien verbe *cello* & à l'adjectif *celſus*, in le François *ciel*, ont tous la même ergie, & ſont la traduction fidelle de ébreu.

Schemeſc, *le ſoleil*, eſt dérivé de la me racine *ſcham*, *ſchem*, *le ciel*, ou *aut*, & de אש (eſc) *feu*, *lumiére*; ignifie par conſéquent *le feu*, ou *le nbeau du ciel*; Ἥλιος en Grec, *ſol* en in, n'expriment rien autre choſe que , ou *lumiére*.

Les noms donnés aux géans expri- nt tous *la grandeur*, *la taille élevée*: *hilim* de *né* augmentatif, & *Phil*, *é*, comme en Grec ἐφέλλω, qui ſi- ie *augmenter*, ou faire *croître*; *Re- im*, de *Reph* qui a le même ſens s τρέφω, *élever*, *faire grandir*; enfin *nakim* de *Nak* qui eſt la racine du c Ἡνεκὴς, *grand*, *long*, *étendu*, & *ὰς en haut*, *ſurſùm*. On les appelloit ore אימים (emim) de *em*, *aim*, *teur*, *élévation*. C'eſt ce qui a donné om au mont *Hæmus*, Ἅιμος, entre la ſie & la Thrace; au mont *Imæus* talie, entre les Marſes & les Sam- s; au mont *Imaüs* qui fait partie du

Caucaſe. On ſçait très-bien que le Grec Γίγας formé de Γαίω *croître*, ou *s'élever*, & notre ſubſtantif *Géant* ne préſentent pas une autre idée que celle de grandeur.

Horeph, *Choreph*, *l'hyver* a tiré ſon nom de *reph*, *humecter*, *arroſer*, *pleuvoir*, parce que dans tous les pays du monde l'hyver eſt le temps des pluies. C'eſt le Grec ἐυριπὸς, *eau coulante*, le Latin *rivus*, le François *breuvage* : de même χεῦμα en Grec de χέω *verſer*, *fondre*, *réduire en eau* ; *hyems* en Latin, de *humeo*, *être mouillé*, ou *humide*, *hyver* en François de *hive*, qui ſignifie *de l'eau* dans pluſieurs patois, ſont une preuve démonſtrative que tous les peuples ont penſé & parlé de même.

Horeph la jeuneſſe, a pour racine *reph*, qui ſignifie non-ſeulement *la grandeur*, comme dans *Rephaïm*, mais encore *la force* & *la vigueur* ; or la jeuneſſe a-t-elle pû être mieux caractériſée que par cette idée ?

Naſchah, *Naſſah*, *l'uſure* eſt dérivée de *aſſ*, ou *naſſ*, avec un *n* paragogique. C'eſt le nom *aſſis* des Latins, *de l'argent*, ou *de la monnoie*, parce que l'uſure eſt le trafic de l'argent. Le Latin

s, qui lui répond eſt dérivé de l'Hé-
phen & du Grec ἄφενος, qui ſigni-
rgent, ou *richeſſe*; c'eſt le même
le mot patois *fenin*, *de l'argent.*
iſcah, ou *liſchah*, *Niſſecah* ſont
de שך, *ſchec*, *ſſec*, *couverture*,
couvert: c'eſt le Grec σηκὸς, *mai-*
temple, *demeure*, σαγηνὸς, *ſaccus*,
couverture, & la prétendue alluſion
morſure n'y a rien de commun.
richo a reçu ſon nom de רח (rich)
nte, *clôture*, *lieu fermé*; le Grec
ς, *ſepes*, *ſeptum*, *maceriæ*, eſt la
e racine; & le nom général de
n'a pas une autre ſignification.
ette même ſyllabe *rich*, *rech*, ſi-
e encore *hauteur*, *rondeur*, *groſ-*
, comme τροχὸς en Grec, voilà
quoi *rechaïm* ſignifie *des meules de*
in. Les noms *meule* & *mola*, qui
alluſion à *moles* & μύλλος, ont la
e ſignification, & n'ont aucun
ort à la farine.

§. 5.

elle ſource d'Hébraïſmes, la Pon-
ution des Maſſorétes; ce qu'on doit
en penſer.

ai eu occaſion dans cette Diſſerta-

tion & dans les précédentes, de citer deux ou trois exemples d'Hébraïſmes, qui viennent uniquement de la maniére dont les mots Hébreux ſont ponctués, & j'ai laiſſé entrevoir que je faiſois peu de cas de cette ponctuation. Il ſeroit inutile d'apporter de nouveaux exemples, & de dire les raiſons qui me déterminent à n'avoir aucun égard pour ces points que des Sçavans diſtingués ont ſi fort reſpectés. Cette matiére a été épuiſée, je ne pourrois faire que répéter. Je me bornerai à une ou deux courtes remarques, & peut-être ne ſeront-elles pas nouvelles.

S'il y a un nom propre qui ait dû être également connu des Juifs & des étrangers, c'eſt celui de Cyrus. Les Grecs n'ont pas pû en ignorer la prononciation, ſur-tout depuis l'hiſtoire de Cyrus le jeune, ſi étroitement liée à celle de la Gréce. Or tandis que les Septante & Origène ont conſtamment écrit Κύρος, comme tous les Auteurs profanes, les Maſſoretes ſe ſont obſtinés à ponctuer כורש, Κώρης, ou Κώρηξ, dans les Paralipoménes, dans Eſdras, dans Iſaïe, dans Daniel, ſans varier jamais. Les croirons-nous plutôt que

toute l'antiquité ſacrée & profane ? Si leurs prétendues régles d'Ecriture les ont conduits à défigurer ainſi un nom qui étoit dans la bouche de tout le monde, comment pouvons-nous imaginer qu'ils aient mieux réuſſi dans tous les autres ?

Depuis que les Rabbins ſe ſont aviſés de faire des livres, à commencer par le Talmud, plus ancien que la Maſſore, ils ſe ſont fait connoître pour les plus ignorans & les plus inſenſés de tous les hommes On peut juger de leur capacité par leurs étymologies dont j'ai donné un léger échantillon, & par la maniére dont parlent d'eux les plus ſenſés de leurs diſciples. Puérilités, rêveries, obſcénité, voilà le caractère de leurs écrits. Telle eſt cependant l'Académie où ſe ſont refugiés ces Sçavans qui dédaignoient les Ecoles Catholiques, qui ſe ſeroient crus déshonorés de prendre pour Maîtres les Peres & les Docteurs de l'Egliſe. Dieu ſelon eux, a fait un miracle pour empêcher que les Juifs ne changeaſſent rien à la prononciation de l'Hébreu ; mais pour des gens qui nous reprochent notre crédulité ſur les miracles, c'eſt en ſuppoſer un

bien à la légére. Dieu n'a point fait ce miracle, & il n'étoit pas néceſſaire. On peut entendre le texte Hébreu ſans les Rabbins & ſans la Maſſore, comme on peut entendre toutes les autres Langues mortes, par leur comparaiſon ſeule. Je crois l'avoir déja fait ſentir, & le Dictionnaire des Racines en fournira la preuve complette.

§. 6.

Quels ſont les vrais Hébraïſmes.

Il y a ſans doute en Hébreu des façons de parler ſinguliéres; tout langage a ſes idiotiſmes, les jargons les plus groſſiers ont les leurs, ils en renferment quelquefois plus que les Langues polies, & par cette raiſon l'Hébreu ne ſçauroit en être exempt.

Les Hébreux, peuple iſolé & peu répandu au dehors, ont mieux conſervé qu'aucun autre les anciennes mœurs du genre humain; ces mœurs ont dû paroître ſinguliéres à toute Nation qui avoit changé les ſiennes, & cette ſingularité a dû être marquée dans le langage. La Religion des Hébreux, différente de toutes les autres, a donné lieu encore

à quelques idiotiſmes. Ce ſont juſtement ceux dont les Grammairiens ne parlent point, parce qu'ils ſuppoſent qu'on peut les apprendre par l'uſage ; mais qu'eſt-ce qui peut empêcher d'apprendre de même tous les autres ?

Les répétitions continuelles, les pléonaſmes, les ellipſes ou termes ſous-entendus, les tranſpoſitions, les métaphores ſe trouvent dans toutes les Langues, mais ces irrégularités ne ſont nulle part auſſi communes qu'en Hébreu, & c'eſt en ce ſens ſeulement qu'on peut les regarder comme des idiotiſmes. Ce langage paroît moins étonnant à ceux qui ſont accoutumés à entendre parler les peuples de la campagne, & qui connoiſſent le ſtyle des Ecrivains qui n'ont pas eu l'eſprit cultivé. Si les Sçavans avoient eu occaſion de faire ce paralléle, ils auroient moins multiplié les Hébraïſmes. Mais vivre avec des hommes ſimples & groſſiers, étudier leurs mœurs, leur ſtyle, leur génie, c'eſt un avantage dont perſonne n'eſt jaloux, & un genre d'érudition où l'on n'ambitionne pas de ſe diſtinguer.

L'habitude, plus fréquente en Hébreu que dans les autres Langues, de ſous-

entendre le verbe ſubſtantif, le défaut de verbes conjugués réguliérement, l'emploi des participes à leur place ; l'uſage indifférent des particules ou liaiſons du diſcours, ſans attribuer toujours à chacune un ſens fixe & déterminé, la méthode de dire les choſes & d'exprimer les penſées comme elles ſe préſentent à l'eſprit, ſans attention à l'ordre, ni à la propriété des termes & des expreſſions : voilà les caractères principaux de l'Hébreu. Il ſuffit de les ſçavoir en général, pour être bientôt au fait de tous les Hébraïſmes. L'habitude de lire l'Hébreu eſt ſans conteſtation la plus utile Grammaire, & le plus ſûr de tous les Commentaires.

EPTIÉME DISSERTATION.

r le Mélange & la Dérivation des Langues.

§. I.

Opinion des Sçavans.

APRE'S ce que pluſieurs Sçavans : écrit pour montrer la reſſemblance Grec avec les Langues Orientales, les efforts qu'ils ont faits pour re-ıver les racines de l'Hébreu dans Langues de l'Occident, il n'eſt pas de traiter avec ſuccès la même ma-e. Copier mes Maîtres ſeroit un tra-fort inutile, les contredire eſt un i dangereux ; & c'eſt malheureuſe-t celui où je me trouve réduit. Dès j'ai embraſſé un ſyſtême différent leur, il m'a fallu néceſſairement re une autre route qu'eux pour com-r les Langues ; & il eſt difficile n partant de deux points ſi éloignés, ; puiſſions nous rencontrer ſouvent. iis d'accord avec eux ſur le principe, le fonds du langage de tous les

peuples eſt le même, mais je ne ſuis pas de leur avis ſur l'origine de cette reſſemblance, ni ſur la plûpart des exemples qu'ils en ont apportés. Je ſuis perſuadé que faute d'avoir cherché les racines monoſyllabes, ſuivi l'analogie des idées & la méchanique de la prononciation, ils ont très-ſouvent mis en paralléle des termes qui n'ont aucun rapport, & nous ont donné de fauſſes étymologies.

Selon eux, les peuples qui ſont ſortis de l'Orient, pour aller habiter les diverſes contrées de l'Europe & de l'Afrique, étant iſſus d'une même famille, ont porté avec eux dans leurs migrations leur premier langage, qui étoit l'Hébreu; cette Langue doit par conſéquent ſe retrouver par-tout. D'ailleurs les Phéniciens & les Carthaginois, ayant couru les mers pour leur commerce, & fait des établiſſemens, ou des conquêtes dans les trois parties de l'ancien monde, ils ont fait adopter leur Langue, qui étoit un dialecte de l'Hébreu, aux Nations qui leur étoient alliées ou ſoumiſes.

Le premier de ces deux faits a beſoin d'être éclairci, le ſecond d'être

réfuté ; je vais tâcher de faire l'un & l'autre.

1°. Il eſt certain par l'Ecriture Sainte, qu'avant la confuſion arrivée à Babel, tous les hommes parloient le même langage, mais il n'eſt pas aſſuré que cette Langue fût l'Hébreu ; je crois même cette ſuppoſition très-fauſſe. La Langue primitive n'étoit vraiſemblablement compoſée que de monoſyllabes, puiſque ces mots ſimples ſont encore aujourd'hui le fonds de toutes les Langues. Dieu ayant déterminé les organes des ouvriers de Babel à les prononcer différemment, ils ne s'entendirent plus, & furent obligés de ſe ſéparer. Chaque famille emporta dans la contrée où elle ſe retira ces monoſyllabes avec l'inflexion particuliére qu'elle venoit d'y donner, & à laquelle on ajouta bientôt de nouvelles variétés. La famille d'Héber changea peut-être un peu moins que les autres le premier langage, parce qu'elle s'éloigna peu d'abord ; mais les Patriarches ſes deſcendans voyagérent, & ſans un miracle, il eſt impoſſible qu'ils n'aient pas emprunté quelque choſe du dialecte des peuples divers chez leſquels ils ſéjournoient. Lorſqu'Abraham quitta la

Chaldée par l'ordre de Dieu pour venir dans la Paleſtine, il parloit ſans doute la même Langue que les Chaldéens, parmi leſquels ſa famille habitoit depuis la diſperſion ; mais en demeurant parmi les Chananéens il adopta leur langage, puiſque Jacob ſon petit-fils étant retourné dans la Méſopotamie, ne parloit plus comme Laban ſon beau-pere, l'Ecriture le remarque expreſſément. C'eſt donc par des changemens inſenſibles que l'Hébreu eſt devenu une Langue particuliére comme toutes les autres ; c'eſt après différentes révolutions qu'elle a pris l'état de conſiſtance où elle étoit ſous Moyſe & ſous les Ecrivains poſtérieurs. Par conſéquent au temps de la confuſion elle n'exiſtoit encore que dans ſes racines, comme toute autre Langue ; & lorſque la poſtérité de Japhet s'éloigna pour peupler l'Occident, cette famille ne parloit pas plus l'Hébreu que l'Indien.

Je ſçai que des Auteurs reſpectables ont ſuppoſé que Dieu avoit fait un miracle pour perpétuer parmi les deſcendans de Sem la même Langue qu'Adam & Noë avoient parlée ; ils n'ont pas fait attention qu'il faudroit ſuppoſer

ce même prodige en faveur des Chananéens peuple maudit de Dieu, mais qui parloit certainement comme les Hébreux. Quel eut été d'ailleurs le but de ce prodige, puiſqu'il ne devoit pas durer ? Le langage des Juifs changea pendant leur captivité à Babylone, & reçut encore de nouvelles altérations après leur retour & avant l'arrivée du Meſſie.

Il n'y a donc pas d'exactitude dans la maniére de parler des Sçavans qui ont prétendu que l'Hébreu s'étoit répandu par-tout l'Univers, dans le temps de la diſperſion du genre humain ; ils auroient pû dire la même choſe du Chinois. C'eſt le langage primitif qui s'eſt répandu, & il a ſervi de matériaux pour l'Hébreu, comme pour toutes les autres Langues ; telle eſt la vraie raiſon de leur reſſemblancé. Si les Nations Occidentales avoient jamais ſçu l'Hébreu, elles l'auroient conſervé, & nous trouverions dans leurs Langues un très-grand nombre de mots compoſés comme en Hébreu : nous n'y trouvons cependant que les racines ; les élémens ſont les mêmes, mais l'arrangement eſt différent.

J'ai déja obſervé que l'Hébreu s'eſt moins allongé que la plûpart des autres Langues, qu'il a par conſéquent plus de reſſemblance qu'elles avec le langage primitif, mais il n'eſt pas vrai pour cela de dire que les premiers hommes parloient l'Hébreu, ni que les peuples en ſe diſperſant ont emporté l'Hébreu avec eux.

2°. Il y a encore moins de fondement d'aſſurer que les Phéniciens ont fait des établiſſemens ou des conquêtes ſur les côtes de l'Europe & de l'Afrique, qu'ils ont porté dans ces diverſes contrées leur langage, leurs mœurs, leur Religion. Excepté Carthage, nous connoiſſons peu de Colonies Phéniciennes (*a*); ces Négocians n'ont guères fréquenté que les lieux où l'on trouvoit des métaux, principal objet du commerce de toutes les Nations, & ils ne traînoient avec eux ni Grammairiens, ni Miſſionnaires. Les Langues de l'Occident ont du rapport avec le Phénicien & l'Hébreu, parce qu'elles ſont

(*a*) L'Univers en eſt plein, ſi l'on en croit Bochart; mais quelques noms approchans du Phénicien ne ſuffiſent pas pour prouver l'exiſtence d'une Colonie.

formées des mêmes racines, du langage primitif confondu à Babel. Les mœurs des Occidentaux approchent de celles des Tyriens & des Hébreux, parce que les hommes ſe reſſemblent par-tout. On a montré que les Nations de l'Amérique avoient les mêmes uſages que les Patriarches : ſont-ce encore des Phéniciens qui les leur ont communiqués ? L'Idolâtrie Phénicienne, Egyptienne, Indienne, Grecque, Romaine, Japonoiſe, Américaine, ſe reſſemble en beaucoup de choſes, parce qu'elle eſt l'ouvrage de l'imagination & des paſſions humaines, qui ſont par-tout uniformes. Prétendre ſur ce fondement ſeul, que des Marchands de Tyr & de Carthage ont altéré les Langues, changé les mœurs, régenté les Nations, ſubjugué l'Univers, c'eſt méconnoître l'empire de l'habitude & de l'éducation, c'eſt bâtir un ſyſtême en l'air.

Suppoſons pour un moment ces établiſſemens prétendus des Phéniciens ſur nos côtes, comment nos ancêtres ont-ils été aſſez complaiſans pour oublier leur langage & leurs uſages en faveur d'une poignée d'étrangers ? Lorſqu'une compagnie de Marchands va négocier dans

un pays éloigné, c'eſt elle qui ſe trouve obligée d'apprendre la Langue du peuple avec lequel elle veut établir un commerce réglé; il eſt naturel ſans doute qu'un petit nombre de particuliers s'accommode aux uſages d'une Nation entiére, & non pas que celle-ci ſe plie au gré de quelques nouveau-venus. Je ne penſe pas que le commerce des Phéniciens ait été plus conſidérable, ni leurs exploits plus brillans que ceux de la Compagnie des Indes. Or quelle eſt la Nation Indienne à laquelle nos Négocians ſeuls ſoient venus à bout de communiquer notre Langue, notre créance, nos Loix, en un mot les mœurs Françoiſes?

§. 2.

Affinité des Langues Orientales entr'elles & avec le Grec.

Il faut donc chercher une raiſon plus véritable de l'affinité des Langues; nous ne pouvons la trouver que dans la deſcendance des peuples & dans la généalogie que Moyſe en a faite. La comparaiſon des Langues devient ainſi le Commentaire le plus lumineux du dixié-

me Chapitre de la Genèſe, & la preuve toujours ſubſiſtante de la vérité de l'hiſtoire ſainte.

Selon cette hiſtoire, la famille de Cham ſe maintint en partie dans la Chaldée après la diſperſion ; le reſte s'étendit au midi dans la Syrie, ou Phénicie, dans l'Arabie, dans la Paleſtine, dans l'Egypte & l'Ethiopie. Auſſi les Langues Chaldéenne, Phénicienne, Arabe, Hébraïque, Egyptienne, Ethiopienne ont toujours été regardées comme autant de dialectes émanés de la même ſource, & qui ont conſervé entr'eux plus ou moins d'affinité, à meſure que les peuples qui les parloient, ſe trouvoient plus ou moins éloignés de la patrie commune.

Les déſcendans de Japhet, en quittant les plaines de Sennaar, pour tirer à l'Occident, peuplérent d'abord les Provinces de l'Aſie Mineure : *Javan*, ou Ἰων, l'un d'entr'eux ſe fixa dans l'Ionie & ſur les bords de l'Helleſpont. Auſſi le Dialecte Ionique étoit l'eſpéce de Grec qui approchoit le plus de l'Hébreu, ou plutôt du Phénicien & du Chaldéen, parce que les Provinces de l'Aſie Mineure confinent à la Syrie &

à la Chaldée. Voilà pourquoi pluſieurs conjonctions ou particules dans le Syriaque & pluſieurs mots compoſés dans le Chaldéen paroiſſent purement Grecs. Il n'eſt pas néceſſaire d'en conclurre, comme ont fait quelques Grammairiens, que ces termes ſont empruntés du Grec, il faudroit plutôt ſuppoſer le contraire. Les Chaldéens d'abord ſédentaires & placés dans les plaines fertiles qu'arroſent le Tigre & l'Euphrate, furent plutôt policés que les Grecs. Ceux-ci étoient encore errans & nomades, lorſqu'il y avoit déja des Villes bâties & un puiſſant Empire formé près des fleuves dont je viens de parler.

La poſtérité de Javan, ayant franchi le détroit de l'Helleſpont & le Boſphore de Thrace, ſe répandit dans cette Province & dans la Macédoine, tourna enſuite au midi vers la Theſſalie & le Péloponnèſe. Elle forma dans la ſuite des ſiécles une Nation nombreuſe, puiſſante & polie, mais elle demeura toujours unie d'inclinations & d'intérêts avec les Colonies qui étoient reſtées dans l'Aſie Mineure, & dont elle n'étoit ſéparée que par un eſpace de mer peu étendu. On les appella du nom com-

mun Ἑλλήν ; le commerce entretint une affinité conſtante dans leur langage mutuel ; le Grec d'Aſie & celui d'Europe n'eurent jamais que de légères différences ; ce ſont divers dialectes d'une même Langue. Voilà donc la ſource du rapport qui a dû ſe trouver entre le Grec & l'Hébreu ; ils ont été formés des mêmes racines, des monoſyllabes qui compoſoient le langage de la famille de Noë, & les peuples qui parloient l'un, étoient voiſins des pays, où l'autre ſubſiſtoit dans un de ſes dialectes.

§. 3.

Origine du Latin, ſon affinité avec le Grec, par conſéquent avec l'Hébreu.

Il n'eſt pas auſſi aiſé de découvrir l'origine de la Langue Latine, parce que les Sçavans ne ſont pas d'accord ſur cette matiére. Au travers des conjectures des anciens & des diſſenſions des modernes, on ne peut approcher du vrai qu'en ſuivant toujours le même fil des migrations du genre humain, & en appellant la Géographie au ſecours de l'hiſtoire. Les familles Ioniennes, ou Grecques qui s'avancérent le plus vers

le Nord trouvérent bientôt le Danube & la Save qui s'oppoſoient à leurs progrès, tandis que la mer Adriatique les reſſerroit du côté du midi. Elles furent donc obligées de diriger leur marche entre ces deux barriéres, le long de l'Illyrie, & ſans doute qu'il fallut pluſieurs ſiécles pour peupler la vaſte contrée qui s'étend depuis le Pont-Euxin juſqu'aux Alpes. Les Colonies, arrivées à ces montagnes & au pays que nous nommons maintenant le Frioul, ſe ſéparérent vraiſemblablement en trois bandes; l'une paſſa les Alpes Juliennes, & alla peupler la Germanie; la ſeconde s'étendit le long du Pô, pour pénétrer bientôt dans les Gaules; la troiſiéme le traverſa, & s'établit entre le Golfe Adriatique & l'Apennin, dans le pays qui fut appellé par les Romains la Gaule en-deça du Pô; elle entra enſuite dans l'Ombrie, d'où elle s'étendit peu à peu vers le Tibre. Ainſi ſe vérifioient le nom de Japhet, qui ſignifie *étendu*, & la Prophétie de Noë ſon pere.

Dans l'intervalle qui s'étoit écoulé pendant cette longue migration, les familles reſtées dans la Gréce avoient eu le temps de multiplier, de ſe civi-

liſer, de commencer à cultiver les arts, de faire quelques eſſais de navigation. Ce ne fut pas une entrepriſe bien difficile de paſſer depuis l'Epire dans la Calabre; il n'y a que ſept à huit lieues de mer. Quelques troupes de Grecs qui ſe nommérent *Pélaſges*, c'eſt-à-dire, diſperſés, tentérent ce paſſage, & pénétrérent ainſi en Italie. Tandis que les premiers Colons arrivoient au Nord, ceux-ci s'avançoient du midi; s'étant rencontrés dans le *Latium*, qui eſt le centre de l'Italie, ils ſe joignirent, & ne formérent bientôt qu'une même Nation qui prit le nom de peuple Latin.

Ceux qui étoient arrivés par terre ſe nommoient *Aborigenes*, c'eſt-à-dire, peuples qui ne connoiſſoient plus leur premiére origine, parce qu'étant venus de proche en proche, à meſure que les générations ſe ſuccédoient, les enfans ne connoiſſoient que le lieu où ils étoient nés, ils ignoroient profondément quelle avoit été l'ancienne demeure de leurs peres; & ce nom les diſtinguoit fort bien des Pélaſges, ou coureurs arrivés par mer.

Il y eut ſans doute des hoſtilités entre les deux peuples, avant leur réunion;

la tradition s'en étoit conſervée chez les Hiſtoriens Latins ; & l'on peut rapporter à cette ancienne inimitié le nom de *Graïus*, ou *Græcus*, que les Aborigènes donnérent aux nouveau-venus. Il eſt analogue à l'Hébreu רע, רק (raâ, rac) *méchant, mauvais ;* on retrouve ces deux noms dans les patois, où *croïe* ſignifie *mauvais*, & *craquer*, c'eſt *mentir*. On ſçait ce que c'étoit que *fides Græca* chez les Latins. Leur adjectif *pravus*, & le verbe *runco, ſarcler, ôter les mauvaiſes herbes*, paroiſſent formés des mêmes racines. On nommoit en Latin *pica græca* l'oiſeau que nous appellons *pie griéche*, *pie méchante*, *importune* ; mais comme c'eſt un nom injurieux, il ne ſe trouve point dans les Auteurs Grecs.

Je me ſuis écarté du ſentiment des Sçavans qui prétendent que les Gaules furent peuplées avant l'Italie, parce que je ne vois pas comment on peut le concilier avec la Géographie. Ils s'appuient du témoignage des anciens Hiſtoriens Latins, qui diſent que les Ombriens ont été le premier peuple d'Italie & un rejetton des Gaulois. Mais on ſe ſouviendra que les Romains appelloient

Gaule tout le pays arrosé par le Pô, & Gaulois les peuples qui habitoient à la droite & à la gauche de ce fleuve; c'eſt de-là effectivement qu'étoient venues les premiéres Colonies pour habiter l'Ombrie; & c'eſt en ce ſens ſeulement que l'on peut dire que les Ombriens, nommés enſuite Aborigènes, étoient deſcendus des Gaulois.

La Langue Latine fut donc formée dans ſon origine du jargon groſſier des Aborigènes, tel que les peuples encore nomades ont coutume de l'avoir, & du langage un peu plus doux des Pélaſges, tel qu'ils l'avoient apporté de la Gréce. Comme ces deux langages étoient originairement le même, ſortis l'un & l'autre de la famille de Javan, les deux peuples ne dûrent pas avoir beaucoup de peine à s'entendre. Le Grec n'avoit pas encore été cultivé ni allongé, comme il le fut depuis. De nouvelles Colonies Grecques ayant continué de paſſer en Italie & ayant peuplé la Sicile, il y eut un commerce continuel entre les Grecs & les Latins. Toute la partie méridionale de l'Italie fut appellée la grande Gréce; les Romains apprirent des premiers les arts, les ſciences, &

les termes qui leur ſont propres ; ainſi la Langue Latine reçut de la Grecque la meilleure partie de ſes richeſſes. Mais l'une & l'autre étoient ſorties de la même ſource primitive & formées des mêmes racines. Les ornemens, qu'elles ont ſucceſſivement reçus, n'ont pû leur faire perdre entiérement leur reſſemblance originaire ; nous voyons en les comparant qu'elles portent encore toutes les marques d'une extraction commune.

Quelques Hiſtoriens Latins ont démêlé, du moins confuſément, l'origine de leur Langue, lorſqu'ils ont dit qu'elle étoit compoſée en partie de termes Grecs, en partie de mots barbares. Ils appelloient de ce nom odieux tout ce qui ne venoit pas de la Gréce. Comme ils avoient reçu toute leur érudition de cette Nation policée avant eux, leurs Grammairiens ont tourné toute leur attention vers le Grec pour trouver les étymologies de leur Langue, & lorſqu'ils ne rencontrent pas un mot Grec pour expliquer le terme Latin, ils ſont déſorientés. Ils ne ſçavoient pas que le langage qu'ils nommoient barbare, avoit ſervi de fonds pour le Grec auſſi-bien que pour le Latin ; & ſans l'Hiſtoi-

re ſainte, l'origine & l'affinité des Langues ſeroit encore un myſtère pour nous.

§. 4.

Origine du François, s'il eſt emprunté du Latin.

A meſure que nous avançons dans l'Hiſtoire des Langues, le chaos devroit ſe débrouiller; au contraire il devient plus obſcur. L'origine du François eſt l'article qui nous intéreſſe davantage; & c'eſt malheureuſement celui ſur lequel on trouve des préjugés plus forts à combattre, & des autorités plus reſpectables à contredire. Nos Ecrivains ont fidélement copié les préventions des Latins ſur la naiſſance du langage; ceux-ci rapportoient tout au Grec, ceux-là veulent tout ramener au Latin; c'eſt-à-dire, que ſi les Romains n'étoient pas venus apprendre à parler aux Gaulois, on ne ſçait plus quel jargon nous aurions aujourd'hui.

Commençons par reſtituer aux Latins ce qu'ils nous ont donné, nous révendiquerons enſuite ce qui nous appartient; & nous ferons ainſi juſtice à tout le monde.

Entre les obligations que nous avons aux Latins, je mets au premier rang la Religion ; c'eſt à l'Egliſe Romaine que nous en ſommes redevables, ce ſont des Prédicateurs Latins qui l'ont établie ; le grand nombre des termes qui ont rapport à la Religion dans notre Langue ſont empruntés du Latin. Nous avons appris d'eux les ſciences, les beaux arts, & les expreſſions qui leur ſont propres, comme ils les avoient puiſés eux-mêmes chez les Grecs.

Pour les arts méchaniques, nos peres les ont connus ſans eux, le langage propre aux Artiſans n'a rien de commun avec le Latin. Les Romains ne nous ont enſeigné, ni l'art militaire, ni la navigation ; auſſi nos termes de guerre & de marine ſont fort différens de ceux dont ils ſe ſervoient. Ils ne nous ont pas communiqué les termes ſimples, les liaiſons du diſcours, les mots qui expriment les choſes de premier beſoin, ou les uſages communs de la vie ; la plûpart de ces termes ſont plus courts en François qu'en Latin, & les Gaulois s'en ſervoient avant que de connoître l'Italie ni ſes habitans. C'eſt cependant ce qui fait le fonds principal de toutes les Langues.

La Syntaxe de la nôtre n'a aucun rapport avec la conſtruction Latine ; & cet article ſeul ſuffit pour nous rendre ſuſpecte la généalogie que l'on donne communément du François. C'eſt la Syntaxe qui fait le caractère diſtinctif des Langues, & il eſt à préſumer qu'elles doivent le grand nombre de leurs termes à la même ſource d'où elles ont tiré leur conſtruction.

On ſuppoſe que pendant cinq ſiécles où environ que les Gaules demeurérent ſous la domination Romaine, le Latin abſorba tout-à-fait l'ancien langage des peuples, & que juſqu'aux payſans les plus groſſiers, tout le monde apprit à parler Latin. Je n'oppoſerai point à cette prétention les monumens de l'Hiſtoire, comme a déja fait M. Bullet mon maître, dans ſes Mémoires ſur la Langue Celtique, je me borne à une preuve de fait. Depuis environ huit cents ans que le François a commencé à ſe former & qu'on le parle dans les Gaules, il n'a pas empêché les patois de ſubſiſter toujours dans les Provinces, & il y a encore pluſieurs contrées en France où l'on peut trouver des gens qui ne ſçavent pas quatre phraſes de François.

Donc ces patois ſubſiſtoient de même; lorſque les perſonnes polies parloient Latin; donc le Latin n'a pas fait dans cinq cents ans, ce que le François n'a encore pû faire dans huit ou neuf ſiécles; donc nos payſans parlent encore aujourd'hui le même jargon dont leurs peres ſe ſervoient avant les conquêtes des Romains & des Francs.

Quand nos Grammairiens nous donnent l'étymologie d'un mot François, s'ils en trouvent un ſemblable en Latin, ce terme, diſent-ils, eſt tiré du Latin. Avant que de l'aſſurer, il faudroit ſçavoir ſi ce même terme n'exiſte dans aucun des patois qui ſe parlent en France; s'il s'y trouve, il n'eſt pas probable que nos ancêtres ſoient allés le chercher en Italie, tandis qu'ils pouvoient le prendre chez eux.

Nous avons vû que les Colonies qui ont peuplé l'Italie ſont un détachement de celles qui ſont venues habiter les Gaules; ces Colonies ſans doute avoient un langage commun, c'eſt ce qui a ſervi de fonds à la Langue des Latins comme à celle des Gaulois. Il ſeroit fort ſurprenant que ces deux Langues n'euſſent pas des termes ſemblables. Puiſque les

peres ont parlé le même jargon, il eſt naturel que les enfans puiſſent encore s'entendre en quelque choſe, ſans rien emprunter les uns des autres.

Il n'y a pas plus de juſteſſe dans la prétention de ceux qui font venir dans les Gaules des Grecs ou des Phéniciens pour ſervir de précepteurs à nos ancêtres; tel nom de ville, de port, de montagne ſe retrouve dans le Grec & dans l'Hébreu, donc ce ſont des Grecs ou des Carthaginois qui les ont nommés. Il ſeroit ſingulier que ces peuples euſſent pris la peine de venir inſtruire les habitans des Cévennes, des Vôges, ou du mont Jurat. Cependant les patois de ces bons montagnards ont des termes Grecs & Hébreux; & ce qu'il y a de plus admirable, la conſtruction de leurs phraſes eſt ſouvent Hébraïque, & ſemble copiée d'après les Ecrivains ſacrés; mais ce phénoméne ne peut ſurprendre que ceux qui ont oublié l'hiſtoire du genre humain & de la propagation des Langues.

Sommes-nous ſuffiſamment inſtruits, lorſque nous avons appris de nos Etymologiſtes que tel mot François eſt emprunté du Latin, tel autre du Grec,

celui-ci de l'Eſpagnol, celui-là du Teuton, ou de l'Allemand ? Mais les Latins ou les Allemands de qui l'ont-ils reçu ? Ne ſemble-t-il pas que nos ayeux ne ſubſiſtoient que d'emprunts, tandis que les autres peuples étoient riches de leur propre fonds ? J'aimerois mieux ſçavoir que le mot en queſtion ſe trouve dans le patois d'Auvergne ou de Picardie, j'en conclurois du moins que c'eſt un terme ancien parmi nous & déja uſité chez nos ancêtres. Je ſerai bien aiſe d'apprendre s'il nous eſt encore commun avec les Latins & avec d'autres Nations, mais je ne puis ſouffrir qu'on nous l'envoie mendier ailleurs, tandis que nous l'avons chez nous.

La queſtion de l'origine du François, ſi long-temps agitée, eſt donc, à proprement parler, une affaire de calcul. Y a-t-il dans cette Langue un plus grand nombre de termes tirés des patois, qu'il n'y en a de dérivés du Latin ? Si la pluralité ſe trouve dans les patois, leur conſtruction étant plus ſemblable au François que celui-ci au Latin, la cauſe eſt jugée en faveur des patois, ils ſont la vraie ſource de notre Langue. Juſqu'à ce que la ſupputation ait été faite, le

procès demeure indécis, & nous devons nous borner à dire, comme les Romains, que notre langage eſt formé en partie d'une Langue polie, & en partie d'un jargon barbare. Mais ce jargon même a été bâti ſur le même fonds que les Langues les plus élégantes de l'Univers, ſur les monoſyllabes dont ſe ſervoient les ayeux du genre humain.

Lorſqu'il m'échappe de dire dans le cours de cet Ouvrage qu'un terme François ou Latin eſt dérivé du Grec ou de l'Hébreu, on comprend en quel ſens; c'eſt-à-dire, que leur racine eſt la même.

Avant que de finir, je prie le lecteur de faire attention que l'ordre que j'ai ſuivi dans les migrations des peuples eſt exactement paralléle à la ſucceſſion des Empires. Les premiers ont commencé dans la Chaldée & au voiſinage où étoit le berceau du genre humain; ils ont fait place à la monarchie des Grecs, ſous Alexandre & ſes ſucceſſeurs; celle-ci s'eſt fondue dans l'Empire Romain, des débris duquel ſe ſont formés les divers Etats de l'Occident; & les ſciences ont ſuivi la même progreſſion.

§. 5.

De la différence des Langues.

Un point qui me paroît peu éclairci ; & qu'il n'eſt pas facile de réſoudre, c'eſt de ſçavoir en quoi conſiſte la différence des Langues. Toutes ont été formées des mêmes matériaux, toutes ont entr'elles quelqu'affinité, les unes plus, les autres moins, toutes auſſi ont quelque choſe de particulier. A quoi doit-on ſe fixer, pour décider ſi deux Langues ſont différentes, ou ſeulement deux Dialectes de la même Langue ? L'Hébreu, par exemple, le Syriaque ; le Chaldéen, ſont regardés comme trois Dialectes, & non point comme trois Langues diſtinguées ; le Grec au contraire & l'Hébreu ſont conſidérés comme deux langages divers. S'ils ont les mêmes racines, comme je le ſoutiens, à quoi tient-il qu'on ne range le Grec parmi les Dialectes de l'Hébreu ?

Cette queſtion, qui paroît peut-être frivole, eſt dans le fond très-ſérieuſe. Si on pouvoit la décider par des principes clairs, nous prendrions mieux le ſens de pluſieurs Auteurs, dont quelques-uns

ques-uns nous disent que tel & tel peuple avoient la même Langue, tandis que d'autres soûtiennent qu'ils en avoient de différentes. César, par exemple, assure que les habitans des trois parties des Gaules avoient des loix, des mœurs, des langages divers : Doit-on supposer qu'il y avoit effectivement trois Langues dans les Gaules, ou seulement quelque différence dans les Dialectes ?

Si nous supposons que deux peuples ont une Langue différente, lorsqu'ils ne peuvent s'entendre l'un l'autre, il faudra multiplier les Langues à l'infini. Les Juifs accoutumés à parler Chaldéen à Babylone, n'entendirent plus, à leur retour en Judée, les Livres saints écrits en Hébreu, il fallut faire pour eux les paraphrases Chaldaïques. On a fait de même pour les Syriens une version Syriaque de la Bible. Pour citer des exemples présens, un Picard n'entend point le langage d'un Gascon, & ni l'un ni l'autre ne comprennent rien au jargon d'un Auvergnat ou d'un Bourguignon. Il faudra donc admettre autant de Langues qu'il y a de patois en France.

Des Ecrivains très-habiles nous disent d'autre part que l'Italien, l'Espagnol,

le François ſont trois Dialectes du Latin ; qu'un homme qui ſçait médiocrement cette Langue, peut avec une attention commune entendre les trois autres ; tout cela eſt-il vrai ou faux ?

On ſent bien que la reſſemblance, ou la diverſité des Langues eſt ſuſceptible de plus & de moins, & qu'il eſt impoſſible d'aſſigner un point fixe qui conſtitue l'une ou l'autre ; 1°. pour ſuppoſer l'identité de deux Langues, il ne ſuffit pas qu'elles aient les mêmes racines ; il n'y auroit, ſelon mon ſyſtême, qu'une ſeule Langue dans l'Univers ; 2°. Ce n'eſt pas aſſez qu'elles aient pluſieurs termes compoſés qui leur ſoient communs ; toutes en ont quelques-uns, mais il faut que ces termes ſoient en très-grand nombre ; 3°. il n'importe que ces termes ſoient prononcés différemment, quoique la diverſité de prononciation ſuffiſe pour que deux peuples ne s'entendent plus ; 4°. c'eſt ſur-tout à la Syntaxe des Langues qu'il faut s'arrêter pour prononcer ſur leur diverſité ; & par cette raiſon, il me paroît que la Syntaxe Latine étant très-différente de la Françoiſe, on ne doit point regarder le François comme un Dialecte

du Latin ; 5°. quoiqu'il ſoit vrai qu'un François qui ſçait le Latin, peut aiſément entendre l'Italien, ce n'eſt pas une raiſon de prendre celui-ci pour un Dialecte du Latin. La facilité qu'a un François d'entendre le premier, vient principalement de la reſſemblance qu'il y a entre la conſtruction Italienne & la conſtruction Françoiſe. Mais un Anglois qui auroit d'abord appris le François & l'Italien, n'en ſeroit pas beaucoup plus avancé pour entendre les bons Auteurs Latins.

Sur ces principes, on peut conclurre que l'Hébreu, le Grec, le Latin, le François ſont quatre Langues très-différentes ; que ſi malgré cette différence ; il ſe trouve encore beaucoup de rapport entr'elles, & ſi elles ont les mêmes racines, il en doit être de même de toutes les autres Langues de l'Univers. Qu'au contraire l'Hébreu, le Chaldéen, le Syriaque ne ſont que trois Idiômes ou Dialectes, comme tout le monde en convient. Que de même entre le langage des trois parties des Gaules, au temps de Céſar, il n'y avoit d'autre différence que celle qui ſubſiſte encore aujourd'hui entre les divers patois des Provinces.

HUITIÉME DISSERTATION.

Sur l'uſage qu'on peut faire des racines des Langues, & de leur comparaiſon pour expliquer l'ancienne Géographie, la Mythologie, & le texte Hébreu de l'Écriture Sainte.

§. I.

On ne peut découvrir les vraies Etymologies des noms propres que par Comparaiſon.

QUAND on auroit réuſſi à développer les vraies racines des Langues & l'artifice de leur compoſition, l'on n'auroit pas grand ſujet de s'applaudir de ce travail, ſi c'étoit un objet de pure curioſité. On a indiqué en général dans la premiére Diſſertation les utilités que l'on peut tirer de cet ouvrage; mais perſonne n'eſt obligé de les croire, à moins que l'on n'en donne quelqu'exemple. On croit avoir montré dans la ſixiéme, §. 4, que l'on peut par la nouvelle méthode trouver des étymologies plus juſtes des termes Hébreux que celles que l'on a données juſqu'à pré-

nt ; & c'eſt déja quelque choſe. Il agit de faire voir encore que ſon utilité ſt égale dans les autres Langues. Le cteur remarquera que l'on cherche les ymologies des noms par comparaiſon, u'en expliquant un terme Hébreu, on onne par-là même le ſens de ceux qui i correſpondent dans les autres Lanues, que c'eſt leur analogie qui ſert e preuve. Il eſt bon de rappeller ici principe ſur lequel on s'eſt fondé.

Pour nommer un objet, dans tous s temps & dans tous les pays, les ommes ont fait attention à ſes qualités s plus ſenſibles & les plus frappantes. ous les peuples, ayant les mêmes ganes, ont dû être affectés par-tout e même, être touchés des mêmes rapports ; par conſéquent, dans toutes les angues, on a dû donner à tel objet n nom qui exprimât la même ou les êmes qualités, qui ſignifiât la même oſe. Les noms divers du même objet, ns les différentes Langues, doivent nc être ordinairement la traduction l'équivalent les uns des autres. Ainſi n a fait voir que les Hébreux, les recs, les Latins, les François, pour ſigner le Ciel, ſe ſont arrêtés tous

à l'idée d'élévation, que les noms différens qu'ils lui ont donnés, expriment également ce qui eſt au-deſſus de nous : & c'eſt la premiére idée qui ſe préſente à l'eſprit. Par ce rapport d'analogies, l'on ſe croit en droit de rejetter les étymologies que des Ecrivains très-habiles ont données de ces mêmes noms, parce que n'étant fixés par aucune régle, ils les ont données à l'aventure. On va le montrer, non plus pour les termes Hébreux, mais pour les noms Grecs.

Οὐρανὸς, *le Ciel*, n'eſt point dérivé de ἐυρέα, *la lumiére*, comme quelques-uns l'ont imaginé, puiſqu'il ſignifie auſſi *le palais de la bouche ;* mais il vient de Ῥάν, *élévation*, parce que le Ciel eſt au-deſſus de nous, comme le palais eſt au-deſſus de la bouche. Voilà certainement le ſeul rapport qui a pu leur faire donner le même nom ; il n'étoit pas plus mal de dire en Grec, *le ciel de la bouche*, que de dire en François, *le ciel d'un lit*. La verſion Syriaque du Pſ. 22, a conſervé la même alluſion, verſet 16, *Adhæſit lingua mea cœlis palati mei.* Οὐρανὸς, ne vient pas non plus de ὅρος, *terminus*, ni de ὁράω, *video*, pour la même raiſon.

Ὄλυμπος, autre nom du Ciel, ne vient point de ὅλος λαμπρὸς, *totus fulgens*, comme on l'explique ordinairement, ni de ὀλλύω πῦς, *perdens pedes*, comme le veut Scaliger, parce que le mont Olympe fatigue les pieds de ceux qui y montent, ni de עלמים בו (Holamim bo) *immortales in eo*, comme le prétend le Clerc, parce qu'il eſt la demeure des immortels. Sa racine eſt *lop*, *lup*, *élévation*. La preuve, c'eſt que Ὄλυμπος eſt auſſi le nom de cinq montagnes connues des Géographes; l'une dans la Theſſalie; l'autre dans l'Elide où étoit la Ville d'Olympie; la troiſiéme dans l'Iſle de Cypre; la quatriéme dans la Myſie; la cinquiéme dans l'Ethiopie ſur le bord de la mer rouge. Or ce nom ne peut convenir au Ciel & à cinq montagnes qu'à cauſe de leur rapport général d'élévation. Le Clerc a donc eu tort d'imaginer que le mont Olympe dans la Theſſalie avoit tiré ſon nom de la fable, c'eſt au contraire l'équivoque du nom *Olympe*, *montagne* & *Ciel*, qui a donné lieu à la demeure fabuleuſe des Dieux ſur le mont Olympe, & à toutes les rêveries d'Homère.

§. 2.

Application de cette Méthode à la Géographie.

On comprend par cet exemple comment l'on doit expliquer les anciens noms des lieux. Leur étymologie ne doit point être tirée de la fable & rarement de l'hiſtoire, parce que les lieux ont été nommés avant la plûpart des événemens vrais ou faux, dont on croit qu'ils ont été la ſcène; & rarement un fait hiſtorique a pu faire oublier le nom déja uſité d'un lieu, pour lui en ſubſtituer un nouveau. Il faut convenir qu'un grand nombre de Villes ont porté les noms de leurs fondateurs, mais alors leur fondation eſt une époque connue dans l'hiſtoire. Cela n'eſt arrivé qu'à celles qui ont été créées tout-à-coup, ou rebâties par des Souverains & des Conquérans, non pas à celles qui ſe ſont formées par des accroiſſemens inſenſibles. Pour les montagnes, les mers, les lacs, les riviéres, les Iſles, les Provinces, les Royaumes, ils ont ordinairement tiré leurs noms de leurs qualités, ou génériques, ou particu-

liéres ; les montagnes, de l'idée générale de hauteur ; les lacs & les fleuves, du terme générique d'eau ou de courant ; les Villes, du mot commun d'habitation ou d'enceinte, ou des collines, des riviéres, des forêts, près desquelles elles étoient assises.

Les différens lieux ont sans doute été nommés par leurs premiers habitans. Or comment pouvoit s'y prendre une famille de Colons nouvellement arrivée dans une contrée pour désigner les différentes parties de son domaine ? Ici c'est l'habitation, la demeure ; là c'est la plaine ou la campagne ; d'un côté le ruisseau ou la riviére ; de l'autre la montagne, le rocher, ou la forêt ; plus loin le marais ou le vallon, &c. C'est ainsi que les villageois dressent encore aujourd'hui la topographie de leur territoire, & toutes les Nations ont fait de même. Ces noms simples & communs imposés d'abord par les peres, furent conservés par les enfans & se perpétuérent ; voilà pourquoi l'on trouve tant de noms de lieux ou identiques, ou synonimes, c'est que les lieux se ressemblent. Lorsque plusieurs familles, fixées dans un même continent, eurent établi

un commerce entr'elles, & que l'on pût paſſer d'une contrée dans une autre, on les diſtingua de même par leurs propriétés. Un canton ſe nomma le pays gras & fertile ; l'autre le pays des forêts & des brouſſailles ; celui-ci le pays montueux ou pierreux ; celui-là le pays bas ou aquatique, &c. Quand il fut queſtion de déſigner des pays lointains dont on n'avoit pas une connoiſſance détaillée, il fallut les caractériſer par les points cardinaux qu'indiquoit le cours du ſoleil ; ainſi l'on diſtingua les terres de l'Orient & celles du Couchant, les régions du Midi ou de la chaleur, & celles du froid ou de la biſe. Les habitans des campagnes ſe ſervent encore de la même méthode pour diſtinguer & limiter leurs héritages.

Faute d'avoir réfléchi ſur ce procédé enſeigné par la nature, les Grecs & les Latins leurs Copiſtes, ne nous ont débité que des rêveries ſur l'ancienne géographie ; & les Sçavans modernes, quoique beaucoup plus ſenſés, ont enviſagé ſouvent les noms de lieux, comme s'ils avoient été donnés ſur une Mappemonde par des Géographes occupés à arpenter l'Univers. Parce qu'ils ont trouvé

une ſignification à ces noms dans l'Hébreu, ils les ont attribués à des Phéniciens, comme ſi les autres Nations n'avoient pas eu l'eſprit de déſigner leurs propres habitations : ce n'étoit pas aſſez de chercher les racines des noms dans l'Hébreu, il falloit les montrer encore dans la Langue du pays où les lieux ſont ſitués. Il eſt naturel ſans doute de puiſer l'étymologie du nom d'une Ville de la Gréce dans la Langue Grecque, d'un fleuve d'Italie dans la Langue Latine, d'une montagne des Gaules dans l'ancienne Langue des Gaulois. Il falloit ſe mettre à la place des premiers habitans, pour ſentir comment ils ont enviſagé les objets pour les diſtinguer. Il falloit enfin comparer les noms dans les diverſes Langues, comme l'on tâche ici de le faire, & comme on va l'eſſayer dans quelques exemples. Les noms propres, ayant moins changé que les noms appellatifs, ils doivent avoir mieux conſervé la ſtructure de l'ancien langage, & mieux faire ſentir la ſignification des racines.

Europe.

Si nous demandons aux Grecs pour-

quoi l'on a nommé Europe le pays que nous habitons, leur réponſe eſt toute prête, c'eſt à cauſe d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Phénicie. Il ſeroit à propos de nous apprendre d'abord quelle relation il y avoit entre l'Europe & cette avanturiére, & comment l'Europe avoit pu manquer de nom juſqu'à elle. Les Hébreux nommoient cette partie du monde כתים, כתים (Kitthim, Kethim) de *Ket*, *couverture*, *obſcurité*, d'où eſt formé le Grec Κεύθω, *cacher*, & Σκότος, *ténébres*. Ils l'appelloient donc le pays du ſoir ou de la nuit; & par la même analogie, du verbe ἐρέφω, ou ἔρεπω, *couvrir*, *obſcurcir*, les Grecs formèrent ἑσπέρη, *l'Occident*. Aujourd'hui encore les Européens ſont nommés les Occidentaux à l'égard des Aſiatiques. Les Grecs tranſmirent ce nom aux Latins, qui apprirent d'eux la Géographie, & nous l'avons reçu de ces derniers.

Héſiode, dans ſa Théogonie, parle d'une Nymphe, Europe, fille de l'Océan & de Thétis. Cela ſignifie ſans doute que l'Europe eſt le pays environné par l'Océan & la Méditerranée; ce qui eſt très-vrai. On a vû, ſixiéme Diſſertation, §. 3, que les mêmes racines,

qui dans les Langues expriment *fils* & *fille*, ſignifient auſſi *ce qui touche*, *ce qui avoiſine*, *ce qui lie & environne*, & l'équivoque du terme a donné lieu à la fable. Thétis, chez les anciens Grecs, étoit ſûrement la Méditerranée, puiſque c'eſt la ſeule mer qu'ils ont pû connoître d'abord.

Bochart a dérivé le nom des Européens de חר אף (hour op) *viſages blancs*; mais cette épithéte n'auroit pas pu les diſtinguer des Aſiatiques qui n'ont pas le viſage noir.

Aſie.

En ſuivant toujours la même analogie, les Grecs & les Latins ont nommé Ἀσία, *Aſie*, les pays Orientaux à notre égard, & en particulier l'Aſie Mineure qui eſt à l'Orient de la Gréce. Or dans toutes les Langues, *Orient* eſt ſynonime à *Levant*, & analogue au verbe *lever*, *lever*; c'eſt le lieu où le ſoleil ſe léve, d'où il monte ſur notre horiſon. Tous ces termes, qui le ſignifient, ſont dérivés de racines qui expriment *élévation*, *ſuteur*; קדם (Kedem) en Hébreu; ἀνατέλλω en Grec, *oriens* en Latin, *vant* en François. Ἀσία eſt donc le

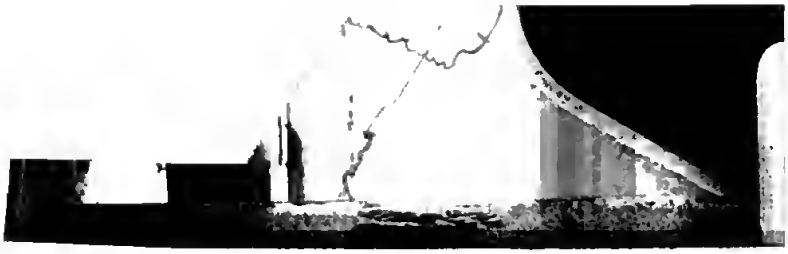
même terme que השיא (hiſſia) *lever*, ou *élever* en Hébreu, *hauſſer* en François; Ἄζον, *haut, élevé* en Grec, *auſus*, de *audeo*, en Latin, *qui s'éléve par ſon courage.*

Les Grecs, à leur ordinaire, font venir le nom d'Aſie d'une Nymphe, *Aſia*, fille de l'Océan & de Thétis; fable uniquement fondée ſur ce que l'Aſie, auſſi-bien que l'Europe, touche l'Océan d'un côté, & la Méditerranée de l'autre.

Bochart le tire de חצי (hatſi) *milieu*, parce que l'Aſie eſt ſituée entre l'Europe & l'Afrique. Cette étymologie conviendroit, ſi ce nom eût été donné par un Géographe inſtruit de la ſituation des trois parties du monde; mais les anciens Grecs n'en ſçavoient pas tant.

Afrique.

L'Afrique a reçu ce nom des Latins; & *Africa* dans leur Langue, eſt le même terme que *Apricus, expoſé au ſoleil*, & *Apricari, ſe chauffer au ſoleil*, comme l'ont remarqué Servius & Iſidore. La racine eſt *ric*, *fric*, *le feu*, ou *la chaleur*, qui ſe retrouve dans le Chaldéen חרך (harac) *brûler*, dans l'Hébreu ברק



(baraq) *un éclair*, dans le Grec φρυκτὸς, dans le Latin *fictus*, *roti au feu*, dans le François *fricaſſer*, & mieux encore dans le patois *fricot*.

On pourroit ſuppoſer que *Africa* vient d'*Afer* qui eſt plus ſimple : or *Afer* ſignifie *rouge & brûlé ;* ſa racine eſt *phar*, *far*, d'où ſont formés l'Hébreu חפר (chaphar) *rougir*, *avoir honte*, le Grec πῦρ & πορφύρα, le Latin *purpura* & *pyra*, le François *pourpre*, qui ſignifie *la couleur de feu, & une maladie qui fait paroître des taches rouges ſur la peau*, enfin le nom patois *porpureau*, pour ſignifier *la petite vérole.*

Les Hébreux nommoient les Africains לובים (Lubim, Loubim) de *Loub, le feu, la chaleur, la ſoif :* c'eſt l'idée de Virgile : *at nos ſitientes ibimus Afros* ; les Grecs les appelloient Λιβύοι, & *le vent d'Afrique* Λίψ, c'eſt le même nom que l'Hébreu. Nos payſans appellent encore aujourd'hui les pays méridionnaux, *les pays chauds.*

Bochart a rejetté cette étymologie, pour dériver *Africa* de פריק (pheriq) *un épi*, à cauſe de l'abondance du bled qui croît en Afrique. Mais cette fertilité ne ſuffiſoit pas pour la diſtinguer de la

Sicile, qui peut le lui disputer sur cet article.

Les Grammairiens Latins ont dit que *Africa* étoit formé d'*a* privatif & φρίκη, *froid*, *tremblement*, parce qu'on ne tremble jamais de froid en Afrique. Cette étymologie est tirée. On sçait d'ailleurs que le sommet du mont Atlas est toujours couvert de neige, qu'il en sort des fleuves dont l'eau est d'un froid mortel, & que le Nil ne croît en Egypte que par la fonte des neiges qui couvrent les montagnes d'Ethiopie. On peut donc trembler de froid en Afrique.

Egypte.

Les Hébreux appelloient l'Egypte מצר, מצרים (Metsar, Mitsraïm) du nom de l'un des fils de Cham; qu'est-ce que ce nom signifie? Les Grecs la nommoient Αἴγυπτος, à cause, disoient-ils, d'un certain Roi *Ægyptus*: telle est leur méthode. Des Sçavans modernes ont tiré ce nom de Κόπτος, *Coptus*, ville de la Thébaïde. Mais il seroit bien singulier qu'une ville eût donné son nom à un Royaume dont elle n'étoit point la capitale, & où il y en avoit d'autres plus considérables. L'Egypte existoit

ſans doute & avoit un nom avant que Coptos fut bâtie ; d'ailleurs pourquoi cette ville étoit-elle ainſi appellée ?

Metſar a pour racine *tſar*, *tſer*, *ſerrer*, *environner*, *fermer* ; *gup*, *cup*, *cop*, ont le même ſens. Si donc celui des fils de Cham qui s'eſt allé établir le long du Nil eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de faire des foſſés & des levées de terre pour s'enfermer, & pour faire écouler les eaux du Nil après leur crue, c'eſt avec raiſon qu'on lui a donné le nom de *Metſar*, *le faiſeur de levées & de fortifications*, & à ſon pays celui de *Mitſraïm*, *les levées*, *les fortifications*, *le pays environné de foſſés*. C'eſt encore avec juſteſſe qu'on l'a traduit en Grec par Αἴγυπτος qui en eſt l'équivalent, & qui répond au verbe Chaldéen חגיף (Heghip) *fermer*, *environner*. Par conſéquent Κοπτος a ſignifié de même *la ville fermée & environnée*, comme Κῆπος ſignifie *un jardin*, ou *un enclos*. Par ce moyen nous n'avons plus beſoin du Roi *Ægyptus*, ni des rêveries des Grecs.

Cette étymologie eſt confirmée par la Vulgate, qui traduit מצור (Matſor) 4 Reg. 19, 24, Iſ. 19, 6, & 37, 25, par *aquæ clauſæ*, & *rivi aggerum* ;

l'Egypte pouvoit-elle être mieux caractériſée que par ce nom ? Il paroît que *ma* eſt ici le ſingulier de מים (maïm) *les eaux*, & *tſor*, l'adjectif *ſerré*, ou *fermé*. On ſe ſouvient encore que la fameuſe bataille de la *Maſſoure* en Egypte, ſous S. Louis, ſe donna dans un terrein environné d'eau ; c'eſt l'ancien nom Hébreu.

L'Egypte eſt appellée *terra Cham* ; Pſ. 105, 23 : or *Cham*, *Chom*, en Hébreu peut encore exprimer *enceinte*, ou *clôture*, puiſque חמה (chomah) ſignifie *mur*, *enceinte*, *maiſon* ; c'eſt toujours le même ſens.

Enfin elle ſe trouve nommée ἀιγλα ; ſelon Etienne de Byzance ; c'eſt la racine *ar*, *er*, qui exprime de même *ſerrer*, *fermer*, comme on le voit dans ἀιλεω, *necto* ; *arceo*, &c. Une preuve de cette ſignification, c'eſt que ce même nom αἰγλα a été auſſi donnée, ſelon Pline, à l'Iſle de Thaſos & à l'Iſle de Créte, parce qu'il exprime *un terrein environné d'eau*.

La Mer Rouge.

La mer d'Arabie étoit appellée par les Hébreux la mer des joncs, ou des

herbes יַם־סוּף (jam ſuph) parce qu'ils y croiſſent en ſi grande abondance, qu'en pluſieurs endroits les vaiſſeaux ont peine à s'en débarraſſer, ce qui rend la navigation périlleuſe. Les 70 & les anciens Auteurs Grecs traduiſirent ce nom par ἐρυθραία θαλάσσα, du mot ἐρυθρὸς, *eſpéce de liére*, ou *d'arbriſſeau*, qui s'attache comme les herbes marines & qui leur reſſemble, dont le nom eſt dérivé de ῥυθμὸς, *bride*, *lien*; la verſion étoit fidelle. Mais les Latins confondant ce terme avec ἐρυθρὸς, *rouge*, traduiſirent, *mare rubrum*, *la mer rouge*; & les voyageurs, auſſi-bien que les Grammairiens, ont cherché fort inutilement cette prétendue rougeur de la mer d'Arabie.

Il eſt bon de remarquer que *ſuph*; φύκος, βρύον, *alga*, *l'algue marine*, ou *les joncs*, ſont tous des noms formés de racines, qui expriment *un lien*, *une corde*, parce qu'avant l'invention du lin & du chanvre, on s'eſt ſervi d'herbes & ſur-tout d'herbes aquatiques pour faire les cordes & les liens. C'eſt pour la même raiſon que les noms divers qui expriment *le lin* en Hébreu, & dans les autres Langues ſont tous ſynonimes à *lier*, ou *attacher*.

Bochart a cru que le nom ἐρυθραῖα venoit d'*Eſaü*, ou *Edom*, dont le nom ſe traduit en Grec par ἐρυθρὸς ; on ſent bien que cette alluſion eſt ſans fondement.

Chananéens, Phéniciens.

De tous les noms des anciens peuples, il n'en eſt peut-être aucun de plus célébre, ni dont l'origine ſoit plus obſcure que celui des Phéniciens. Les uns ont dit, ſelon la méthode des Grecs, qu'il venoit d'un certain Phénix, fils de Neptune & de la Nymphe Libye ; fable fondée ſur ce que les premiers Phéniciens qui abordérent en Occident, y vinrent de Libye ou de Carthage, montés ſur des vaiſſeaux. Les autres, que Phénicien ſignifie *rouge*, parce que ces peuples habitoient les bords de la mer rouge, pure équivoque dont je viens de montrer la ſource. Certains ont prétendu que ce nom faiſoit alluſion à la couleur de pourpre dont on faiſoit grand commerce à Tyr ; quelques-uns l'ont rapporté aux palmiers appellés φοινικὲς. Bochart l'a expliqué par בן ענק (Ben anak) *fils des Géans*, ou *des Héros*. Toutes ces étymologies ſont purement arbitraires.

Il eſt inconteſtable ; &. le même
ochart l'a très-bien prouvé, que les
iéniciens ſont la poſtérité de Chanaan,
le même peuple qui eſt appellé Cha-
néens dans l'Ecriture Sainte ; il eſt
onnant que cet habile homme n'ait
s apperçu que ces deux noms expri-
ent la même choſe, que l'un eſt la
iduction de l'autre. כנען (Chenaan)
nifie *un Marchand, un Négociant*;
Pœni, *Phœni*, *Phœnices*, qui a pour
ine פן *pen*, *phen*, *de l'argent*,:
ſic, *l'uſure*, ne donne pas une autre
e. פנינים, (Pheninim) en Hébreu,
nifie *des richeſſes*, ou *des bijoux*:
νος, ἄφνος a le même ſens en Grec.
ni, *phœni* eſt évidemment en Latin
même terme que *fœnus*, *le profit*,
ure, & que notre vieux mot *fenin*,
ent, dont nous avons formé *finance*,
ncer, *Financier*. Un Phénicien ou
Chananéen eſt donc un Négociant.
ſonne n'ignore que les peuples de
Syrie & de la Paleſtine furent les
miers qui s'adonnérent au commerce.
s le temps de Jacob, c'eſt-à-dire,
nt l'an 2300 du monde, nous
yons les enfans d'Iſmaël porter en
ypte des drogues & des parfums. Cette

inclination s'eſt conſervée parmi les deſcendans de Chanaan, ſur-tout chez les Carthaginois, qui en étoient une Colonie, & elle ſe ſoutient encore aujourd'hui chez les Juifs.

Bochart prétend que ces peuples ne voulurent point conſerver le nom de Chananéens, à cauſe de la malédiction portée contre Chanaan leur pere; mais ce fait eſt certainement faux, puiſque du temps de J. C. on le leur donnoit encore, témoin la Chananée dont il eſt parlé, Matt. 15, 22, qui venoit des environs de Tyr & de Sidon. Il eſt vrai que les Grecs & les Latins ne connoiſſoient point ce nom, parce qu'il étoit Syriaque, mais ils lui ſubſtituoient celui de Phéniciens qui exprimoit la même choſe dans leur Langue. Or ni chez les uns ni chez les autres le nom de Marchand ou de Négociant n'étoit une injure.

§. 3.

Application des mêmes principes à la Mythologie.

Perſonne n'ignore les divers ſyſtêmes imaginés par les Sçavans pour découvrir l'origine de l'idolâtrie & des fables

du Paganiſme, ni les difficultés qu'on y a oppoſées. Les uns ont prétendu que toute la Mythologie n'étoit autre choſe que l'hiſtoire ſainte défigurée & corrompue ; que les Grecs & les Latins avoient adoré ſous les noms de leurs Dieux les ancêtres du peuple Juif. Mais on a peine à comprendre comment les Grecs ont pu avoir connoiſſance d'Abraham ou de Moyſe, dans un temps où les Nations avoient peu de commerce entr'elles, ou bornées à ſatisfaire les beſoins de la vie, elles s'informoient peu de ce qui ſe paſſoit ailleurs. Qu'importoit aux habitans de l'Ionie ou du Peloponnéſe de ſçavoir ce qu'on faiſoit dans la Paleſtine ? Quand ils l'auroient appris par hazard, quel eût été le motif de leur vénération pour des perſonnages étrangers ? S'ils euſſent choiſi ces hommes reſpectables pour les objets de leur culte, ils les euſſent honorés ſans doute ſous les mêmes noms ſous leſquels on les leur eût fait connoître.

D'autres ont imaginé que l'Ecriture hiéroglyphique ou ſymbolique des Egyptiens avoit donné lieu à l'idolâtrie de ce peuple, & qu'il l'avoit communiquée aux autres Nations. Si cela étoit,

il leur eût tranſmis en même-temps le culte qu'il rendoit aux animaux & aux productions de la nature ; & c'eſt ce qui n'eſt point arrivé. Dans le temps où les Sages de la Gréce allérent voyager en Egypte, les Grecs avoient déja une Religion, & aucun monument ne nous apprend qu'ils en aient changé.

Pluſieurs penſent que les fables Grecques ſont l'hiſtoire de la Gréce, même embellie, ou plutôt altérée ; que par ignorance & par groſſiéreté les enfans changérent bientôt en culte religieux le reſpect & la reconnoiſſance qu'ils conſervoient pour leurs pères, pour les fondateurs des villes & des états, pour les inventeurs des arts & des ſciences : que les Poëtes, habitués à perſonifier toutes choſes, augmentérent l'erreur, en créant de nouveaux êtres, que l'on s'accoutuma inſenſiblement à regarder comme des perſonnages réels ; que les équivoques & l'oubli de l'ancien langage ont fait transformer en aventures romaneſques des hiſtoires très-ſimples & très-communes : qu'enfin les uſages purement civils, dont on avoit perdu de vûe le véritable objet, devinrent des cérémonies myſtiques, que les paſſions

attentives

attentives à profiter des erreurs populaires joignirent bientôt le libertinage à la ſuperſtition, & achevérent ainſi l'ouvrage monſtrueux que l'ignorance avoit commencé.

Ce ſyſtême, mieux lié que les autres, trouveroit peut-être plus de partiſans, ſi on n'y avoit pas mêlé des acceſſoires capables de le décréditer. Comme on trouvoit dans l'Hébreu l'étymologie de pluſieurs noms des Dieux, on a fait revenir encore les Phéniciens ſur la ſcène; l'on a ſuppoſé que c'étoient eux, qui, par des narrations entendues de travers, avoient donné lieu à l'erreur.

Si on eût commencé par montrer que le Grec & l'Hébreu ont les mêmes racines, le miniſtère des Phéniciens devenoit inutile, & on eût trouvé dans le Grec même l'explication des fables Grecques.

Je ne ſuis point en état de diſputer d'érudition avec les deux plus illuſtres partiſans de cette opinion, Bochart & le Clerc; mais il me ſemble que l'on peut ſimplifier leurs idées, ne pas tirer les étymologies de ſi loin, & à l'aide de leurs lumiéres approcher un peu plus près de la vérité.

Je ne prétends cependant pas, en ſuivant le même ſyſtême, renoncer entiérement aux deux autres. La Mythologie ayant été un ouvrage d'ignorance & de fantaiſie, formé en pluſieurs temps & en différens lieux, diverſes cauſes y ont contribué, & ſans doute qu'il faut les raſſembler toutes pour rendre raiſon de toutes les fables. Les partiſans de la premiére opinion en ont expliqué quelques-unes aſſez heureuſement; ceux qui tiennent pour l'Ecriture Egyptienne, ont donné de même quelques dénouemens fort ingénieux; on peut profiter des uns & des autres. Les Grecs ont pu apprendre quelques fables des Egyptiens ou des Phéniciens: pour le fond de leur Mythologie, c'eſt autre choſe. Je penche à croire que les équivoques du langage & l'ignorance des opérations de la nature ont été le principe le plus fécond des extravagances du Paganiſme, & que l'on en peut retrouver le germe dans les opinions & les uſages qui ſubſiſtent encore aujourd'hui parmi les peuples de la campagne.

D'abord il me paroît que l'équivoque du nom de *Dieu* dans toutes les Lan-

gues a été une des ſources de l'idolâtrie. Ce nom, comme l'a très-bien remarqué le Clerc, n'a ſignifié dans ſon origine qu'*une nature ſupérieure, élevée au-deſſus de nous ; un Etre reſpectable, à qui l'on doit de l'honneur.* אדון, אל, אלוה, (Adon, El, Eloah) en Hébreu ; Θεὸς, Ζεὺς, Διὸς, en Grec ; *Deus, numen* en Latin ; *Dieu* en François ; *Duë, Dei, Dey, Diou*, dans les patois, n'expriment rien autre choſe que *ſupérieur, élevé en dignité.* Dans l'impoſſibilité où étoient les hommes de connoître & de caractériſer la divinité en elle-même, pouvoient-ils mieux la déſigner qu'en l'appellant *l'Etre ſupérieur, l'Etre ſouverain* ?

Je dois la preuve de cette étymologie ; & cette diſcuſſion, quoique peu agréable, eſt abſolument néceſſaire. *Adon*, a certainement pour racine, *Don, Den, Dun, élevé*, ou *élévation* au propre & au figuré. Δεινος en Grec, *grand* ou *terrible ;* Δυνατὸς, *grand, puiſſant, capable, honorable. Idoneus*, en Latin, *digne*, ou *capable* : en ancien François *Dun, Dune, élévation*, & *Don, titre d'honneur.*

El, al, en Hébreu eſt le même que

altus en Latin ; ἅλλομαι, en Grec ; *bondir*, *ſauter*, *s'élever par des ſauts* ; ἄλθω, *augmenter*, *faire croître*, *élever*, *nourrir*, comme *alo* ; *altier* en François *ſuperbe*, ſont tous dérivés de cette racine.

Celle du mot *eloha* eſt *lo*, *lou*, d'où eſt venu notre verbe *louer*, ſynonime à *exalter*, & ἀλύω en Grec, *s'élever*, *s'enorgueillir* ; λά, λ*l*, ſont augmentatifs en compoſition Grecque ; λίαν, *fort*, ou *beaucoup* ; κλείω, *honorer*, *rendre célébre*, les Latins l'ont conſervé dans *inclytus* ; *Lie*, en patois Bourguignon, *grand*, *excellent* ; *chere lie*, *grande chere* ; *excellente chere*.

Θεὸς, *Dieu* en Grec a le même ſens, puiſque τίω ſignifie *honorer* ; Θύα, Θυΐα, *cédre*, ou *pin*, *arbres fort élevés*. *Ta*, lui eſt équivalent dans les Langues Orientales : *Phtà*, nom de Dieu en Cophte, & תו (thau) en Hébreu ſignifie quelque choſe d'élevé, d'expoſé à la vûe pour ſervir de ſigne, *un poteau*. Il avoit encore le même ſens en Latin, où *Tata* ſignifioit *père*, & dans le moyen âge, ç'a été un nom de dignité. Nous le retrouvons auſſi dans les Gaules ; *Tayon* en Picard & en vieux François

ſignifie *grand-père*, & dans le ſtyle des eaux & forêts *Tayon* eſt un vieux chêne.

Dey, *Duë*; *Dieu*, *Deus*, *Dius*, *Divus*; ſont originairement le même mot que Θεὸς par le changement facile du *T* en *D*; ils expriment tous *grandeur*, *élévation*, & par analogie *quantité*; די (Dei) en Arabe eſt *le Chef de l'Etat*, *le Dey d'Alger*; די, די, (Daj, Dej) en Hébreu & en Chaldéen *quantité* & *abondance*. *Doge* à Veniſe & à Gênes eſt *le Chef de la République*; Δι eſt augmentatif en compoſition Grecque & Latine; *Dais* en François eſt *un pavillon élevé pour ſervir de couverture*.

Ζεὺς, autre nom ſynonime à *Deus*, eſt encore le même en changeant le *d* en *dz*; Ζα eſt augmentatif en Grec; ἄω, *ſouffler*, Ζαὴς, *qui ſouffle impétueuſement*; il eſt analogue à notre adverbe *ſus* & *çà*; on ſçait que le ζ eſt une lettre étrangère aux Latins & aux Gaulois.

Au lieu de Ζεὺς & Διὸς, les Romains diſoient *jou*, *joupiter*, *jou pater*, *jovis*. On ſent l'affinité des deux ſyllabes *zou* & *jou*. Ce dernier ſignifie encore *élévation* en François & dans les patois;

être à jou, c'eſt *être perché* ou *élevé*, d'où eſt venu *jucher*; *jou* en vieux Gaulois, *ſapin*, *arbre fort élevé*; *joue* eſt une élévation ſur le viſage, & *jouir* c'eſt être le maître: auſſi *jou* chez les Latins déſignoit encore *le Ciel*, *ſub Jove*, *ſous le Ciel*, *à la belle étoile*. On dit qu'il en eſt encore ainſi chez les Chinois, où le même terme ſignifie *le Ciel* & *le Dieu du Ciel*. Cette racine n'eſt point inconnue aux Orientaux; j'y rapporterois volontiers יה (Jah) *l'un des noms de Dieu*, quoiqu'on lui attribue communément une autre origine. Je ne parlerai pas de *numen*, on ſçait bien qu'il ne ſignifioit rien autre choſe que *puiſſance*; mais j'obſerverai en paſſant qu'il n'eſt pas étonnant que les noms אל & יה ſe trouvent en Hébreu dans une infinité de noms propres; c'eſt que dans leur origine ce ſont deux ſyllabes augmentatives.

Il eſt certain par ce détail que toutes les Nations ſe ſont accordées à caractériſer la divinité par l'idée d'élévation, de grandeur, de puiſſance, de ſupériorité. Mais comme ces qualités pouvoient convenir aux hommes dans un dégré inférieur, on a malheureuſement

donné à pluſieurs d'entr'eux un titre qu'on auroit dû réſerver pour le ſeul Etre ſuprême, & les ſentimens de reſpect que l'on avoit pour eux, ont ainſi dégénéré en culte religieux.

On a donc attribué le nom de Dieu d'abord aux ancêtres, dans le même ſens que les Latins les nommoient *Majores*, enſuite aux Rois dont on reconnoiſſoit par-là l'autorité ; & de-là eſt venue la multitude de ceux que l'on nommoit *Zeus*, ou *Jupiter*. On l'a donné aux Sages, aux Sçavans qui avoient enſeigné quelque choſe d'utile, comme nous leur donnons encore aujourd'hui la qualité de *Maître*.

On a nommé de même les eſprits ou intelligences à qui l'on attribuoit les phénoménes de la nature dont on ne connoiſſoit pas le principe, parce qu'on regardoit ces eſprits comme des êtres plus puiſſans que nous. Un homme épouvanté par le bruit & les effets du tonnere, dont il ne comprend pas la cauſe, n'a d'autre reſſource pour calmer ſon imagination effrayée que d'attribuer ce météore a un eſprit puiſſant qui en eſt l'auteur ; & voilà Jupiter armé de la foudre. C'eſt ainſi que le peuple ſe figure-

encore aujourd'hui que les orages ſont ſuſcités par des démons ou par des ſorciers. Un laboureur frappé des merveilles de la végétation, & qui n'en conçoit pas le méchaniſme, ſe perſuade qu'elle eſt l'ouvrage d'une intelligence bienfaiſante qui y préſide; de-là ſont nés Cérès, Pomone & Bacchus. Celui-ci, à la vûe d'une fontaine, d'une riviére dont la ſource ne tarit jamais, incertain d'où peuvent venir ces eaux dont il ne voit pas l'origine, cherche à ſoulager ſa peine, en ſuppoſant qu'un génie les fournit par un pouvoir ſupérieur, & cette créance enfanta les Dieux des fleuves & des eaux. Celui-là maîtriſé par une paſſion qui l'emporte malgré lui & qui le tyranniſe, en accuſe un eſprit malfaiſant plus puiſſant que lui, comme le peuple attribue au diable tout ce qui lui arrive de ſiniſtre; voilà comme ont été créés Vénus, Plutus, Mars, Néméſis, &c.

Dès qu'une fois l'on a eu commencé d'établir ces divinités factices & commodes, elles ne coûtoient rien à multiplier; l'on n'y a pas épargné la peine, & on leur a donné des noms qui expriment leurs caractères & leurs fon-

ctions. On en verra bientôt un exemple. (a)

Les premiéres Colonies, qui vinrent peupler la Gréce, apportérent avec elles la créance d'une divinité ſuprême & unique, auſſi-bien que l'habitude de lui faire des offrandes & des ſacrifices, & de lui demander des bienfaits. Ces uſages une fois établis ne ſe perdent plus, parce que le ſentiment continuel du beſoin les entretient & les perpétue. Mais lorſque l'imagination fut frappée de la préſence d'un eſprit ou intelligence particuliére qui préſidoit à telle partie

(a) C'eſt une idée auſſi ancienne que le monde & univerſellement répandue, que la matiére ne ſe meut point d'elle-même, qu'il faut un eſprit pour lui donner le branle, ſur-tout pour produire des mouvemens réguliers. Lorſque des peuples ſauvages & peu habiles dans les arts, ont vû pour la premiére fois une montre, ils n'ont pas manqué de ſuppoſer qu'une intelligence renfermée dans cette machine en faiſoit jouer les reſſorts & en régloit la marche : pour peu qu'on eût voulu aider leur admiration, ils ſe ſeroient proſternés devant un horloge. La même perſuaſion a fait croire aux peuples encore groſſiers que les différentes parties de la nature où l'on remarquoient des phénoménes conſtans & réguliers, étoient animées ou conduites par autant d'intelligences différentes : encore une fois, que l'inertie ſoit eſſentielle à la matiére, c'eſt une idée puiſée dans la nature ; les Matérialiſtes avec toutes leurs ſubtilités ne viendront jamais à bout de l'arracher du ſein de l'humanité.

de la nature, on perdit de vûe l'Auteur unique de l'Univers, pour ne plus faire attention qu'à ce Dieu particulier dont on avoit beſoin pour le moment préſent. Ainſi les fêtes & les ſacrifices de la moiſſon & des vendanges, ne furent plus célébrées à la gloire du ſeul Dieu créateur de toutes choſes, mais à l'honneur de Cérès & de Bacchus. C'eſt la pente invincible du peuple groſſier de particulariſer les objets de ſon culte, & juſques dans la plus ſainte & la plus ſpirituelle de toutes les Religions, l'on a une peine infinie à le garantir de cet écueil. L'eſprit humain ne s'accoutume point à l'idée d'un être immenſe, infini, qui ſuffit à tout; l'imagination fatiguée du poids de cette majeſté qu'elle ne comprend point, cherche à ſe mettre à ſon aiſe, veut en partager les attributs & les fonctions. Telle eſt ſans doute l'origine de l'adoration des Anges que les anciens Peres de l'Egliſe ont reproché aux premiers hommes.

On alla plus loin. Il y avoit eu des hommes célébres, à qui l'on avoit donné le même nom qu'à certaines divinités, à cauſe de quelqu'art qu'ils avoient inventé ou enſeigné, de quelque exploit

par lequel ils s'étoient ſignalés. Il étoit tout ſimple que l'on appellât Cérès ou Boulangère une femme qui avoit montré à préparer le bled & à faire le pain ; & Bacchus, ou donneur de liqueur, celui qui avoit introduit l'uſage du vin. Bientôt l'identité du nom fit confondre ce perſonnage avec l'intelligence ou divinité particuliére, que l'on croyoit préſider à la moiſſon & aux vendanges, & l'on attribua à cette divinité toutes les aventures d'une ou de pluſieurs perſonnes, qui ſouvent avoient vêcu en différens temps & en différens lieux. De-là il a réſulté un aſſemblage monſtrueux d'hiſtoires qui ſe contrediſent, & que les Poëtes ont habillées comme l leur a plû (*b*) ; les Mythologues eux-nêmes, pour débrouiller ce chaos, ont

(*b*) Les contradictions des Hiſtoriens & des Mythologues ne peuvent ſurprendre, dès que l'on ſçait que l'origine des fables n'eſt autre que l'hiſtoire naturelle & civile groſſiérement expliquée. On conçoit pourquoi Diodore de Sicile retrouvoit en Egypte le fond de la plûpart des fables Grecques. C'eſt que les phénoménes de la nature & les uſages primitifs de la vie ont été les mêmes en Egypte & dans la Gréce ; il n'eſt pas étonnant qu'ils aient occaſionné les mêmes équivoques & les mêmes contes chez des peuples divers. De-là étoit venu ce préjugé des Romains qui croyoient voir les Dieux de Rome dans les divinités Gauloiſes, & le culte d'Iſis chez les Germains.

été forcés de reconnoître qu'il y avoit eu plusieurs Jupiter, plusieurs Bacchus, plusieurs Vénus, &c. & cela est vrai.

Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur la Théogonie d'Hésiode, on verra qu'il commence par un reste de tradition informe de l'histoire de la création, qu'ensuite personifiant le ciel, la terre, toutes les parties de la nature, il mêle leur généalogie à celle des premiers Chefs de Colonie qui ont peuplé la Gréce, & que cette confusion ridicule de Dieux & de Héros, d'Etres imaginaires & de personnages réels, n'est qu'une rapsodie sans suite & sans raison, dont on peut expliquer des morceaux détachés, mais dont on ne concevra jamais l'ensemble.

Les Métamorphoses d'Ovide ne sont fondées que sur l'équivoque des noms des personnages qu'il met sur la scène. Ce sont des hommes changés en bêtes ou en arbres, parce qu'ils en portent les noms. Un Roi devient loup, parce qu'il s'appelle Lycaon; une Tisserande est changée en araignée, parce qu'elle s'appelle arachné, c'est-à-dire, *faiseuse de toile*, comme l'insecte à qui l'on a

donné le même nom pour la même raiſon, & ainſi des autres.

Une preuve toujours ſubſiſtante que les fables doivent leur origine à l'ignorance des phénoménes de la nature & aux équivoques du langage, c'eſt l'opinion qui régne parmi les peuples de la campagne ſur les feux nocturnes ou exhalaiſons enflammées, dont ils ne comprennent pas la cauſe. Ces feux, très-communs dans les pays marécageux, ſe nomment dans quelques patois, *clar* ou *clà*, c'eſt-à-dire, *clarté*, & par corruption *cula*. Cette prononciation vicieuſe ayant fait perdre de vûe le vrai ſens du mot, & le peuple ſe figurant qu'une clarté en l'air ne peut être produite que par un eſprit, *Cula* eſt ainſi devenu un perſonnage.

Cula, dit-on, ſe tient la nuit auprès des eaux & des marais, pour égarer & faire périr ceux qui ſont aſſez imprudens pour s'approcher de lui. Si on veut s'enfuir alors, il court après le fuyard, & ne le quitte point qu'il ne l'ait conduit au bord du précipice. Pour s'en débarraſſer, ajoute-t-on, il faut ramaſſer une pierre, & la jetter dans l'eau; alors *Cula* ſaute après la pierre & fait un éclat

de rire, croyant avoir noyé ſa proie. Le plus ſûr, c'eſt de s'en éloigner d'abord le plus qu'on peut.

Il eſt aiſé de diſtinguer ce qu'il y a de phyſique & de vrai dans cette narration, d'avec ce qu'une imagination effrayée y ajoute de fabuleux, & qui varie ſans doute dans les différentes Provinces où ce phénoméne eſt apperçu. On voit que les ignorans ſe reſſemblent par-tout, & enviſagent les choſes de même. C'eſt ici un échantillon du Canevas ſur lequel ont été bâties les anciennes fables. Si *Cula* étoit tombé entre les mains des Grecs, ils en auroient tiré bon parti, ils lui auroient donné des ancêtres, des aventures, une poſtérité; au lieu qu'il n'eſt connu parmi nous que des bergers & des valets d'écurie, il tiendroit une place honorable parmi les Dieux du Paganiſme.

Le peuple penſe de même de la conduite ſinguliére des Somnambules. Comme il ne peut pas ſe perſuader que des hommes endormis ſoient capables d'agir, il aime mieux attribuer leurs actions au lutin, aux eſprits follets, aux revenans; & de-là ſont nées tant d'hiſtoires que l'on en fait dans tous les pays du monde.

Il eſt bon d'ajouter ici un exemple de la maniére dont les équivoques du langage ont donné lieu à des pratiques ſuperſtitieuſes. Autrefois, pour vouer ou deſtiner une offrande à un Saint que l'on invoquoit dans quelque maladie, on diſoit *ployer une offrande à Saint Blaiſe*; par exemple, *ployer* dans ce ſens eſt le primitif des mots François *emploi*, *employer*, Le peuple dit encore *s'employer à quelque choſe*, pour *s'y adonner*, *s'y appliquer*. De bonnes femmelettes, prenant le terme de *ployer* dans ſa ſignification propre, ſe ſont imaginées que pour vouer une offrande il falloit faire la cérémonie de plier la piéce de monnoie que l'on deſtinoit à cet uſage; & je l'ai vû pratiquer ainſi fort ſérieuſement.

Sur ces principes on va tenter l'explication de quelques fables. Si on ſe rencontre en quelque choſe avec ceux qui ont traité les mêmes matiéres, c'eſt ſans avoir eu intention de les copier.

Bacchus.

Il ſeroit inutile de vouloir concilier les différentes généalogies de ce Dieu fameux: les Auteurs varient là-deſſus;

auſſi ne paroiſſent-elles fondées que ſur une explication équivoque de la maniére dont il faut cultiver la vigne. Bacchus eſt, dit-on, fils de Jupiter & de Sémélé ; c'eſt-à-dire, que le vin eſt fils du ciel & des montagnes, parce qu'on plante la vigne ſur les hauteurs : *Bacchus amat colles* ; & qu'elle a beſoin, pour fructifier, des influences du ciel. *Sémélé* eſt compoſé de deux racines *ſem* & *mel*, qui toutes deux ſignifient *hauteur*. Sémélé pendant ſa groſſeſſe ayant voulu voir Jupiter dans l'éclat de ſa gloire & avec ſa foudre, en fut conſumée, & Bacchus naquit avant terme. Cela ſignifie que dans les pays chauds la vigne plantée ſur les montagnes étoit ſouvent deſſéchée par les chaleurs exceſſives, & qu'alors elle ne pouvoit pas mûrir. Jupiter mit cet enfant dans ſa cuiſſe, où il demeura le reſte des neuf mois, & après ſa naiſſance il fut élevé par le ſecours des Hyades, des Heures & des Nymphes. Le terme μηρὸς, *la cuiſſe* peut ſignifier *ce qui eſt couvert*. Dans toutes les Langues, les parties du corps depuis la ceinture en bas ſont nommées les parties cachées. Μηρος peut être la même racine que Α'μαυρός, *obſcur*, & ſignifier

couverture & *ombrage*. Toute cette fable nous fait donc entendre que pour préſerver le raiſin de la ſéchereſſe, on s'aviſa de le mettre à l'ombre, & de planter la vigne ſous des arbres; qu'étant ainſi à couvert, elle mûrit avec le ſecours des hyades ou de la pluie, des heures, c'eſt-à-dire, du temps, & des nymphes, ou de la culture que lui donnent les femmes.

Le nom *Bacchus* a été donné d'abord au vin; בך, בק, (bac, baq) en Hébreu *liqueur*; בכה, בקק, (bacah, baquaq) *couler, répandre, arroſer*. βακέω a ſignifié en Grec *s'enivrer*, & βακίας, *un lieu humide, un bourbier*. Enſuite on l'a donné par analogie aux divers perſonnages qui ont enſeigné à cultiver la vigne & à faire le vin, enfin à l'intelligence que l'on a ſuppoſé préſider à cette production de la nature, & on a confondu les différentes aventures des vignerons fameux, pour en compoſer l'hiſtoire fabuleuſe de Bacchus.

Les Grecs le nommoient encore Ἰαχχὸς, de אח (ach, och) *eau*, ou *liqueur*; Ὄχος & Ὀχετός ſignifient *ruiſſeau, courant d'eau*, & *hoüache* en François, terme de marine, eſt ſyno-

nime à *aiguade*. Διονυσὸς, autre nom de Bacchus, eſt expliqué par quelques Grammairiens Διὶ οἰνύσος, *le Dieu du vin*; il peut être encore dérivé de Διαίνω, *mouiller, humecter, arroſer*; Ληναῖος vient de Ληνὸς, *la cuve du preſſoir*, & Λυαῖος de Λύω, *laver*. Βρομιος a le même ſens, puiſque *abromius* eſt le même que *abſtemius*, *qui ne boit point de vin*; *liber pater* en Latin eſt *le pere des liqueurs*; Λείβω & *libo* ſignifient *verſer, répandre, faire couler*; Λιβηὸς, *goutte, diſtillation*; *liber* eſt donc celui qui fait couler le vin ſous le preſſoir. Tous ces noms reviennent au même.

Avec le ſecours de ces étymologies il n'eſt pas difficile de trouver l'origine des Orgies ou Bacchanales; leur nom Ὄργια eſt le même que l'Hébreu ערג (harag) *crier, faire du bruit*, & Ὑργω dans *heſychius*, *rugio*, *crier fort*, *hurler*. C'étoient donc les fêtes des vendanges & les folies de gens yvres; & pour en retrouver la copie, il n'y a qu'à jetter les yeux ſur les fêtes de villages. Dans les Bacchanales, on crioit, on chantoit, on danſoit, on couroit les rues toute la nuit, ſouvent on ſe battoit,

c'eſt encore aujourd hui la même choſe. De jeunes payſans pleins de vin ont la fureur de chanter & de danſer ; ils crient à pleine tête ἴω, ἰοὺ, comme on faiſoit en Gréce & à Rome ; c'eſt ce que l'on appelle dans quelques endroits *hucher*, dans d'autres *hupper*. ἰύος, ἰυγὴ, ἴυαν, qui embarraſſent les Grammairiens, ſont dérivés de ὕω, *pleuvoir*, ou *faire pleuvoir* ; *evoe Bacche*, eſt une invitation au Dieu prétendu de faire couler le vin en abondance ; Σαβοῖ, *cris des Bacchantes*, fait alluſion à סבא (ſaba) *boire*, *s'enivrer* ; c'étoient les cris de gens ivres. On repréſentoit Bacchus avec un échalas environné d'un ſep de vigne & de raiſins, que l'on nommoit en Grec Θύρσος, nouveau ſymbole qui fut enſuite transformé en lance guerriére ; & les prétendues conquêtes du Dieu ne ſont autre choſe que les progrès qu'a faits ſucceſſivement chez les peuples divers l'art de cultiver les vignes & de faire le vin.

Lorſque les Grecs & les Latins eurent la tête remplie des contes de leurs Poëtes & des aventures de leurs Héros, ils mêlérent à cette fête d'autres ſymboles qui avoient rapport à ces événemens

vrais ou faux, & qui donnoient un air de conſéquence à la cérémonie. On appella tout cela des myſtères, pour leur concilier du reſpect ; mais rien n'étoit moins myſtérieux ni moins reſpectable, puiſque ce n'étoit originairement qu'une fête où l'on s'enivroit.

On remarquera que ces myſtères prétendus ſont nés dans les lieux où il y avoit abondance de vin, & ont parcouru ſucceſſivement les pays où l'on a planté des vignes. La raiſon en eſt claire; les peuples du Nord abreuvés d'eau glacée, n'avoient garde de faire les fêtes des vendanges qu'ils ne connoiſſoient pas, ni de copier les extravagances de l'ivreſſe. Il falloit avoir bien bû pour en être capable, & joindre la réalité à la figure. Mais les uſages ſe perpétuent, on immoloit des boucs dans les fêtes de Bacchus ; c'eſt encore la coutume du peuple dans pluſieurs Provinces de manger du bouc pendant les vendanges, & on n'en mange que pendant ce temps-là.

Cérès & ſes Myſtères.

Je fais grand cas de l'érudition que le Clerc a répandue dans ſa Diſſertation

ſur Cérès & ſes myſtères, Tom. 6 *de ſa Bibliot. Univ.* mais il ſemble qu'il tire d'un peu loin ſes étymologies, & qu'il reſte encore bien des choſes à éclaircir dans cette fable. Je n'en examinerai que les principales circonſtances.

1°. Cérès eſt ſelon lui, Dio, Reine de Sicile, qui apprit d'abord aux Siciliens & enſuite aux Grecs l'agriculture. Elle fut ainſi nommée de l'Hébreu די (di) *abondance*, parce que Dio la fit régner, & les Grecs prononcérent Δήω, Δή; Δημήτηρ, *la mere*, ou *la Reine Dio*. Mais tous les Auteurs conviennent qu'elle étoit nommée chez les Siciliens Σίτω, qui ſignifie *le bled* & *le pain* : le Latin *Cérès* même mot que גרש (Gherés) *bled moulu*, en eſt la traduction. D'où je conclus que Δήω, ou Δή vient de Δαίω, *donner à manger, nourrir*; qu'il ſignifie *nourriciére*, & exprime *la fonction de Cérès*; qu'il eſt ainſi l'équivalent des deux autres noms. J'en conclus encore que les Latins n'ont point reçu des Grecs l'agriculture ni le culte de Cérès, parce qu'ils en auroient emprunté les noms, s'ils en avoient appris ces uſages.

2°. Les Poëtes ont dit que Cérès étoit fille de Saturne & de la Terre,

c'eſt-à-dire, que l'agriculture eſt fille du Temps, parce qu'il a fallu du temps pour l'apprendre. Tous les peuples ont commencé par être chaſſeurs, pêcheurs & paſteurs, avant que de s'appliquer au labourage.

3°. Qu une Reine, ou plutôt une femme âgée & reſpectable de Sicile voyageant en Gréce ait enſeigné l'agriculture ou l'art de faire le pain aux Grecs encore errans & nomades, & appellés pour cette raiſon Ἕλληνες, qu'ils lui aient érigé des autels pour ce bienfait, la choſe eſt poſſible. Cependant, ſelon l'ordre des migrations du genre humain, la Gréce a été habitée bien plutôt que la Sicile, & l'agriculture a dû y être plutôt connue. D'ailleurs j'ai peine à croire que ce ſoit pour honorer la mémoire de Dio que l'on ait inſtitué les fêtes d'Eleuſis & leurs myſtères, comme le prétend le Clerc. Ils faiſoient, dit-on, alluſion aux différentes aventures de Cérès ou de Dio; ne ſeroit-ce pas plutôt l'hiſtoire de ces aventures, qui a été forgée à l'occaſion des différentes cérémonies dont on ne devinoit plus l'origine?

Les fêtes d'Eleuſis ne ſont vraiſem-

blablement dans leur inſtitution que les réjouiſſances qui ſe ſont encore par-tout après la moiſſon. Dans les villages on fait dans chaque famille un petit régal le dernier jour de la récolte,& en finiſſant chaque eſpéce de travail. Ce feſtin eſt plus ou moins gai & ſomptueux à proportion que l'année eſt plus ou moins abondante. Dans quelques Provinces, on appelle cet uſage, *prendre le chat*, dans d'autres, *tuer le chien*, & il ſeroit difficile de trouver l'origine de ces façons de parler. Une preuve que ceci ſe rapporte aux fêtes Grecques de Cérès, c'eſt qu'on les célébroit quatre fois l'année, relativement aux quatre eſpéces de travaux que l'on venoit de finir ; la premiére au mois d'Août, après la récolte du bled ; la ſeconde au mois de Septembre, après avoir battu les ſemences ; la troiſiéme au mois d'Octobre, après avoir labouré & ſemé ; la quatriéme au mois de Décembre, quand on avoit achevé de battre les grains. Les laboureurs ſuivent encore fidélement le même calendrier, ſans avoir oui parler de Dio ni de ſes aventures.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'eſpéce

de triomphe d'un jeune laboureur qui amène dans ſa grange la derniére voiture de ſa moiſſon. Le char eſt décoré d'un bouquet de fleurs champêtres, ſouvent on en fait encore un chaperon aux bœufs & une aigrette aux chevaux; bien entendu que le conducteur n'oublie pas d'en mettre une cocarde ſur ſon chapeau. La troupe de moiſſonneurs garçons & filles forment le cortége, en portant ſur leurs épaules les faux, les rateaux, les fourches, inſtrumens de leur travail. On rentre ainſi gaiement & quelquefois en chantant & en danſant, ſouvent de nuit, quand on a fini tard. Voilà le premier germe de la pompeuſe proceſſion d'Athènes à Eleuſis.

4°. Le Clerc ne veut point que la figure que l'on portoit dans les myſtères de Cérès & que l'on nommoit Ἴακχος, fut Bacchus; mais la fête n'eût pas été complette ſans lui. Jamais on ne s'eſt aviſé de boire de l'eau, dans les repas de réjouiſſance, par-tout où l'on a pû avoir du vin. Il n'eſt pas plus étonnant de voir promener la figure de Bacchus dans les fêtes de Cérès, que de voir porter le van de Cérès dans les Bacchanales: *myſtica vannus Iacchi*; c'eſt parce

parce que les travaux de ces deux divinités ſont mêlés enſemble, & occupent les mêmes perſonnes.

5°. Ce que dit le Clerc ſur l'enlevement prétendu de Proſerpine eſt fort ingénieux, mais il me paroît qu'on peut l'expliquer plus ſimplement. Pluton ou Plutus, Dieu de l'argent & des richeſſes, eſt un nom formé de פ"ט (lut, plut) *couvert, caché*, non-ſeulement parce que l'or & l'argent ſont cachés dans les entrailles de la terre, mais encore parce qu'on les cache ſoigneuſement; c'eſt l'étymologie du mot *threſor* Les Anciens ont ſuppoſé qu'un Génie ou Dieu particulier y préſidoit, comme le peuple croit encore aujourd'hui que les thréſors enfouis ſont gardés par des eſprits. Le nom de Pluton fut auſſi donné à Aidonée, Roi des Moloſſes en Epire, qui s'appliquoit à fouiller les mines. On dit qu'il enleva Proſerpine, c'eſt-à-dire, qu'il enlevoit les thréſors cachés. Le nom *Pereph*atta, compoſé de *per* augmentatif, & *reph*, *couvert, caché*; celui de Περσεφόνη, formé de même de *per* & *ſaphan*, *ſephon*, *cache* ou *threſor*; celui de *Proſerpine*, qui n'a fait que changer la prononciation du précédent, font

aiſément découvrir l'équivoque.

6°. Proſerpine étoit fille de Cérès ; c'eſt-à-dire, que les thréſors ou l'art de fouiller les mines ſont venus à la ſuite de l'agriculture, & que c'eſt en labourant que l'on a découvert les premiers métaux. Cérès a cherché ſa fille par toute la terre, parce qu'on porte du bled par-tout pour avoir de l'argent ; mais elle ne la trouva que dans les enfers, parce qu'il faut fouiller bien bas pour trouver des mines abondantes.

Il faut néceſſairement recourir à cette explication allégorique, parce que l'hiſtoire priſe à la lettre, comme l'entend le Clerc, ne s'accorde point avec les mœurs des ſiécles où elle ſeroit arrivée. 1°. L'on ſuppoſe Pluton occupé à fouiller les mines dans un temps où l'agriculture n'étoit pas encore connue dans la Gréce : or je ne crois pas que nulle part la métallurgie ait précédé le labourage. 2°. L'on ſuppoſe de même la navigation en uſage, & le commerce établi entre la Gréce & la Sicile, tandis que les Grecs ne ſçavoient pas encore faire du pain. 3°. Comme je l'ai déja remarqué, ſelon l'ordre des migrations des peuples, la Gréce a dû être habitée & cultivée

long-temps avant la Sicile. 4°. L'on imagine un Roi assez fou dans ces siécles barbares pour aller enlever une fille d'Outre-mer, & une mére assez bonne pour courir après ; cela sent les siécles de Chevalerie. C'est un conte forgé par les Grecs, devenus galans & aventuriers, sur l'équivoque des termes que je viens d'expliquer. Ils ne commencérent à imaginer leurs Dieux libertins & querelleurs que quand ils le furent devénus eux-mêmes ; ils leur attribuérent leurs mœurs, tout comme nos divers Romans nous retracent le génie des siécles où ils ont été composés. 5°. Toute cette allégorie répond exactement à l'explication que les Sçavans ont donnée des mystères d'Eleusis ; ils ne renfermoient, dit-on, que des leçons sur les travaux & les besoins de la vie, & sur la conduite des mœurs. L'histoire de Cérès étoit sans doute de même trempe que ses mystères ; elle doit donc être expliquée de même.

Apollon, Pan, & les Lupercales.

Pour peu que l'on fasse attention aux mœurs des habitans de la campagne, on comprend que toute l'histoire d'A-

pollon n'eſt qu'un commentaire ſur les uſages de la vie paſtorale. Un Berger du Roi Admète, dans la Theſſalie, s'amuſoit à jouer du chalumeau ou de la flûte, comme font tous les Bergers. Il apprit comme eux à connoître quelques herbes pour panſer ſon bétail malade; bientôt il oſa traiter les hommes, & réuſſit à guérir des plaies ou des maladies. C'eſt par la même méthode que ſe forment la plûpart des Médecins dans les campagnes: telle eſt l'Univerſité où ils prennent leurs grades. Dans des temps d'ignorance, il n'en fallut pas davantage pour être regardé comme un habile Muſicien, comme un Médecin d'importance, & même comme un peu Sorcier. C'eſt encore l'opinion que le peuple ſe forme de tous les Bergers: il leur ſuppoſe ordinairement des ſecrets magiques pour guérir le bétail ou pour l'empoiſonner. Quand on a vû la confiance aveugle & l'admiration du peuple pour les Charlatans qui l'amuſent, pour ceux qui s'érigent en Médecins, ou pour un mauvais joueur de vielle, on ſent combien il fut aiſé autrefois de ſe faire une grande réputation par ces divers talens.

Les Hébreux, ſelon le génie de leur Langue, auroient appellé le perſonnage dont nous parlons, le pére des Muſiciens & des Poëtes : *ipſe fuit pater canentium cythará & organo*, comme ils le dirent de Jubal, Gen. 3. Les Grecs plus pompeux dans leurs expreſſions, le nommérent le Dieu de la Muſique, de la Médecine & de la Divination On appelle le Berger merveilleux Ἀπόλλων, de פל (pol, phol) *ſouffle, parole, chanſon*; φοῖβος de אב, הב (houb, phoub) *ſouffle, eſprit, l'homme inſpiré, le chantre, le flûteur.* Et comme φοῖβος, tiré de אב, הב, (hob, phob,) *feu, lumiére*, ſignifie auſſi *le ſoleil*, Apollon fut dans la ſuite confondu avec le ſoleil. On le nomma encore πύθων de פת, (put, phut) *ſouffler*, ou *parler* : πύθων ſignifie auſſi *un ſerpent*, on bâtit ſur cette équivoque l'hiſtoire des jeux Pythiens, en mémoire du ſerpent Python qu'Apollon avoit tué. Enfin πύθων, *le ſouffle*, exprime encore par analogie *odeur, puanteur, pourriture*; là-deſſus Ovide raconte fort ſérieuſement que le ſerpent Python étoit né de la pourriture de la terre échauffée par le ſoleil après le déluge, comme

les rats & les grenouilles naiſſent en Egypte du limon que le Nil a laiſſé. Cette opinion fondée ſur une ignorance groſſiére des opérations de la nature, ſubſiſte encore parmi le peuple ; il croit de la meilleure foi du monde que ces animaux & la plûpart des inſectes naiſſent de l'humidité de la terre.

Les jeux Pythiens dans leur origine, ne ſont autre choſe que les danſes & les gambades de jeunes Bergers qui folâtrent. La lutte en étoit un des principaux exercices ; & c'eſt encore un amuſement commun aux Bergers. Les jours de fête, dans les villages, la jeuneſſe s'aſſemble & s'exerce à différentes eſpéces de jeux ; ceux qui ne peuvent plus y prendre part à cauſe de leur âge, s'amuſent encore à les regarder ; c'eſt le ſpectacle des campagnes. Voilà le berceau de tous ces jeux ſi fameux dans la Gréce, qui devinrent dans la ſuite une Ecole Militaire, & un des principaux objets de l'attention du Gouvernement.

Apollon fut encore nommé παῖων de פעה (paha, phaha) *ſiffler*, ou *ſouffler*, & par contraction πᾶν. C'eſt toujours à cauſe de ſon talent de jouer du chalu-

meau ; voilà pourquoi on nommoit παιαν toute eſpéce de chanſon ou de muſique. Nouveau ſujet pour les Grecs de forger un Dieu *Pan*, Protecteur des Bergers, amoureux d'une Nymphe Syrinx, c'eſt-à-dire, qui aimoit ſon chalumeau, fort reſpecté en Arcadie, pays des pâturages, en l'honneur duquel on célébroit les Lupercales.

Tite-Live nous apprend que cette eſpéce de fête avoit été apportée en Italie par Evandre, Arcadien ; mais il ne paroît pas qu'il en ait connu la ſource. C'étoit, dit-il, pour honorer Pan le Louvier, ou le tueur de loups : *Lyceum Pana venerantes*, & les acteurs de cette fête étoient nommés *Luperci*, nom formé de *Lupus* & *arceo*, *chaſſeurs*, ou *preneurs de loups*. Sans aller chercher cet uſage en Arcadie, il n'eſt pas étonnant qu'en Italie comme ailleurs, les Bergers aient fait une fête toutes les fois qu'ils tuoient un loup. Chez tous les peuples qui nourriſſent des troupeaux, la mort d'un de ces animaux eſt toujours un événement conſidérable & l'occaſion d'une fête. Celui qui l'a tué a grand ſoin d'en empailler la peau, de la porter en triomphe dans les en-

virons, & tous ceux qui ſont intéreſſés à la deſtruction de l'ennemi commun, ne manquent pas de payer un tribut au vainqueur. Les enfans toujours curieux & coureurs, ſont fort exacts à lui faire cortége, en jettant des cris & faiſant des huées; le porteur de loup, pour ſe débarraſſer de cette ſuite importune, les épouvante, fait ſemblant de les frapper avec la peau qu'il porte: voilà l'origine de toutes les folies que l'on faiſoit à Rome dans les Lupercales.

Cette fête étoit une des plus anciennes inſtitutions des Romains, antérieure à celle de Bacchus & de Cérès; il en devoit être de même chez les Grecs. Tous les peuples ont commencé par être nomades & paſteurs, avant que d'être laboureurs & ſédentaires; il eſt donc naturel que les uſages de la vie paſtorale ſoient plus anciens par-tout que ceux de l'agriculture.

Il faut remarquer que les Latins nommérent le Dieu Pan *Faunus*, par un ſimple changement de prononciation; ils lui aſſociérent les Satyres, nom tiré du Grec Σατύρος, *poil hériſſé*, qui fut d'abord donné aux boucs. Enſuite les

voyageurs qui virent pour la premiére fois des ſinges dans les forêts de l'Afrique ou des Indes, les prirent bonnement pour ces Faunes & ces Sylvains dont ils avoient oui parler toute leur vie ſans les connoître.

Les Latins appellérent encore Pan *incubus*, *le cochemar*, perſuadés, comme le peuple l'eſt aujourd'hui, que cette incommodité nocturne eſt produite par un lutin ou eſprit follet. Telle eſt l'origine du nom *inuus*, qu'ils lui donnérent de *nou*, *nu*, *ſerrement*, *gêne*, *oppreſſion*, qui eſt la racine de notre verbe *nouer*.

Vulcain.

Les Hébreux nommérent celui des fils de Lamech qui fut le premier forgeron תובל־קין (Tubalcaïn) nom formé de תו, (thu) démonſtratif, בל (bal) *ſouffler*, קין (caïn) *le feu*. C'eſt évidemment le même nom que *Vulcanus* chez les Latins, en ſupprimant la premiére ſyllabe qui tient lieu d'article. Le mot *Volcan*, dont nous nous ſervons pour exprimer les feux qui ſortent des montagnes, eſt emprunté du Latin, parce qu'il n'y avoit point de Volcans dans

les Gaules ; le premier dont on y entendit parler, eſt le Mont *Etna*. Les Grecs avoient appellé de même l'inventeur de la Métallurgie Ἥφαιστος, de (aph, eph) *ſouffler*, αἴς, ἑστία, *le feu*.

Il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer que le fils de Lamech eſt le perſonnage révéré des Grecs & des Latins, ſous les noms de Ἥφαιστος & *Vulcanus*, *ſouffleur de feu* ; il ſe peut très-bien faire qu'ils n'en aient jamais entendu parler ; mais les uns & les autres ont célébré ſous le même titre celui qui avoit inventé l'art de travailler les métaux : & une preuve qu'ils n'ont pas emprunté ce culte les uns des autres, c'eſt que les noms ſont différens.

Il eſt très-probable que le Mont Etna, dans les différentes éruptions de ſon Volcan, a vomi des métaux fondus, & que c'eſt ce qui a donné aux habitans de la Sicile la premiére idée de la Métallurgie. Ainſi le premier forgeron ayant commencé à travailler auprès de cette montagne, il a été naturel de dire dans la ſuite que le Mont Etna étoit la forge ou l'attelier de Vulcain ; & quand on eut accordé les honneurs divins à cet ouvrier célébre, on lui bâtit

un temple magnifique sur le penchant de la montagne.

Les forgerons qui aidoient Vulcain furent nommés Κύκλωπες, & ce nom me paroît être le même que l'Hébreu כילפה (Kelappah, Klapah) *un marteau*, dont on trouve le pluriel, Ps. 74, 6. Il signifie donc *malleatores, des marteleurs, des forgerons*, & il a la même racine que le verbe κολάπτω, *frapper*. Cette étymologie doit paroître plus naturelle que celle qu'a donnée Bochart, qui a été suivie par le Clerc : Κύκλωπες est formé, selon eux, de חיק-לוב (Chek-loub) *sinus Lilybæus ;* ils disent que l'on a voulu désigner par-là les habitans du Cap de Lilybée, aujourd'hui *Cap Coco*, qui furent les premiers Colons de la Sicile & les premiers ouvriers en fer. Mais c'est sans aucun fondement qu'on les place dans ce coin de l'Isle fort éloigné du Mont Etna ; il est beaucoup plus probable que la premiére Colonie est venue d'Italie en Sicile par le détroit de Messine, qui est l'extrémité opposée au Cap de Lilybée.

Hésiode raconte que les Cyclopes étoient enfans du ciel & de la terre ; c'est-à-dire, que les siécles postérieurs

ne connoiſſoient plus leur origine ; où ils furent nommés enfans de la terre, parce qu'ils demeuroient dans la terre qu'ils creuſoient pour en tirer les mines de fer. Il ajoute qu'ils étoient nommés Κύκλωπες de Κύκλος, *rond*, ou *cercle*, & ὄψ, *œil*, parce qu'ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front. Voilà comme les Grecs étoient inſtruits des élémens de leur Langue, & comme ils ont bâti des fables ſur les plus groſſiéres équivoques. Vulcain, dit-on, étoit boiteux. On l'a imaginé ainſi en confondant *cyclops*, *forgeron* avec *cloppus*, *boiteux*, *écloppé*. Quoique fort laid & mal bâti, il épouſa Vénus. Ce mariage ſi mal aſſorti, n'a d'autre fondement qu'une nouvelle confuſion du nom Κυπρίς, *Venus*, avec Κυπρὸς, *le cuivre*, *l'airain*. Il ſignifie que Vulcain travailloit le cuivre ; & ce fait eſt conforme à l hiſtoire qui nous apprend que l'airain a été connu & mis en œuvre avant le fer.

Dans la ſuite Vulcain découvrit le commerce que Vénus avoit avec Mars, & le rendit public, après les avoir enchaînés l'un avec l'autre. On a voulu dire que Vulcain avoit découvert le ſecret d'unir étroitement Κυπρίς, *le cui-*

vre avec Αρής, *le fer*, qu'il apprit aux hommes la maniére de les fouder, & de rendre cette foudure inaltérable. On ſçait bien que les Chymiſtes appellent encore aujourd'hui le fer *Mars*, & le cuivre *Vénus*; parce que leurs noms ſont les mêmes en Grec.

§. 4.

Uſage de la même méthode pour expliquer le texte Hébreu de l'Ecriture.

Le principal objet que je me ſuis propoſé en recherchant les racines primitives de l'Hébreu, a été de découvrir le ſens de pluſieurs termes ou expreſſions de l'Ecriture ſainte, qui ne paroiſſent point encore ſuffiſamment éclaircis. Il m'a paru qu'on pourroit y réuſſir, en comparant l'Hébreu aux autres Langues. Les racines étant partout les mêmes, elles doivent avoir chez les Hébreux à peu près le même ſens que chez les autres peuples. Je vais tâcher de le montrer par quelques exemples.

תהו ובהו (Thohu vebohu) *inane & vacuum*, Gen. 1, 2.

Moyſe commence l'hiſtoire de la créa-

tion, en disant que Dieu créa le ciel & la terre, & que la terre étoit alors *thohu vebohu*; ces mots ont été traduits par la Vulgate, par Aquila & Théodotion, *inanis & vacua*, par le paraphraste Chaldéen, *vacua & vasta*, par les LXX, *invisibilis & inornata*.

Sans faire aucune attention aux rêveries des Rabbins & de leurs Copistes, je me borne à prouver que la traduction de la Vulgate est littérale & fidelle.

Thohu & *bohu* sont exactement les mêmes que les noms François *tuyau* & *boyau*, qui expriment tous deux quelque chose de creux, ou de vuide. Leur prononciation se ressemble encore plus dans les patois où l'on prononce *tué* & *boué*. Le synonime de *boyau* est *tripe*, & celui-ci n'est autre que τρύπη en Grec, *un trou*, *un creux*. Tous ces termes ne sont pas fort nobles dans notre Langue; c'est peut-être notre faute.

Pour comprendre que c'est véritablement l'idée que Moyse a voulu nous donner, il suffit de considérer qu'il dit au même verset que la terre étoit environnée des eaux, qu'elle ne présentoit par conséquent dans toute sa surface qu'un abîme semblable à l'Océan. Abî-

me ſe dit en Hébreu תהום (Théhom) formé de *thé* démonſtratif ou augmentatif, & *hom*, même racine que *imus* en Latin, *bas* & *profond*; c'eſt toujours le même ſens que *inane* & *vacuum*.

On ſçait que χαος, dont les Grecs ſe ſont ſervis pour exprimer le premier état du monde, eſt dérivé de χαλω, *être ouvert ou vuide*, ce qui revient encore au même. Par conſéquent Ovide l'a mal rendu par *rudis indigeſtaque moles*: *inane* & *moles* ſont des idées contraires; il s'eſt ainſi rapproché du ſens des LXX, *inviſibilis & inornata*.

Bohu en Hébreu eſt encore analogue à notre ſubſtantif *baye*, *ouverture*, *lieu où la mer rentre dans les terres*; on l'appelle autrement *ſinus*, *ſein*, *lieu*, *creux*. *Bayes* ſignifie auſſi des ouvertures dans la charpente d'un vaiſſeau; c'eſt la racine de l'adjectif *béant*, *gueule béante*, *gouffre béant*; *ouvert* & *profond*. Ma preuve, c'eſt que *bohu* s'écrit & ſe prononce בהיא (Bahaïa) en Chaldéen & en Syriaque. Nous pouvons y reconnoître notre verbe *bâiller* prononcé à la Pariſienne *bâyer*. C'eſt ſans doute l'origine du nom *Baïæ*, *ſinus Baïanus*, golfe célébre en Italie.

Pour le mot *thohu*, il reſſemble encore beaucoup au François *étui*, au Grec ἀιθυῖα, *un plongeon*, à τηύσιος, *vuide, inutile*; je n'ai encore pû le découvrir en Latin.

עברי (Hibri) *Hebræus.*

Les Critiques ont diſputé autrefois ſur l'origine de ce nom donné à Abraham, Gen., 14, 13, & qui eſt demeuré à ſa poſtérité. Les uns ont prétendu qu'il venoit du Patriarche Héber dont Abraham deſcendoit à la ſixiéme génération. Mais on ne voit pas pourquoi l'on auroit fait alluſion à Héber plutôt qu'à tout autre des ancêtres d'Abraham; les Chananéens qui le nommérent *Hébreu*, n'avoient peut-être jamais entendu parler d'Héber qui vivoit dans la Chaldée. D'autres en plus grand nombre prétendent qu'il vient du verbe עבר (Habar) *paſſer, traverſer*, parce qu'Abraham avoit traverſé l'Euphrate pour venir dans la Paleſtine, & comme עבר (Héber) ſignifie *au-delà*, il fut appellé *Hibri*, *l'homme d'au-delà du fleuve.* Mais l'hiſtoire ſainte nous dit que ce fut Tharé qui quitta Ur de Chaldée pour venir à Haran, où il demeura &

mourut, & qu'Abraham ſon fils vint dans la terre de Chanaan. Or Haran étoit en-deçà de l'Euphrate & voiſin de la Paleſtine, & il eſt fort incertain ſi Ur étoit au-delà. Il n'eſt donc pas à préſumer que les Chananéens aient penſé à ce fleuve pour nommer Abraham.

Toute difficulté diſparoît, ſi l'on fait attention que le même terme qui ſignifie *paſſer* & *traverſer*, exprime auſſi *voyager*, & que le nom de voyageur ſe confond ſouvent avec celui d'étranger ; c'eſt ainſi que le peuple appelle un étranger ou un voyageur, *un paſſant*. Or il n'eſt pas étonnant que les Chananéens aient appellé Abraham voyageur ou étranger, parce qu'il l'étoit effectivement à leur égard. Ils ont encore pû lui donner le nom de *paſſant*, parce qu'il n'avoit point parmi eux de demeure fixe, & qu'il n'habitoit que ſous des tentes.

On ſentira mieux la juſteſſe de cette étymologie, ſi on veut faire attention que la racine de *Habar* & *Hibri*, eſt la même que celle du Chaldéen ברברא (Barbera) qui eſt le βαρβαρός des Grecs, *barbarus* des Latins. Ce terme a ſignifié dans ſon origine *étranger*, *champêtre*,

& par analogie, *ruſtre*, *ſauvage*, *cruel*, *ſanguinaire*. Voilà pourquoi les Grecs & les Latins l'ont toujours pris en mauvaiſe part.

כרוב Cherub.

Cherub, plur. *Cherubim* eſt un des termes Hébreux le plus obſcur ; ordinairement les verſions ne le traduiſent point, de ſorte qu'il eſt fort incertain comment on le doit entendre dans les divers paſſages où il eſt employé.

Gen. 3, 24. Il eſt dit que Dieu après avoir chaſſé Adam du Paradis terreſtre, plaça à l'entrée *Cherubim* & un tourbillon de feu & de flammes pour en défendre l'accès.

Pſ. 17, 10. On lit en parlant de Dieu : *aſcendit ſuper Cherubim & volavit, volavit ſuper pennas ventorum.*

Dans l'Exode, c. 25, 18 & 20. Il eſt rapporté que Moyſe fit faire ſur le couvercle de l'Arche d'Alliance deux Chérubins d'or qui étendoient leurs aîles pour la couvrir & ſe regardoient en face.

Dans les Livres des Rois & des Paralipoménes, il eſt parlé de même de Chérubins en ſculpture placés en divers

endroits du Temple, & dans un de ces paſſages, il eſt dit qu'ils étoient faits *in ſimilitudinem hominis ſtantis.*

Ezéch. c. 41, 8. Il eſt fait mention de Chérubins à deux faces, dont l'une étoit une face humaine, l'autre une face de lion.

Dans le même Prophéte, l'animal qui eſt dit, ch. 1, 10, avoir une face de bœuf, eſt appellé ch. 10, 4, *facies Cherub.*

Le même ch. 28, 14, appelle le Roy de Tyr, *Cherub extentus & protegens*; d'autres croient mieux traduire, *Cherub unctio tegentis*: on eſt bien inſtruit après avoir lû une pareille verſion.

Je m'abſtiendrai de rapporter les divers ſentimens des Interprétes anciens & modernes, Juifs & autres, je ferois un gros volume. Je me borne à examiner le terme dont il s'agit ſelon l'analogie de la Grammaire.

Je me range d'abord à l'avis de ceux qui ont expliqué *Cherubim*, du Pſ. 17, par *nubes*: *aſcendit ſuper nubes & volavit, volavit ſuper pennas ventorum. Cherub*, dans ce ſens, eſt le même terme que l'Hébreu ערב (harab) *obſcurcir*, le

Grec κρύβαζω, *abſcondo*, & κρύβδην; *abſconditè* : רב (rab, rob,) racine de ces différens mots ſe retrouve en François dans *robe*, *habit*, *couverture* ; & ce terme convient pour exprimer *les nuées*, de même que *nubes* en Latin eſt analogue à *nubo*, *voiler*, *couvrir*.

Il me paroît avoir la même ſignification dans le paſſage de la Genéſe. Dieu, pour défendre l'entrée du Paradis, y mit une nuée obſcure, ſemblable à une fumée épaiſſe, mêlée de tourbillons de flammes, comme il en ſortiroit d'un Volcan ; tel eſt le ſens des termes de la Vulgate, *flammeum gladium atque verſatilem*, *une flamme pointue comme une épée & qui tourbillonne*. On remarquera que dans le Prophéte Oſée, c. 13, 13, ארבה (aroubbah) qui a la même racine que *Cherub*, eſt traduit dans la Vulgate per *fumarium* ; voilà pourquoi j'entends *Cherub* d'une nuée ſemblable à une fumée épaiſſe.

Dans les phraſes de l'Exode & les autres où il eſt queſtion des Chérubins de l'Arche & du Temple, je penſe que *Cherub* ſignifie en général *une image*, *une ſtatue*, *une ſculpture*, qui repréſente tantôt une figure humaine, tantôt un

animal, quelquefois l'un & l'autre. Alors il me paroît analogue au mot Hébreu עקרב (Hakrob) qui ſignifie *pointe, taillant, tranchant*, par conſéquent *le ciſeau du Sculpteur*, & au verbe כרה (Carab) qui en Syriaque & en Arabe ſignifie *labourer*. Il me ſeroit aiſé de montrer que dans toutes les Langues les termes de ſculpter, cizeler, graver & labourer ſont tous analogues, & formés de racines ſynonimes. L'on doit faire attention que notre verbe *graver* a pour racine *rav* ou *rab*, comme *hakrob*, *cherub*, *carab*, comme γράφω & *ſcribo*; qu'ainſi *Cherubim*, dans pluſieurs endroits, peut ſe traduire à la lettre *des gravures*, ou *des ſculptures*.

Il eſt à préſumer que les Chérubins à face humaine avec des aîles repréſentoient des Anges; *Cherub* en ce ſens peut avoir pour racine רב (rub) *tête*, & par analogie, *viſage*, comme nous diſons *une belle tête*, pour *une belle figure humaine*, & ce ſens eſt relatif aux deux ſuivans. Il n'en étoit pas de même des Chérubins qui avoient la figure d'animaux; c'étoit des ſymboles allégoriques ou des fantaiſies de Sculpteur.

Dans le paſſage d'Ezéchiel où un bœuf eſt appellé *cherub*, il a pour racine, *rob*, *rub*, *gros*, *grand*, *fort*; c'eſt par ces qualités que le bœuf eſt caractériſé dans toutes les Langues. Il a pour termes analogues en Grec κέρυμβος, qui ſignifie quelque choſe d'élevé, & ὑπ'ιβας, *un lieu haut*, en Latin *robur*, *robuſte* en François.

Lorſque le Roi de Tyr eſt nommé *cherub*, c'eſt par analogie au ſens précédent. *Rab*, *rob*, *rub*, ne ſignifient pas ſeulement *grandeur* & *force*, mais encore *élévation*, *ſupériorité*, *autorité*. Il eſt ſynonime à maître dans les deux ſens que nous donnons à ce terme en François; de-là le mot רב (Rab) *Maître*, *Docteur*, *Rabbin*. Il peut donc ſe traduire par, *princeps unctus*, ou *conſtitutus*, dans le paſſage cité. C'eſt le même que βραβεὺς en Grec, *Juge* & *Maître*, *probus* & *probè* en Latin, *brave* en François, qui exprime non-ſeulement *le courage*, mais encore *le mérite* & *la vertu*.

Selon la traduction de la Vulgate, il pourroit avoir rapport au premier ſens que j'ai donné à *Cherub : nubes extenta & protegens*. Le même terme, qui

eſt ici rendu par *extentus*, peut encore ſignifier *unctus*, comme je l'ai traduit : *princeps unctus*. On ſçait aſſez que dans le ſtyle ordinaire de l'Ecriture ſainte, l'onction eſt le ſymbole par lequel les Rois étoient établis.

אגג (Agag) Num. 24, 7.

Dans la prophétie de Balaam où la Vulgate & les LXX ont pris *Agag* pour un nom d'homme, il me ſemble qu'on peut l'entendre autrement, & ſuppoſer que c'eſt le ſubſtantif *ague*, *aigue*, *de l'eau*, qui eſt commun à pluſieurs patois, & dont nous avons fait *aiguiere* & *aiguade*. αἴγες en Grec ſignifioit *les flots de la mer* chez les Doriens, & en changeant l'eſprit doux en ſifflement, nous avons en François *vagues*, qui ſignifie la même choſe.

Agag exprime donc *de l'eau*, & la racine eſt répétée pour exprimer beaucoup d'eau, *aquæ*, au pluriel. Ce ſens s'accorde très-bien avec ce qui précéde & ce qui ſuit, il diminue l'embarras qu'ont eu les Interprétes pour expliquer cette prophétie, lorſqu'ils ont voulu l'entendre d'Agag, Roi des Amalécites. Ainſi je traduirois avec la Vulgate :

Iſraël ut valles nemoroſæ, ut horti juxtà fluvios irrigui, ... quaſi cedri propè aquas. Fluet aqua de ſitulâ ejus, & ſemen illius erit in aquas multas : tolletur ex AQUIS *regnum ejus, & exaltabitur ditio ejus, Deus eduxit illum de Ægypto*, &c.

Cette figure empruntée des eaux, jointe à la ſortie de l'Egypte, me fait penſer que le Prophéte a voulu faire alluſion au paſſage miraculeux de la Mer Rouge. Mais indépendamment de ce rapport, la parabole ſe ſoutient, & préſente toujours la même image.

תף (Thop) *Tambour*, הצוצרה (Hatſotſerah) *Trompette.*

Je joins ici l'explication de ces deux noms, pour rendre la matiére un peu moins ſérieuſe. *Top* en Hébreu eſt *un tambour*, תפת (Topeth) *l'action de battre du tambour*; je ne prononce point *toph* ni *tophet*, comme les Rabbins, parce que cette prononciation défigure l'image. On a peint par ces mots le bruit que faiſoit cet inſtrument dans ſon origine, lorſqu'on ſe contentoit de frapper ſimplement deſſus. Le même monoſyllabe exprime encore dans les patois l'action de battre, *tap*, *top*, *c'eſt battre avec violence*;

violence, *donner une tape*, c'eſt *donner un coup*; de-là eſt venu le Grec τύπτω, *frapper*. Τυμπάνον, adopté par les Latins, a joint à la racine τυπ, la ſyllabe παν qui ſignifie la même choſe. Comme l'art de battre du tambour s'eſt perfectionné, & qu'avec deux baguettes l'on eſt parvenu à y faire des roulemens continus, notre ſubſtantif *tambour* a auſſi perfectionné l'image; *tam* exprime *le frappement*, & *bour*, *le roulement*.

Il faut ſans doute rapporter à la même ſource les mots *tarare pon pon*, qui ſervent de refrain à pluſieurs chanſons fort gaies; c'eſt la peinture du bruit des inſtrumens militaires; *tarare* eſt le même que *taratantara* dans Ennius, pour exprimer le ſon de la trompette, & *pon pon* le bruit du tambour ou des tymbales.

Hatſotſerah, *trompette*, dans le Prophéte Oſée, c. 5, 8, me paroît devoir être prononcé *hattotterah*, pour faire toujours la même image. Je montrerai ailleurs que ט & ץ, *t* & *ts*, ſe mettent ſouvent l'un pour l'autre. V. ci-devant p. 46.

Quand le peuple mépriſe ce qu'on lui dit, il répond, *tarare pon pon*, pour

marquer qu'il regarde le diſcours qu'on lui tient comme un ſon inarticulé d'inſtrumens, qui n'exprime rien. C'eſt l'équivalent de cette autre réponſe : *chanſons que tout cela*, ou de celle-ci : *dis toujours fanfare.*

Nom des Lettres de l'Alphabet.

Une curioſité qui me paroît bien naturelle eſt de rechercher l'origine des noms que les Hébreux ou plutôt les Chaldéens ont donnés aux lettres de l'Alphabet, & qui ont paſſé chez les autres Nations. Il en eſt pluſieurs dont les Grammairiens n'ont encore donné aucune étymologie ; d'autres qu'ils ont mal expliquée ; telle lettre, diſent-ils, eſt ainſi nommée à cauſe du ſon qu'elle fait : *ſic dicta eſt à ſono*, comme ſi le ſon ſe peignoit ſur le papier.

Je ſuis convaincu que les noms des lettres ont été tirés, non de leur ſon, mais de leur figure, & que la plûpart ſont encore reconnoiſſables en François. Je vais en donner un ſimple catalogue, en attendant que je prouve toutes ces étymologies dans mon Dictionnaire, & je marquerai d'une étoile les noms qui ſubſiſtent encore dans notre Langue.

א *Aleph*, *une agraffe.* ב *Beth* *, *une boëte, un coffre, quelque choſe de creux* ou *de profond.* ג *Ghimel, lettre boſſue,* comme camelus, *chamel* * en vieux François, *animal boſſu.* ד *Daleth, une hache,* dolabra, *une* * *doloire.* ה *Hé, une haie* *, *deux pieux attachés par une traverſe.* ו *vau*, prononcez *oüaou, une hoüe* *, *un hoyau.* ז *Zaïn, Dzaïn, un pieu* ou *une maſſue.* ח *Heth, une hutte* *, *une chaumiére.* ט *Teth, un tetton* *. י *Iod, un clou, un crochet.* כ *Caph, lettre courbe* ou *cave* *. ל *Lamed, une broche.* מ *Mem,* mamma *, *mammelle.* נ *Nun, un tenon, un crochet double.* ס *Samech, une ceinture.* ע *Haïn, un hain* * en patois, *un hameçon.* פ *Pé* ou *phé, un viſage.* צ *Tſadé, une fleur, une plante.* ק *Coph,* ou *Cop, un couperet* *, *un inſtrument propre à couper.* ר *Reſch* ou *reſſ, une croſſe* *. ש *Schin, un trident.* ת *Thaü, une potence,* crux, patibulum.

PROSPECTUS

Du Dictionnaire des Racines ou Mots primitifs des Langues.

ON a pû déja comprendre par les exemples qui ont été donnés dans les Diſſertations précédentes, quelle eſt la méthode que l'on ſe propoſe de ſuivre dans le Dictionnaire des Racines. Il doit renfermer tous les mots ſimples & monoſyllabes que l'on ſuppoſe être les vrais élémens des Langues, avec leurs principaux dérivés dans les quatre dont on fait le paralléle. On en remarquera d'abord les divers ſens, on fera ſentir, autant qu'il ſera poſſible, l'analogie de leurs ſignifications, & pourquoi ils en ont de ſi oppoſées. On obſervera enſuite les variétés de prononciation, les inflexions diverſes que le même monoſyllabe a reçues, en ſuivant toujours le méchaniſme dont on a tracé ci-devant les régles. On montrera que chez les Hébreux & chez nous, en Gréce & en Italie, l'eſprit & la Langue ont ſuivi conſtamment la même route.

On ne s'oblige cependant point de montrer les racines de tous les mots qui compoſent les quatre Langues dont on parle, ni d'en décompoſer tous les termes, mais ſeulement ceux de l'Hébreu qui eſt la plus bornée & la moins abondante. Réduire exactement quatre Langues à leurs racines, ſeroit une opération infinie, qui paſſe de beaucoup mes forces, & qui ne peut être exécutée que dans autant de Dictionnaires différens. Pourvû que je puiſſe indiquer tous les termes primitifs & décompoſer l'Hébreu, il ſéra facile d'analyſer de même les trois autres Langues, & il ſeroit à ſouhaiter que cette beſogne fût déja faite. Schrévelius a tâché de le faire pour le Grec, dans ſon Lexique ou Manuel; mais parce qu'il ne ſuivoit pas une route certaine, la plûpart de ſes étymologies ont beſoin d'être réformées. Les Grammairiens Latins ont tenté la même opération pour leur Langue, c'eſt dommage qu'ils n'aient pas eu les connoiſſances néceſſaires pour y réuſſir. Par ce qui a été dit ſur l'origine du François dans la Diſſertation ſeptiéme, on conçoit que pour en faire l'analyſe, il faut attendre que nous ayons des Diction-

naires exacts de tous les patois de nos Provinces.

On a déja indiqué dans la premiére Diſſertation, §. 7, les principales utilités que l'on peut tirer d'un recueil des mots primitifs : il n'eſt pas néceſſaire de les répéter ; mais on prie le lecteur de conſidérer que la méthode à laquelle on s'attache pour découvrir les racines & les étymologies, eſt néceſſairement la ſeule véritable ; que ſi elle ne nous conduit pas à la vérité, aucune autre n'y parviendra jamais. Deux fils ſervent à la diriger ; d'un côté la marche de l'eſprit, c'eſt-à-dire, les analogies & la maniére dont les hommes ont dû enviſager les objets, de l'autre le méchaniſme de la Langue & de la prononciation. On ne ſe flatte point d'avoir trouvé le vrai, à moins que l'on n'apperçoive les mêmes rapports dans quatre Langues : il ſeroit difficile que le hazard pût former ce concert ; ou c'eſt un ſigne de vérité, ou il faut renoncer pour jamais à ce genre d'étude.

Mais quand on ſeroit aſſez heureux pour rencontrer juſte par-tout, ce qui n'eſt pas poſſible, le genre que l'on traite ici n'eſt guères capable de plaire

à l'imagination ni d'amuſer les lecteurs. Un Dictionnaire qui ne renferme que des termes iſolés, n'eſt conſulté que dans le beſoin. L'ambition d'être lû doit engager un Ecrivain à préſenter quelque choſe de plus ; on aura donc attention de mêler au détail des racines & de leurs dérivés un grand nombre de remarques.

1°. On tâchera de faire obſerver l'analogie du langage avec les mœurs & les uſages des peuples.

2°. On recherchera ſoigneuſement les étymologies géographiques ; on examinera la plûpart de celles qu'a données Bochart, non pas ſimplement pour les copier, encore moins pour avoir le plaiſir de les contredire, mais pour les rectifier, lorſqu'il ſera néceſſaire, avec tous les égards qui ſont dûs à ce ſçavant homme.

3°. On n'omettra point les notes capables d'éclaircir la Mythologie ; on ſe propoſe de fondre dans cet ouvrage toutes celles de le Clerc ſur Héſiode, d'y en ajouter un grand nombre qu'il n'a pas faites, & de le réfuter, lorſqu'on croira devoir le faire. On prendra la même liberté à l'égard des réflexions

de M. Fourmont ſur l'hiſtoire des anciens peuples, & de pluſieurs excellens Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, en conſervant toujours pour ces habiles Ecrivains qui ſont nos Maîtres, le reſpect & la reconnoiſſance que nous leur devons.

4°. La principale étude ſera d'expliquer les termes Hébreux, & d'indiquer de nouveaux ſens dans un grand nombre de paſſages de l'Ecriture ſainte. Loin de montrer, en les propoſant, du mépris & de l'indifférence pour notre verſion Vulgate, on eſpére au contraire de la venger, ſans affectation & ſans diſpute, d'une infinité de reproches que lui ont faits des Auteurs prévenus, & de l'oubli que pluſieurs autres ont affecté pour elle. Souvent ils n'ont pas daigné rapporter dans les Dictionnaires le ſens qu'elle a donné à certains mots, quoique ce ſens ſoit pour le moins auſſi probable que celui qu'ils ont ſuivi, & quelquefois mieux fondé. L'on a ſuppoſé trop légérement des fautes de Copiſtes dans les exemplaires : article ſur lequel un Critique ne ſçauroit être trop réſervé. Il en eſt ſouvent de même des corrections de la Maſſore ; leurs Auteurs ne les

ont propoſées que parce qu'ils n'entendoient pas le vrai ſens de l'original, ni du mot qu'ils vouloient corriger. On ſe flatte de prouver tous ces faits.

5°. Par le détail que l'on fera des différentes ſignifications des racines, on verra l'origine des divers ſens que les verſions ou les Commentateurs ont donnés au même terme, & les raiſons de Grammaire ſur leſquelles ils ſe ſont fondés.

Ce projet, quoiqu'enviſagé ſous un coup d'œil aſſez favorable, ne m'aveugle point; je ſens tout ce qui me manque pour l'exécuter avec ſuccès. J'y entrevois même des inconvéniens inévitables, & la bonne foi me défend de les diſſimuler. En reconnoiſſant ingénuement les défauts réels de mon travail, j'ôterai peut-être aux Cenſeurs de profeſſion l'envie d'y en ſuppoſer d'imaginaires.

On m'objectera d'abord qu'il eſt fort inutile de rechercher tous les ſens que peut avoir un même terme; c'eſt autoriſer les verſions les plus défectueuſes, multiplier les doutes, au lieu de les diſſiper, & pour vouloir ſervir tout le monde, c'eſt ne plus obliger perſonne.

Cela ſeroit vrai, ſi l'on n'avoit ſoin d'indiquer en même temps le ſens qui paroîtra le meilleur. Dans le cas même où pluſieurs ſignifications ſont également probables, il eſt de l'équité de les juſtifier toutes : ſi un terme étoit réellement inexplicable, ce ſeroit toujours rendre ſervice à la vérité que de montrer pourquoi il l'eſt. Ce ſeroit un moyen de réprimer les cenſures indiſcrettes & l'affectation de blâmer les Traducteurs ; ce qui ne me paroît pas un médiocre avantage.

Quand même je rendrois par-là l'Hébreu plus obſcur, pourroit-on me blâmer de montrer le vrai, en faiſant voir toutes les racines auxquelles le même mot peut ſe rapporter ? Les eſprits vifs & dogmatiques en concluront qu'il eſt donc impoſſible d'expliquer ſûrement l'Hébreu ; je ne conviens point de cette impoſſibilité ; mais je ſoutiens que l'on ne peut mieux en acquérir l'intelligence qu'en le comparant avec les autres Langues. Si avec cette comparaiſon, c'eſt encore une opération difficile & ſouvent incertaine, elle le ſeroit bien davantage, ſi on renonçoit à ce nouveau ſecours.

Si donc quelqu'un exige que l'on diſſipe tous les nuages, que l'on donne des démonſtrations dans un genre où l'on ne peut avoir que des vraiſemblances, il faut renoncer à l'entrepriſe, ſuivre avec la multitude le préjugé & la routine, écouter des Rabbins qui devinent & ſouvent extravaguent, conſulter des Commentateurs qui ſe copient, au lieu de chercher le vrai dans ſa ſource.

L'obſcurité de l'Hébreu & celle de toutes les autres Langues eſt venue, comme on l'a déja obſervé, de ce que les peuples ont donné le même nom à différens objets, ſur-tout les noms génériques aux différentes eſpéces. Il y auroit ſouvent de la témérité à prononcer hardiment ſur la ſignification d'un tel nom. Les Interprétes ont conjecturé, & ils ont varié dans leurs conjectures, parce que l'évidence ſeule peut ramener tous les eſprits à la même opinion. Pour en donner un exemple, le héron eſt nommé dans nos quatre Langues *l'oiſeau élevé ſur ſes jambes*, *le grand oiſeau*, & celui qui l'a vu pour la premiére fois ne pouvoit pas le mieux déſigner. Il ne pouvoit pas

deviner non plus qu'il y a cinquante autres eſpéces d'oiſeaux à qui ce même nom convient : le plus habile Naturaliſte pourroit à peine les caractériſer tous par des noms particuliers ; comment exigeroit-on cette exactitude d'un ignorant, tels qu'éroient certainement les premiers hommes ? Voilà donc une ſource inévitable d'équivoques, & toutes les fois que l'on trouve les noms חסידה & שלך dans le texte Hébreu, on peut auſſi bien les entendre de l'autruche, de la cigogne, du butor, du courlis, que du héron, parce qu'ils ſe reſſemblent tous par la hauteur de leurs jambes.

Que peut faire un Critique dans ces circonſtances ? Il a beau conſulter les Rabbins, il ne les trouvera point d'accord, & quand ils le ſeroient par hazard, leur avis ne prouveroit rien. Par quelle voie le vrai ſens d'un mot équivoque leur ſeroit-il parvenu ? On eſt donc réduit à des conjectures ; ce que je dis ici des oiſeaux, on peut le dire de preſque tous les animaux dont il eſt parlé dans le texte ſacré, & à proportion de tous les autres noms Hébreux.

L'on ne manquera pas de ſe récrier ſur le petit nombre des racines primitives que le Dictionnaire doit renfermer. On pourroit d'abord juſtifier cette pauvreté exceſſive de la premiére Langue par le petit nombre d'idées que l'on a trouvées à certains peuples ſauvages, qui, à ce que l'on dit, ne ſçavoient compter que juſqu à trois ; mais il y en a une raiſon plus ſatisfaiſante. Le procédé ordinaire de la nature eſt ſimple & fécond ; pour faire ſes plus beaux ouvrages elle emploie peu de matériaux. Si avec vingt-deux lettres l'on a pu former des Langues riches, abondantes, variées, pourquoi avec peu d'idées primitives ne pourroit-on pas produire le même effet, nommer tous les objets, développer toutes nos penſées & nos ſentimens ?

Mais, dira-t-on, avec de prétendues analogies, on peut trouver tout ce qu'on veut ; entre vingt rapports que peut avoir un objet, on choiſit au hazard celui qui eſt le plus favorable. D'ailleurs, en changeant les lettres à ſon gré, les mots les plus diſparates deviennent les mêmes ; il eſt aiſé de donner ainſi des étymologies, en défigurant les Langues

comme on le juge à propos. Les Anciens les donnoient à l'aventure ; fera-t-on mieux en ſuivant des régles arbitraires & que l'on tourne comme on veut ?

Ma réponſe ſera courte ; ſi quelqu'un eſt prévenu de cette idée, je l'invite à en faire l'épreuve. Je le prie de choiſir telle étymologie qui ſe trouvera la premiére dans les Dictionnaires communs, & d'eſſayer s'il pourra la vérifier dans les quatre Langues. Je ne crains pas qu'il faſſe deux fois la même tentative.

Peut-être ſera-t-on rebuté d'une méthode toujours uniforme de montrer la dérivation des ſens, des alluſions ſimples qu'il faudra répéter à chacune des racines. Mais cette uniformité même doit paroître une preuve ſenſible de vérité ; c'eſt le train de la nature, il ſe reſſemble par-tout. Le ſyſtême que l'on ſuit ici, n'étant bâti que ſur des comparaiſons & des rapports, il faut ſans ceſſe rapprocher les termes & les idées, pour en faire ſentir le vrai. Tous les efforts que l'on pourra faire pour varier les expreſſions, ne ſuffiront jamais pour éviter la monotonie.

Il y auroit un moyen de la prévenir, en diſſertant continuellement, tantôt

pour réfuter, tantôt pour applaudir, ici pour discuter une prononciation, là pour éclaircir un fait, dans un article pour étaler du Rabbinage, dans un autre pour confronter les versions. Il est aisé de faire parade d'érudition à peu de frais. Mais on feroit des volumes immenses; & il y en a déja trop; malgré toute l'envie que l'on a d'abréger, l'ouvrage ne paroîtra peut-être que trop long.

L'on demandera enfin, pourquoi écrire en François? Le Latin, qui est la Langue des Sçavans, conviendroit mieux à un ouvrage qui semble fait pour eux seuls; il pourroit en faciliter le débit, en le mettant plus à portée des étrangers. Je conviens de cet avantage; mais outre l'inclination qui nous porte à composer dans notre propre Langue, j'aime mieux parler un François supportable qu'un Latin barbare. Ou mon travail aura du succès, ou il demeurera dans l'oubli. Dans le premier cas, j'aime assez notre Langue pour souhaiter que les étrangers la lisent dans un ouvrage qui leur semblera utile; dans le second, il n'est pas nécessaire que l'on sçache ailleurs qu'en France, que j'ai fait un mauvais livre.

Une autre raiſon m'a fait prendre ce parti. Comme je prétends que pour comprendre la ſtructure des Langues anciennes, il faut les comparer avec les modernes, je ne pouvois mieux faire cette comparaiſon qu'avec la Langue qui nous eſt la plus familiére. Si cette pratique eſt utile, les étrangers feront chacun pour leur Langue ce que j'ai cru devoir faire pour la nôtre. Je ne lui donne la préférence que pour notre commodité; je laiſſe volontiers à chaque Nation la ſatisfaction de croire que ſon langage eſt préférable à celui de ſes voiſins.

Mais quel travers de citer les patois! Ces jargons informes & groſſiers qu'une perſonne bien élevée n'oſeroit parler, qu'il eſt de la bienſéance d'ignorer. On ſe déshonoreroit ſi on vouloit en faire mention dans le monde poli, n'eſt-il pas encore plus indécent de les introduire parmi les Sçavans?

Ces patois ſi mépriſés ſont cependant des langages humains; ceux qui les parlent ſont des êtres raiſonnables, comme les Grecs & les Latins; ils ont du bon ſens, ſouvent de l'eſprit & de l'éloquence, comme les Citoyens d'A-

thènes & de Rome ; il ne manque à ces jargons, pour acquérir de la conſidération & devenir à la mode, que d'avoir ſervi à faire des ouvrages utiles ou amuſans. L'indifférence que nous affectons pour eux, eſt une des raiſons principales du peu de connoiſſance que nous avons des origines de notre Langue. Ce n'eſt pas ma faute, ſi les Langues Orientales ont plus de rapport avec eux qu'avec les Langues ſçavantes & cultivées, on ne doit pas me ſçavoir mauvais gré d'avoir apperçu & développé ce rapport. Le Gloſſaire de Ducange eſt un livre ſçavant, utile, précieux ; que renferme-t-il autre choſe que des patois & des langages barbares latiniſés ?

Ceux dont j'ai le plus de connoiſſance ſont le Dijonnois ou Bourguignon, le Lorrain, & ceux des différentes parties de la Franche-Comté. Je préſume que ceux de nos Provinces Méridionales pourroient fournir des obſervations utiles, je n'omettrai rien pour m'en procurer du moins une légère teinture.

Les Dictionnaires, dont je me ſers pour faire le paralléle des Langues, ſont, pour

l'Hébreu, ceux de Forſter, de Robertſon, l'abrégé de Pagnin, & le P. Giraudeau. Pour le Grec, *Lexicon Leimarium*, parce qu'il fait grand uſage de celui d'Heſychius; pour le Latin, Calepin de l'édition de Lacerda & le vocabulaire univerſel de M. Chompré; pour le François, le Dictionnaire de Furetiere.

J'aurois pû faire grand uſage des divers Gloſſaires du P. Thomaſſin & de l'harmonie des Langues de Guichard; mais pour n'être point ſéduit par le poids de l'autorité, je me fais une loi de ne copier perſonne & de chercher les racines des Langues, comme ſi j'étois le premier qui eût entrepris ce travail. Par la même raiſon, je m'abſtiendrai de conſulter le recueil des mots de la Langue primitive, que M. Bullet a mis à la fin des Mémoires ſur la Langue Celtique. C'eſt lui qui m'a indiqué le principe, que les racines des Langues ſont monoſyllabes, & qui a conduit mes premiers pas dans la vaſte carriére où je ſuis entré; ſi dans quelques étymologies je me trouve peu d'accord avec mon maître, c'eſt que nous voyageons l'un & l'autre en pays de liberté.

Une explication plus longue de ma méthode ſeroit inutile, ſi je n'en donnois un exemple. Je vais donc placer ici un échantillon du Dictionnaire des Racines dans l'état imparfait où il eſt encore. Je prie le lecteur de ne pas juger de ce qu'il peut être dans la ſuite par ce qu'il eſt actuellement. Le travail n'eſt qu'ébauché, & il faut pluſieurs années pour le conduire à ſa perfection.

Premiére ſyllabe de l'Alphabet.

אב

ab, eb, ib, ob, ub.

1°. אב ſignifie dans toutes les Langues, *hauteur, élévation*, & par analogie, *grandeur, groſſeur, rondeur*. De-là ſont formés en Hébreu אבות Job. 32, 19, Vulg. *Lagunculas, des bouteilles, des outres, des vaſes à mettre le vin*, tous inſtrumens gros & ronds. תלאובת Oſ. 13, 5, que pluſieurs traduiſent, *locus montuoſus*, eſt formé de תל *élévation*, & אוב qui ſignifie la même choſe; c'eſt un pléonaſme ordinaire dans les Langues. אבבא, en Chaldéen, eſt *un coq*, c'eſt-à-dire, *un animal qui ſe dreſſe, qui marche fiérement*. Les divers noms qu'on

אב.

lui a donnés, גבר & שכוי en Hébreu; Ἀλέκτωρ en Grec, *gallus* en Latin, *coq* en François, *jau*, *gao*, *pou* dans les patois, ſont tous la même alluſion à la hauteur, à la fierté. C'eſt même un proverbe dans les Provinces : *il ſe dreſſe comme un pou*, c'eſt-à-dire, *comme un coq*.

Cette racine a fait en Grec ὄβος, *boſſe*, & *boſſu*, Ἄβος, *Abus* ou *Aba*, montagne d'Arménie à la ſource de l'Euphrate, ainſi nommée du nom général de hauteur. C'eſt le même que גבו autre nom de montagne en Hébreu, avec un *n* paragogique, & ces deux ſyllabes réunies ont formé *Abnoba*, autre montagne à la ſource du Danube. En ajoutant *m* qui ſe gliſſe facilement devant le *b*, lettre de même organe, on a compoſé Ἄμβη, Ἄμβων, *ſommet de montagne* ou *lieu élevé*. Θριαμβος, *grande ſupériorité*, *grande victoire*, à cauſe de Θρι qui eſt augmentatif; en doublant la conſonne de la racine, nous avons βουβὼν, *tumeur*, *groſſeur* : de-là vient la ſyllabe *bob*, *bub*, dans pluſieurs dérivés de *bos*, *bovis*, qui ſignifie *un gros animal*.

En Latin *obba* & *ambo* étoit un vaſe

אב.

à gros ventre, comme אבות dans Job. *Umbo*, eſt le deſſus d'un bouclier ou d'une montagne; *ab* & *ob*, prépoſitions ſont ſouvent augmentatives en compoſition, comme *abedo*, *abnego*, *abſumo*, *obbibo*, *obdormio*. Les anciens Latins diſoient *haba* pour *faba*, *une fêve*, *un gros légume*; *fêve* a changé le *b* en *v*: *ova*, *des œufs*, de même; ils ſe diſoient Ὠϐεα chez les Argiens; ainſi *ovare*, *triompher*, eſt analogue à ἄμϐων & Θριαμϐος du Grec, par la même méchanique.

Jubé en François, ſignifie *une tribune*, *un lieu élevé dans une Egliſe*: l'aſpiration initiale de la racine y eſt changée en *j* conſonne. Nos Grammairiens ont dit qu'il étoit ainſi nommé de la formule: *Jube*, *Domine*, *benedicere*, qui commence les leçons de Matines; mais les patois nous font ſentir la fauſſeté de cette alluſion; ils appellent un Jubé, un *Jechou*, du verbe *jucher*, *élever* ou *percher*, & c'eſt préciſément la traduction de Ἄμϐων qui eſt ſon nom en Grec. *Bombe*, *gros boulet*, a doublé la conſonne, comme βουϐὼν, & *bombé* ſignifie

אב.

élevé en voûte ; *Bobine* a fait de même, auſſi-bien que βιμβέω, *tourner*.

Je prie le lecteur de remarquer tous ces changemens de lettres ; ils continueront conſtamment de même dans toutes les dérivations ſuivantes. On peut les retrouver en Hébreu, comme ailleurs; ainſi אב dans ce premier ſens eſt relatif aux ſyllabes הב, & עב, qui ont une aſpiration plus forte, & aux racines אף, חף, עף, où le ב eſt changé en ף qui eſt de même organe.

2°. אב *élévation* au propre, ſignifie la même choſe au figuré, c'eſt-à-dire, *prééminence*, *ſupériorité*, *autorité*. אב en Hébreu, *Père*, & au pluriel *Ancêtres*, *Auteur*, *Maître*, *Seigneur* ou *Docteur*, *Roi*, *Prince*, &c. בית אב 1 Paral. 24, 6, famille principale. Dans le premier âge du monde, les peres étoient les ſeuls Souverains dans leur famille, c'eſt la premiére origine du gouvernement parmi les hommes : ils pouvoient ſeuls inſtruire leurs deſcendans. L'identité des noms de Père, de Roi, de Docteur, eſt donc un monument des anciennes mœurs. Nous en retrouvons encore des

אב

veſtiges dans les patois, où l'on appelle un père, *ſirot*, diminutif de *Sire*, *Seigneur*. En Latin *avi*, *les aïeux*, ſe nommoient autrement *majores*; nous diſons auſſi *grand-père*, *grand-mère*, pour *père* & *mère anciens*, & *mes auteurs*, pour *mes aïeux*.

Il eſt clair que ce nom *avus*, eſt le même que l'Hébreu *ab*, par le changement du *b* en *v*. Les Grecs au contraire diſoient ἀπφὺς ou ἄππας, par une prononciation plus dure, & en doublant la conſonne, πάππας & πάππος. Ces deux ont paſſé en Latin, en François & dans la plûpart des autres Langues; & c'eſt un des premiers mots que les enfans prononcent.

Aba, ſelon Calepin, eſt le nom que les jeunes gens donnoient aux vieillards, il ſignifie *Pater*; par conſéquent βαυβὼ, *nourrice de Cérès*, peut exprimer *vieille* ou *mère*. Dans *abavus* & *abavia*, *ab* eſt augmentatif; il répond au Grec ἀπὶ dans ἐππάππος, *biſaïeul*, ou *triſaïeul*, & ἐπιτήτη, *grande tante*: c'eſt toujours la même alluſion. *Jubeo*, *commander*, *exercer la ſupériorité*, a changé l'aſpi-

ration douce en *j* conſonne, comme *jubé* de l'article précédent.

Le mot François *Abbé*, emprunté du Syriaque *Abba*, nous a rendu cette racine familiére ; mais nous aurions peine à la reconnoître dans *aïeul* & *aïeux*, ſans le Latin *avus*. Nous verrons ſouvent l'*v* changé en *ï*, ou au contraire ; ainſi *lævis* répond au Grec λεῖος, *clavis* à κλεὶς, &c. comme *avus* au François *aïeux*.

3°. Par analogie à 1°. *élévation*, אב ſignifie *les cris*, *l'élévation de la voix*. Ce ſens peut encore avoir rapport à l'article 12 ci-après ; parce que le ſouffle, les ſifflemens & les cris aigus ſe reſſemblent. אבוי Prov. 23, 29, *cris de douleur*, *regrets*, *ſoupirs* ; יבב *crier*, *hurler*, avec י au lieu d'aſpiration ; אבו en Chaldéen, eſt *le hibou*, *le chat-huant*, oiſeau qui jette un cri lugubre pendant la nuit ; il eſt ſingulier que ce nom ſe ſoit conſervé en François. C'eſt le *bubo* des Latins avec la double conſonne : auſſi ἀβὰ ſignifie *clameur* en Grec, αἰβοῖ, *cris de douleur* ou *d'admiration*, comme en Hébreu, אבה dans Héſychius, *crier*

ou

אב.

ou *hurler ; βαμβὸς, bruit, ſon, tonnerre.*

Ἴαμβος a ſignifié d'abord des *huées, des mocqueries* ; ἰαμβίζω *maledico.* On a donné enſuite ce nom à la poëſie mordante, à la ſatyre & aux vers dont elle étoit compoſée. Les Grecs, ni les Latins, n'ont pas connu l'origine de ce mot, puiſqu'ils l'ont tiré de la fable. Il vient, diſent-ils, d'une certaine Iambé, fille de Pan & d'Echo : pure équivoque qui ſignifie que la voix eſt fille de la bouche & du goſier ; פן, (pan, pen) *la bouche*, חך (hac, hec) *le goſier.*

4°. Par une autre relation à 1°. *rondeur*, אב ſignifie *ce qui entoure, ce qui environne, un lien, ce qui reſſemble à un lien, ce qui fait les effets du lien, ce qui arrête, ce qui ſerre, ce qui unit, liaiſon, union, arrêt.* On peut très-bien rapporter à ce ſens אב, *plante, herbe*, & ſes dérivés, ſur-tout אב *racine*, parce que les racines & les herbes reſſemblent à des fils ou à des liens, & parce qu'avant l'invention du lin & du chanvre, les cordes ou les liens ſe faiſoient avec des herbes ou des arbriſſeaux

plians ; il en eſt pluſieurs qui ſervent encore à cet uſage. On verra que cette alluſion s'eſt conſervée dans toutes les Langues. Les ſyllabes הב , חב , עב , הו , חו , &c. ont encore ce même ſens.

De-là Κανναβις, *cannabum*, *le chanvre*, ſont compoſés de *can*, *canna*, *roſeau*, *tuyau*, & *ab*, *lien* ; c'eſt le roſeau dont on fait le fil & les liens. Une preuve que *ab* chez les Latins avoit cette ſignification, c'eſt qu'on lit dans pluſieurs Auteurs *ambi*, *des eſclaves* : *ambio*, ſignifie encore *environner comme un lien*. *Havir* a exprimé autrefois en François *prendre* ou *ſerrer* ; on diſoit *havi de froid*, pour *ſaiſi de froid*, *ſerré par le froid*. C'eſt de-là que viennent nos termes *habit*, *habiller* ; c'eſt-à-dire, *environner*, *couvrir*.

De-là encore les prépoſitions *ab*, *ob*, déſignent ſouvent *liaiſon*, *proximité*, *réunion* ; *propè ab urbe*. *Ob* ſignifie *propter* & *ſimul*, marques de rapport ; & les Anciens le mettoient pour *ad*, autre liaiſon, *obire*, pour *adire*. Οβη en Grec, *tribu*, *famille*, *pluſieurs perſonnes réunies*, comme *ambo* en Latin

deux enſemble ; ἕδαω en Laconie, ſignifioit *s'arrêter, ceſſer, ſe répoſer ;* βαυδάω, *dormir* ou *endormir* ; nouvelle alluſion à אב *lien, arrêt ;* elle reviendra dans toutes les racines de même ſens ; & on l'a déja vû, quatriéme Diſſertation, §. 3.

5°. Par la même analogie, אב ſignifie *liaiſon, attache*, au figuré, c'eſt-à-dire, *attachement, inclination, volonté, déſir ;* אבה, *déſir, volonté, ſouhait* ; אבה, *vouloir, conſentir, être d'accord, uni de ſentimens ;* אבי, Job. 34, 36, Vulg. *utinam ! ſigne de déſir ;* תאב, *déſirer,* יאב, Pſ. 119, 31, *deſiderabam ;* אביונה, *déſir, concupiſcence.*

Je ne connois point encore de termes Grecs qui aient ce ſens, mais on ne peut pas oublier le Latin *ambio, déſirer, rechercher, ſouhaiter*, ni le François *envi, envie, envier*, où le *b* eſt changé en *v*. Cette même ſignification reviendra dans les ſyllabes הב, חב, יב, &c.

6°. Dans le même ſens אב exprime *ce qui nous plaît & nous attache, ce qui eſt bon, agréable, déſirable.* Ainſi en Chaldéen טאב, *être bon, doux, agréable*, peut être formé de ט aug-

diſette. On dit auſſi d'un homme malade *qu'il eſt arrêté*, c'eſt toujours le même rapport : de-là viennent en Hébreu אבין, *pauvre*, *miſérable*, *mendiant*; אבי, interjection qui marque la douleur; כאב, *douleur*, *tourment*; כאב, דאב, *ſouffrir*, *être malade* ou *languiſſant*; de-là encore le nom איוב, *Job*, c'eſt-à-dire, *pauvre* & *ſouffrant*.

ἄβιος en Grec ſignifie *pauvre* & *languiſſant*, comme *ebion* en Hébreu, & on lit dans quelques Auteurs *hebeo*, *hebeonis*, dans le même ſens. *Hebes* en approche encore; *have* en François exprime *pâle* & *languiſſant*, & le mot enfantin *bobo*, ſignifie *mal*, *douleur*.

Cette ſignification de אב, contraire aux précédentes, leur eſt cependant analogue, par rapport à l'idée primitive de lien, idée intermédiaire qui rapproche les deux oppoſés. Voyez la premiére Diſſertation, §. 9.

אב ſignifiant *pauvreté*, eſt encore analogue à 9°. ci-après, *vuide*, *manquement*, *défaut*; & on pourra faire les mêmes obſervations ſur toutes les racines qui déſignent un lien.

אב.

8°. Dans un ſens contraire aux précédens, אב ſignifie *ſéparation*, *ſortie*, *éloignement*, *averſion*; אבע dans la verſion Syriaque du Pſ. 45, 2, *Eructavit*, *pouſſer dehors*, *faire ſortir*; איב, *ennemi*, איבה, *inimitié*, *averſion*; היב, היבא en Chaldéen, *méchant*, *qui inſpire de l'averſion*. C'eſt la ſignification de *ab* en Latin dans *abigo*, *abeo*, *ablego*; φόβος en Grec, *la fuite*, *l'éloignement*, φοβέω, *mettre en fuite*, ont changé l'aſpiration en ſifflement. Le François en a ſubſtitué un autre dans *gibier*, ſynonime à *chaſſe*, & *giboyer* qui veut dire *chaſſer*. Nous verrons à l'art. du ג, que dans toutes les Langues il ſe met pour les ſifflemens & pour les aſpirations; אב dans ce ſens s'eſt conſervé auſſi ſimple dans *hober*, vieux mot qui ſignifie *bouger*, *s'éloigner*; *ne hobez point de-là*; il eſt fort uſité en Picardie.

9°. Par relation au précédent, אב ſignifie, *creux*, *vuide*, *profond*. Ce ſens eſt directement contraire à l'article א *élévation*, mais il eſt analogue à *ſéparation* & *ſortie*: *vuider la maiſon*, c'eſt *ſortir de la maiſon*; *viduus* en Latin

exprime auſſi *la privation*, *viduus pharetrâ* dans Horace; voilà pourquoi nous avons dit à l'article 7 que אביון, *pauvre*, peut ſe rapporter ici. Il en eſt de même de אבובא en Chaldéen, *flûte*, *tuyau*, & אבות, *vaſes*, *bouteilles*, *tous inſtrumens creux*. L'on a eu ſoin d'avertir, premiére Diſſertation, §. 8, qu'un même mot peut ſe rapporter à pluſieurs racines. Nous retrouverons ce même ſens à חב & אף.

ϒϚ en Grec a dû ſignifier *vuide*, puiſque ϒϚάζω, dans Suidas, ſignifie *vomo*, *vomir*, c'eſt *rejetter* & *ſe vuider*; ϒϚ, en Dorien, ſignifioit *deſſous*, comme *ſub* en Latin; ϒϚβάλλω, pour ϒποβάλλω. Or *le deſſous*, *le bas*, *la profondeur*, *le vuide*, ſont des idées analogues, on en verra mille exemples.

Bibo en Latin, avec la double conſonne, ſignifie *vuider*, *rendre vuide*, il a le même rapport avec אב, בב, *creux* ou *vaſe*, que *potare* avec notre ſubſtantif *pot*, & πίνω avec *pinte* & *pinter*. *Abdomen*, *le bas ventre*, eſt compoſé de *ab* & *dom*, deux ſyllabes qui ſignifient

אב

creux, *profond*, pléonaſme ordinaire. *Abbée* en François, eſt l'ouverture par où l'eau paſſe pour tomber ſous la roue d'un moulin. *Pipe*, *meſure creuſe*, ou *tuyau*, eſt le même mot que *bibo*, par la ſubſtitution des conſonnes de même organe.

10°. Par analogie à 8°. *ſortie*, אב ſignifie *ce qui ſort de terre*, *fruit*, *production en général*; אב, *plante*, *arbre*, *fleur*, *germe*, *herbe*, *verdure*; אביב, *un épi ſur pied*, Exod. 13, 4, il ſignifie *le mois du printemps*, *de la verdure*, *des premiers fruits*; אבא en Syriaque, *un fruit*, הבבא, *une fleur*, אבב en Chaldéen, *produire du fruit*.

Ηβη en Grec, *la jeuneſſe*, *les jeunes gens*, *tout ce qui eſt jeune*; il ſe dit des animaux & des plantes; ἅβος, *jeune*, *tendre* ou *mûr*; Ηβάω, ἐφηβάω, *croître*, *grandir*; βαβάζω, βαμβαίνω, *bégayer* comme les enfans.

Les mots Latins *pubes*, *pubeo*, *pubeſco* ont changé l'aſpiration Grecque en conſonne labiale analogue au ſifflement. Le patois *bobe*, *petit garçon*, a ſeulement doublé la conſonne radicale; &

אב.

les Allemands disent *pueb*, comme en Latin. Le François *babouin* & *babiole*, fait encore allusion aux enfans.

Ce dernier sens de אב nous donne lieu de douter si dans plusieurs noms propres Hébreux, il signifie *pater*, comme le croient les Grammairiens. Il n'est pas probable que David ait nommé son troisiéme fils אבשלום, *Absalom*, *pater pacis*, mais plutôt *filius pacis*, ou *fructus pacis*; אב pourroit même être seulement particule augmentative par rapport à l'article premier, & *Absalom* signifieroit *magna pax*.

11°. אב employé, comme on vient de le voir, pour désigner *la verdure*, & par analogie *la jeunesse* & *les enfans*, a servi conséquemment à désigner *la petitesse*, qui est le sens opposé à l'article premier; & cette opposition est sensible dans ΗϐΗ, *jeunesse* & par conséquent *petitesse*, comparé à ΗϐΑω, *croître*, *devenir grand* Voilà comment les racines ont reçu insensiblement les deux sens contraires. Voyez premiere Dissertation, §. 9. Cette idée de petitesse se fait surtout sentir dans βαϐάζω, βαμϐαίνω, Ba-

אב.

bouir, qui nous rappellent le *Bambino* des Italiens ; & une preuve que ce ſens n'eſt pas le plus ancien, c'eſt que אב ne l'a point dans les Langues Orientales.

12°. אב ſignifie *le ſouffle* ; c'eſt la même racine que או & אף qui ſont la peinture du ſouffle, comme on l'a vû dans la quatriéme Diſſertation, §. 2, parce que ces conſonnes ſont de même organe ; אב, *mauvais eſprit, devin, homme inſpiré par un génie, magicien* ; אבות, *des ſoufflets*, ou *des eſprits follets* ; אבובא, *flûte, inſtrument à vent*, peut encore s'y rapporter. Par cette ſignification, l'on explique fort naturellement אניות אבה, Job. 9, 26. Ce n'eſt point *naves deſiderii*, ni *naves pomorum*, comme on l'entend ordinairement, mais *naves venti, naves afflatæ, des vaiſſeaux pouſſés par le vent.*

Le Grec, en changeant l'aſpiration douce de *ob, oub* en ſifflement, a formé φοῖβος, nom d'Apollon, *le Dieu des Devins & de la Magie* ; φοιβάζω, φοιβαίνω, *deviner, prédire.* Αβδς, Αβης, dans Héſychius, ſignifient *un fol.* Or ce terme

אב.

fait alluſion au ſouffle, ou au vent; comme notre ſubſtantif *folie* eſt analogue à *follis*, *un ſoufflet*. Par la même analogie, nous diſons *une tête pleine de vent*, pour *une tête folle*; & nous appellons *eſprit follet une exhalaiſon qui voltige*.

On reconnoît aiſément le Chaldéen *abbouba* dans le terme d'Horace *ambubaïæ*, *des joueuſes de flûte*. *Bombus*, en doublant la conſonne, eſt *le ſouffle*, ou *le ſon de la trompette* & *un vent malhonnête*. On peut rapporter à la même racine le François *bibus*, terme de mépris; elle a pris un ſifflement plus fort dans *fifre*, emprunté de l'Allemand *pfeiff*; & on appercevra le même changement en confrontant les ſyllabes אב, חב, נב, הו, חו, אף, הף, חף, עף, qui toutes ſignifient la même choſe.

13°. אב ſignifie *le feu*, par analogie avec l'article précédent & avec le ſuivant, parce que l'air, le feu & l'eau ont été repréſentés par le ſouffle. Voyez premiére Diſſertation, §. 9. Ainſi תלאובת, Oſée, 13, 5, eſt entendu par quelques-uns de la chaleur ou de la ſéchereſſe,

qui ſont les effets du feu ; c'eſt le ſens de la Vulgate qui a traduit *ſolitudinis, une terre dévaſtée par la chaleur* ; אב en en Chaldéen, *le mois de Juillet, le mois des grandes chaleurs.*

Ἄβος exprime de même en Grec *ſec* ou *brûlé* ; & φοῖβος eſt *le ſoleil* & *la lumiére.* On lit dans les Auteurs Latins du moyen âge *ebo, ebonis, le ſoleil*, & de la même racine s'eſt formé le vieux mot François *havir, deſſécher la viande au feu.*

אב, dans ce ſens, eſt encore le même que חב, אף, עף, par le changement ordinaire.

14°. אב ſignifie *de l'eau* dans le nom Syriaque דאיב, *fluens*, au lieu duquel les Chaldéens diſent par contraction דוב, & les Hébreux זוב.

Auſſi εἴβω en Grec exprime de même *fluo*, εἴβιμος, *fluens* ou *ſtillans*, Κατείβω, *effundo.* Βομβός, en doublant la conſonne, eſt une riviére de Cilicie, ſelon Pline. *Abus*, dans Ptolomée, eſt un fleuve d'Angleterre, appellé aujourd'hui *Humber.* Cette prononciation moderne nous fait comprendre ; 1°. que ὄμβρος,

imber, *de la pluie* & *hibernus* viennent de *ob*, *ib*, comme *humber* de *abus*; 2°. que ces noms de riviéres ne ſont autre choſe que le terme général d'eau, comme il a été dit, huitiéme Diſſertation, §. 2. Ainſi *Aube*, riviére de France, ne ſignifie point *alba*; & ſon eau n'eſt pas plus blanche que celle des autres riviéres; mais c'eſt le même nom que *Abus*.

Uveo, *uveſco*, *être humide*, *uvidus* ont changé le *b* en *v*. La même choſe eſt arrivée dans *hive*, *ave*, *ove*, noms patois qui déſignent *de l'eau*, dans *hyver*, *hyverner*, &c. *l'hyver eſt le temps pluvieux*. Voyez la ſixiéme Diſſertation, §. 4.

Ce changement eſt le même en Hébreu, où אב, חו, אף, ont le même ſens. Ce monoſyllabe a conſervé toute ſa ſimplicité dans le François *ebe*, *le reflux de la mer*, *la décreſcence du flot*, & il a été latiniſé par quelques Auteurs qui ont dit *ebba*. Il peut encore avoir rapport à 8°. & 9°. *éloignement* & *vuide*.

L'équivoque du nom אב, *liqueur*, &

אב.

אב, *jeuneſſe*, a fait dire aux Mythologues qu'Hébé donnoit à boire aux Dieux; Hébé eſt fille de Jupiter & de Junon, c'eſt à-dire, que la pluie eſt fille du ciel & de l'air; on conçoit tout cela ſans effort.

Il eſt bon de remarquer que אב, *eau, liqueur*, eſt encore analogue à אב, *profondeur*, article 9, parce que l'eau ne ſe trouve, que dans les lieux bas & profonds; ces deux ſens ſont preſque toujours réunis dans les racines.

Voilà donc quatorze ſignifications attachées à la même ſyllabe, qui ont entr'elles une liaiſon évidente, & qui reviennent dans le même ordre, avec les mêmes variétés de prononciation dans quatre Langues. Cette uniformité paroît démontrer le principe ſur lequel porte le ſyſtême que l'on a tâché de développer dans les Diſſertations précédentes; que les vraies racines du langage ſont monoſyllabes, qu'elles ſont les mêmes dans toutes les Langues; que tous les peuples ont ſuivi & ſuivent en parlant le même fil dans leurs idées, & les mêmes régles dans leur prononcia-

tion ; que c'eſt à ces mots ſimples & primitifs qu'il faut s'attacher pour trouver les vraies étymologies, pour comprendre la ſtructure intime & le génie des Langues, & qu'en ſuivant cette nouvelle route, on peut faire d'utiles découvertes en pluſieurs genres.

Mais ſi l'examen d'une ſeule racine ſuffit pour en convaincre un eſprit droit & non prévenu, il eſt à préſumer qu'un Dictionnaire, où ſeront raſſemblés environ trois cents monoſyllabes ſelon la même méthode, mettra cette vérité dans un plus grand jour, & pourra mériter l'attention des Sçavans.

FIN.

ERRATA.

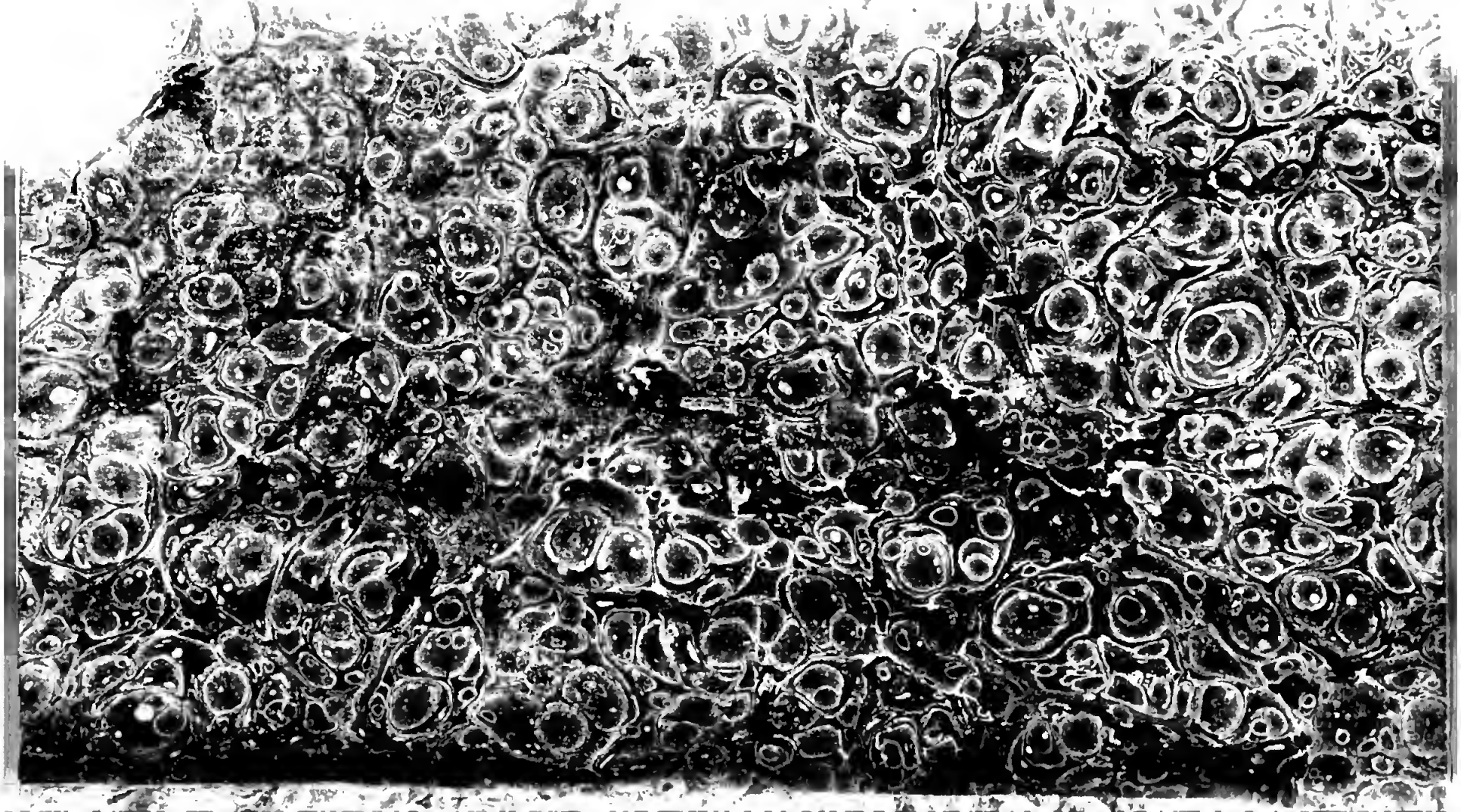
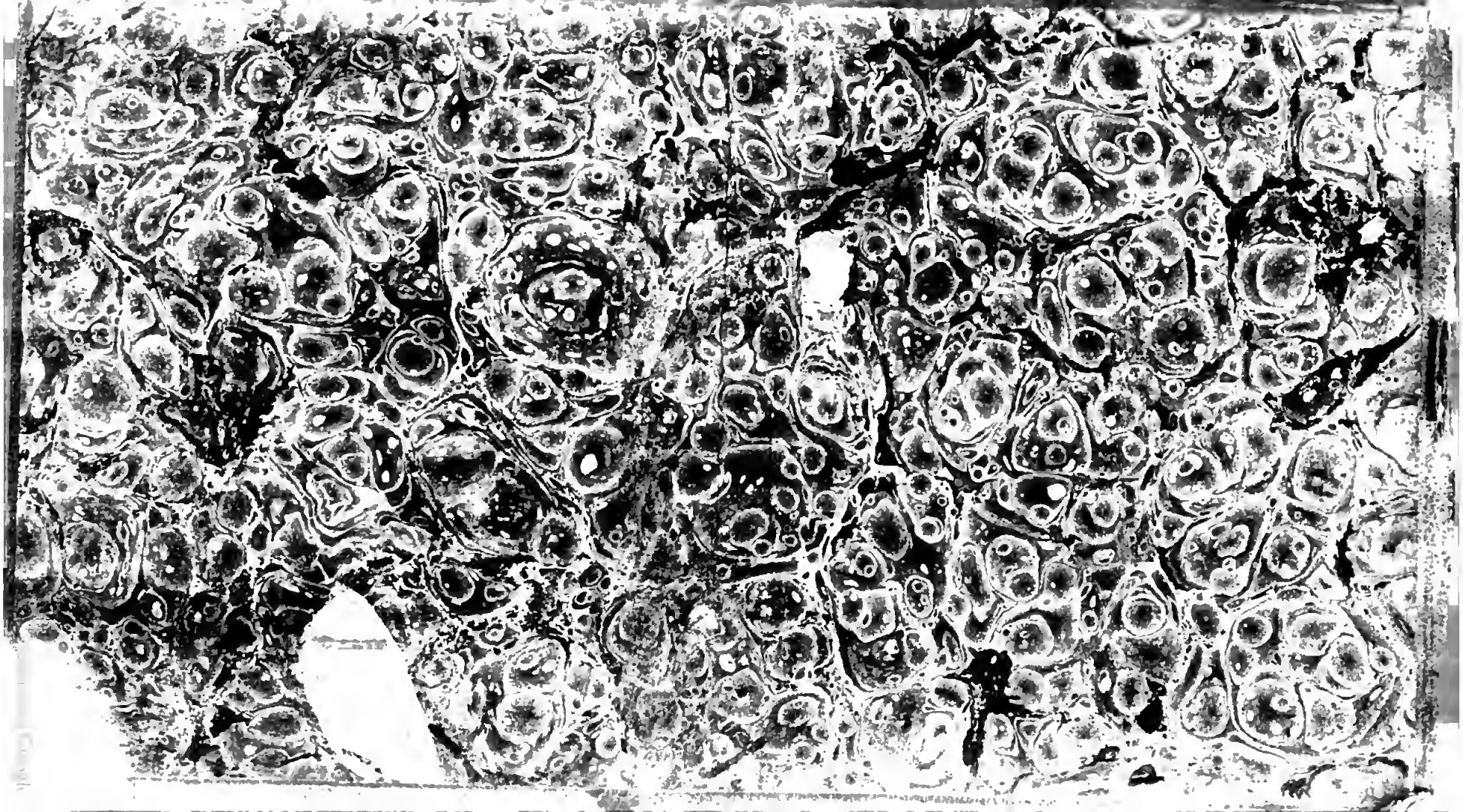
PAGE 38, *ligne* 8, leut, *liſez*, leur.
p. 72, *l.* 3, [illegible], *liſez*, [illegible].
p. 78, *l.* 9, *des lettres ſerviles*, ajoutez, *en Hébreu*
p. 90, *l.* 4 (Bag.) *liſez* (Baq.)
p. 91, *l.* 16, cet, *liſez*, cette.
p. 92, *l.* 21, Κύ, *liſez*, Κόλ.
p. 261, *l.* 13, trafic, *liſez*, le trafic.
p. 313, *l.* 27, *p.* 46, *liſez*, *p.* 62.
p. 335, *l.* 20, βανδα, *liſez*, βανδι.

TABLE.

PREMIERE DISSERTATION. §. 1. *Raiſons qui engagent à rechercher les racines des Langues.* page 1.
§. 2. *Les vraies racines ſont monoſyllabes.* 3.
§. 3. *Ce ſont des images.* 7.
§. 4. *Elles ſont en petit nombre.* 11.
§. 5. *Elles ſont les mêmes dans toutes les Langues.* 17.
§. 6. *On peut encore les y reconnoître.* 22.
§. 7. *Utilité de ce nouvel ouvrage ſur les Langues.* 25.
§. 8. *Ses difficultés.* 28.
§. 9. Premiere Objection. *Pourquoi les racines ont des ſens oppoſés.* 32.
Seconde Objection. *Pourquoi il y a tant de ſynonimes.* 38.
SECONDE DISSERTATION. *Sur le changement des lettres dans la prononciation.* 41.
§. 1. *Des voyelles & des points en Hébreu.* 42.
§. 2. *Des aſpirations.* 47.
§. 3. *Des conſonnes.* 55.
TROISIÉME DISSERTATION. *Sur la compoſition des mots.* 64.
§. 1. *Des aſpirations ajoutées au commencement.* ibid.
§. 2. *Des aſpirations au milieu du mot & des voyelles doubles.* 73.
§. 3. *Des aſpirations à la fin des mots.* 75.
§. 4. *Des conſonnes répétées.* 76.
§. 5. *Des lettres ſerviles en Hébreu.* 78.
§. 6. *Des autres conſonnes.* 85.
§. 7. *Des muettes & des liquides.* 87.

§. 8. *Des racines répétées.* 89.
§. 9. *Réunion de deux racines de même ſens.* 91.
§. 10. *Diverſes racines réunies.* 94.
§. 11. *Des terminaiſons.* 96.
QUATRIÉME DISSERTATION. *Sur le verbe ſubſtantif, ſur les verbes hébreux & leurs conjugaiſons.* 98.
§. 1. *Origine du verbe ſubſtantif.* 99.
§. 2. *Source du verbe ſubſtantif ſignifiant l'exiſtence.* 101.
§. 3. *Source du verbe ſubſtantif ſervant de liaiſon.* 114.
§. 4. *Uſage du verbe ſubſtantif & des verbes auxiliaires.* 119.
§. 5. *Des verbes hébreux.* 124.
§. 6. *Des conjugaiſons hébraïques.* 128.
§. 7. *La racine du verbe eſt l'impératif.* 133.
CINQUIÉME DISSERTATION. *Sur les différentes parties du diſcours.* 136.
§. 1. *Des noms.* ibid.
§. 2. *Des genres & des diminutifs.* 141.
§. 3. *Des nombres.* 145.
§. 4. *Des adjectifs & des degrés de comparaiſon.* 149.
§. 5. *Des adverbes.* 155.
§. 6. *Des particules ou liaiſons du diſcours.* 158.
§. 7. *Du relatif.* 162.
§. 8. *Des divers dialectes.* 167.
SIXIÉME DISSERTATION. *Sur la ſyntaxe.* 174.
§. 1. *Sur les idiotiſmes.* ibid.
§. 2. 1re *ſource des Hébraïſmes. Trop d'attention à la Langue Latine.* 177.
§. 3. 2e *ſource. Pluſieurs termes dont on n'a pas pris le ſens.* 191.
§. 4. 3e *ſource. Les fauſſes étymologies.* 205.

§. 5. 4e source. La ponctuation de la Massore. 211.
§. 6. Quels sont les vrais Hébraïsmes. 214.
SEPTIÉME DISSERTATION. Sur le mélange & la dérivation des Langues. 217.
§. 1. Opinion des Sçavans. ibid.
§. 2. Affinité des Langues Orientales entr'elles & avec le Grec. 224.
§. 3. Origine du Latin. 227.
§. 4. Origine du François. 233.
§. 5. En quoi consiste la différence des Langues. 240.
HUITIÉME DISSERTATION. Sur l'usage qu'on peut faire des racines. 244.
§. 1. Pour les étymologies. ibid.
§. 2. Pour la Géographie ou l'explication des noms de lieux. 248.
Europe. 251.
Asie. 253.
Afrique. 254.
Egypte. 256.
Mer Rouge. 258.
Chananéens, Phéniciens. 260.
§. 3. Pour la Mythologie. 262.
Histoire de Bacchus. 279.
Cerès & ses mysteres. 284.
Apollon, Pan & les Lupercales. 291.
Vulcain. 297.
§. 4. Pour le texte Hébreu de l'Ecriture inane & vacuum. Gen. 1, 2. 301.
(Hibri) Hebræus. 304.
Cherub. 306.
Agag. 311.
Thop, tambour, hatsotserah, trompette. 313.
Noms des lettres de l'alphabet. 314.
Prospectus du Dictionnaire des Racines. 316.

Fin de la Table.

627247